



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

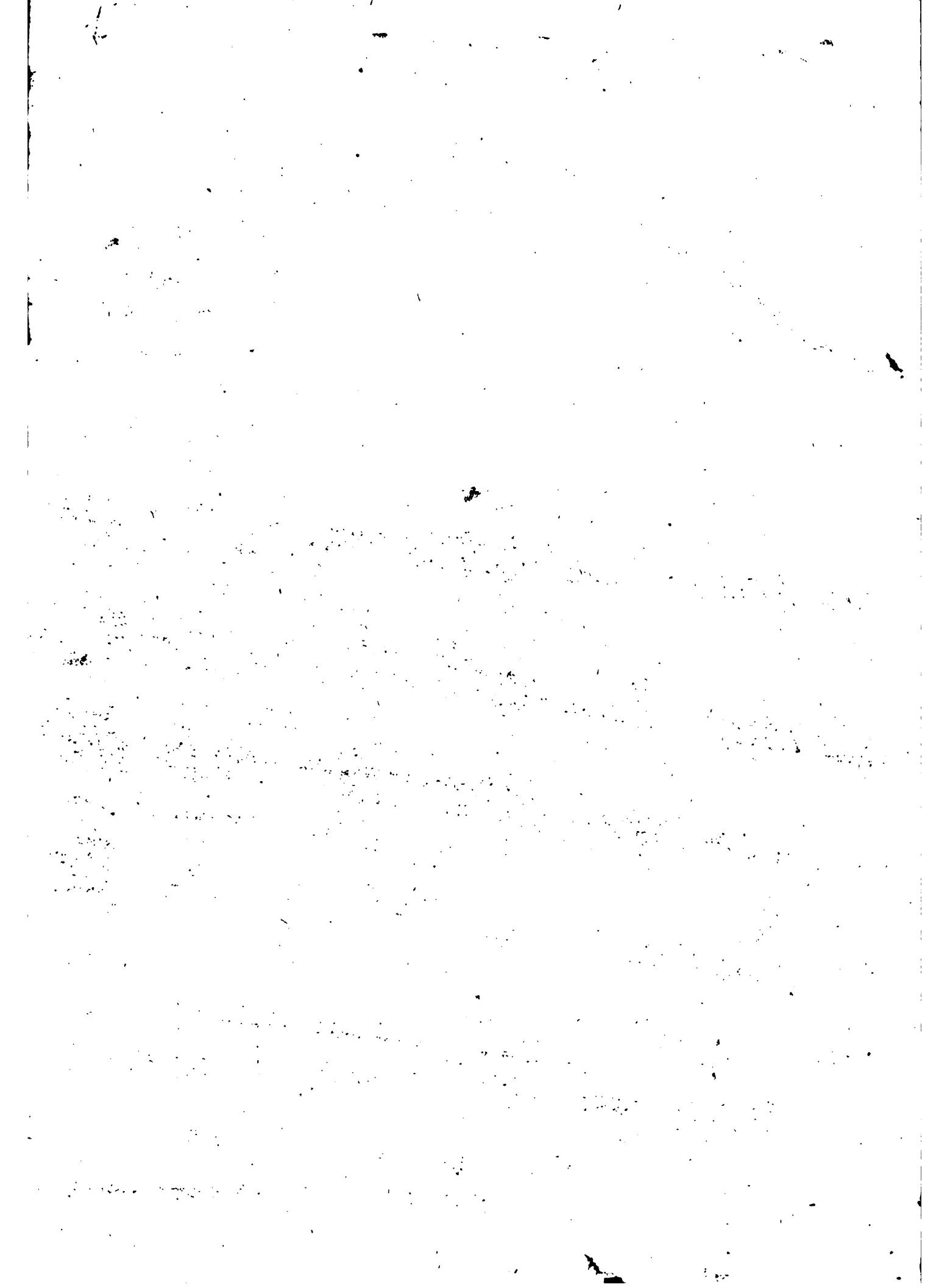
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

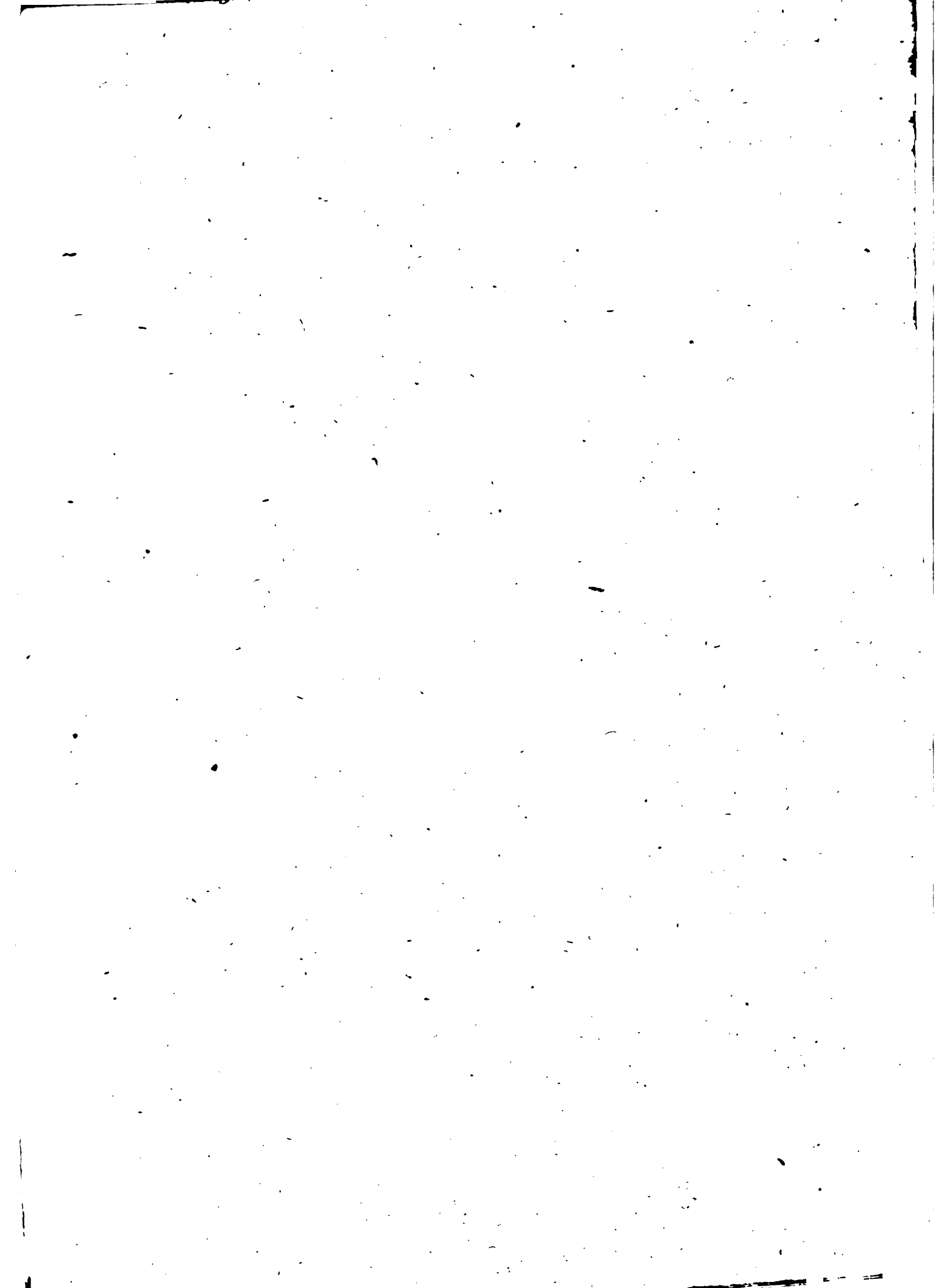
Nous vous demandons également de:

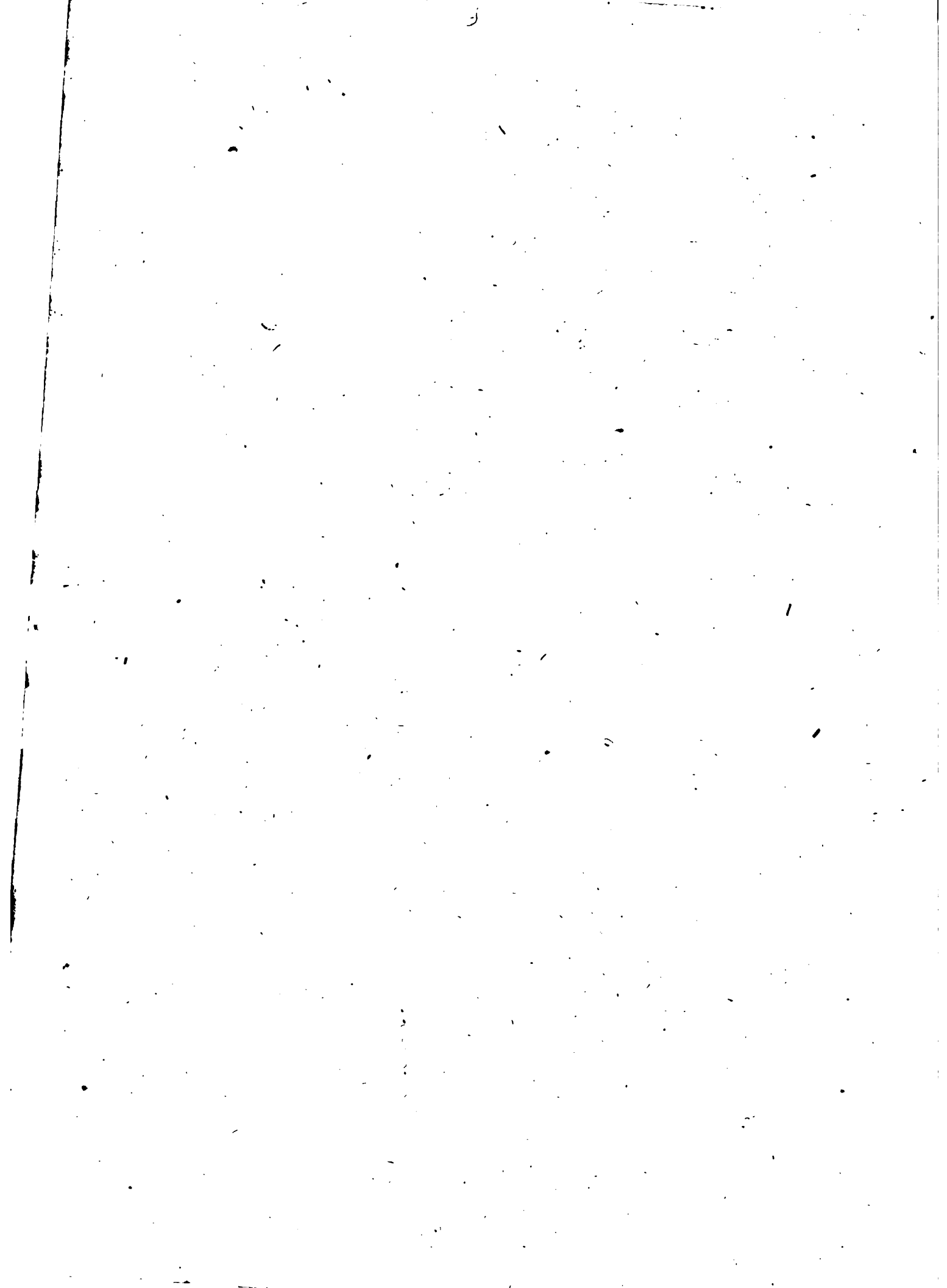
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

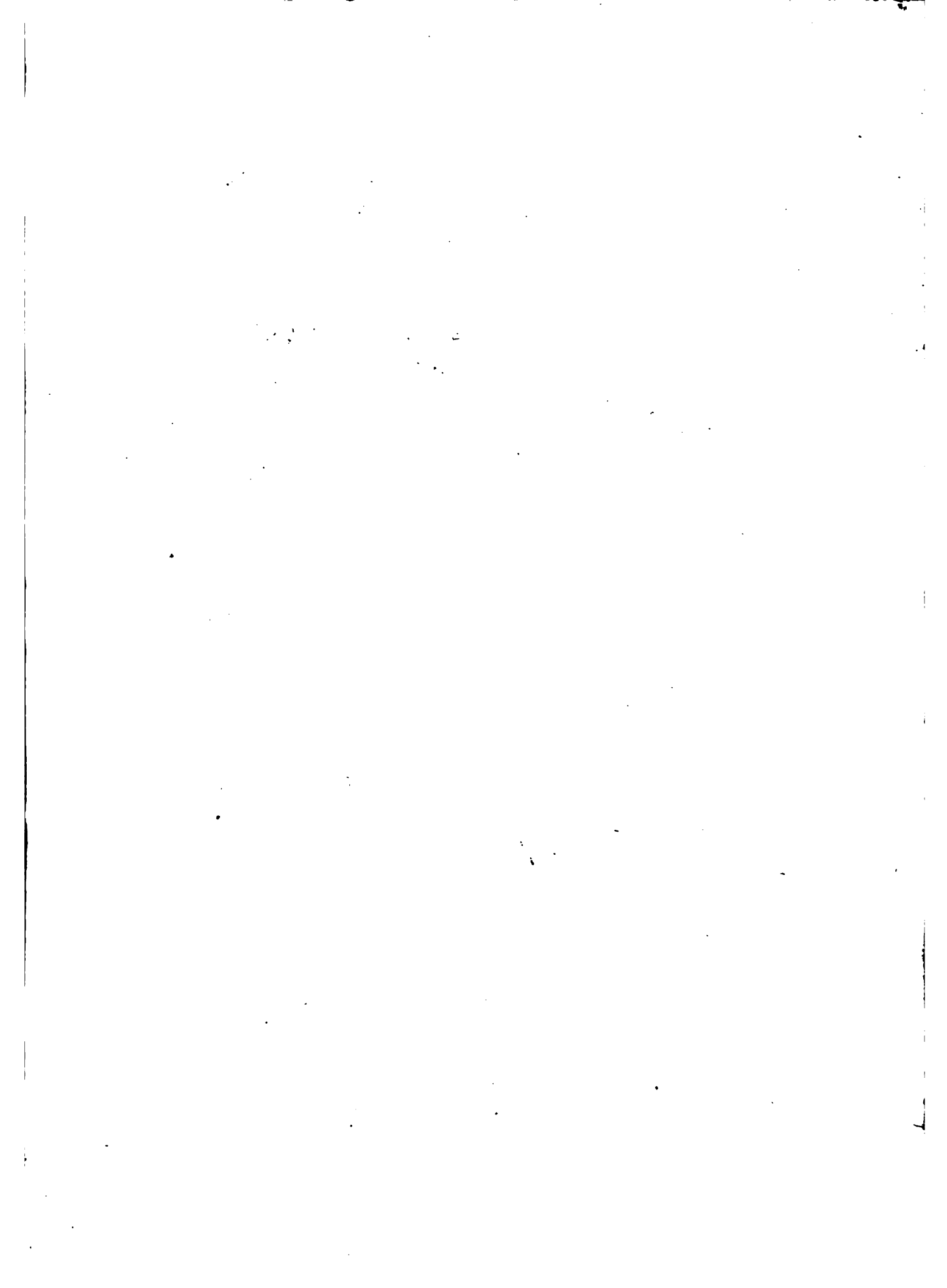
À propos du service Google Recherche de Livres

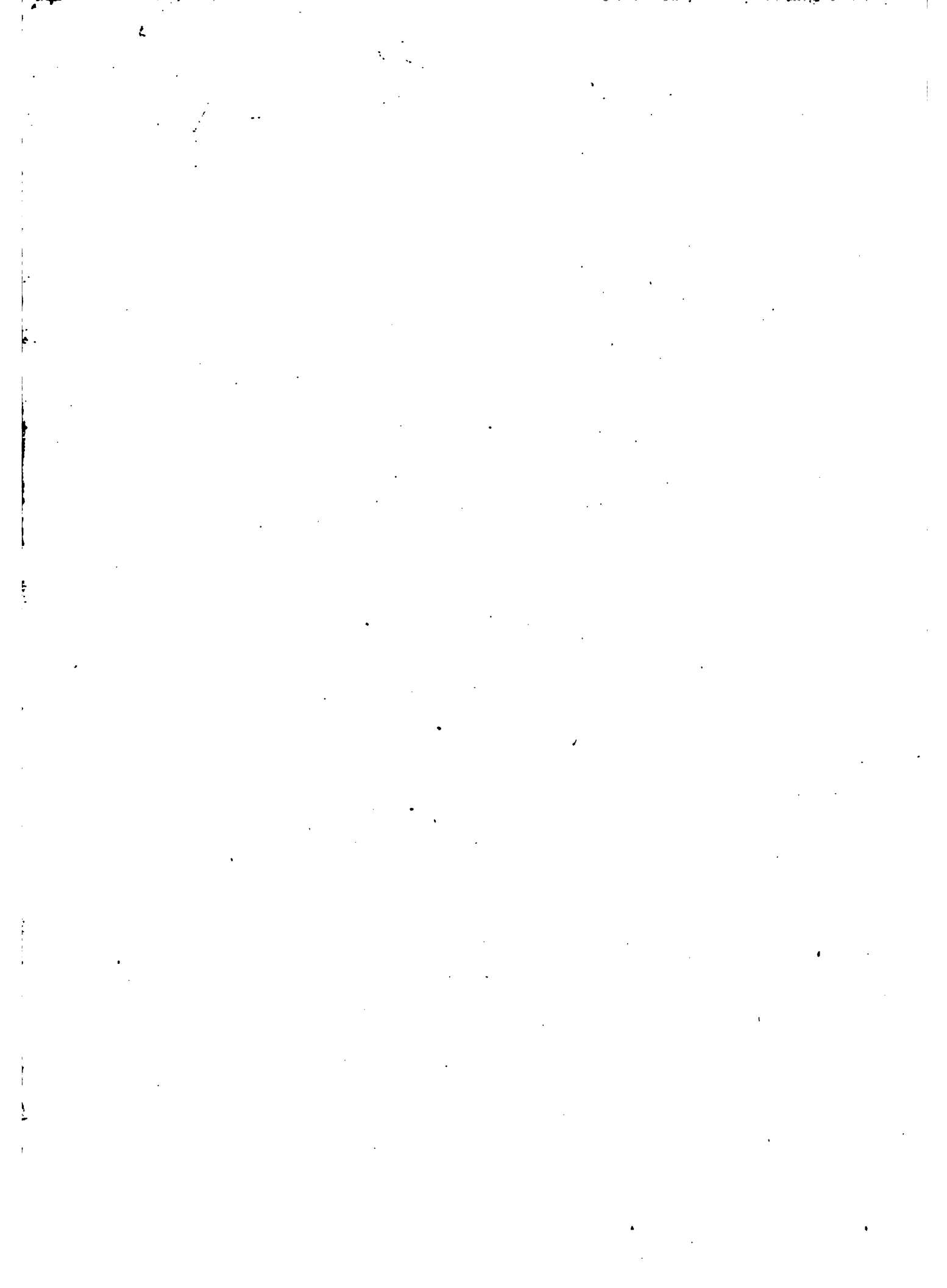
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME SIXIÈME.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIÈME.

A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

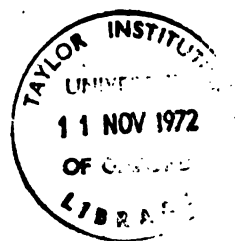
RECEIVED

11

NOV 11 1972

LIBRARY

OF OXFORD



PIECES CONTENUES

dans ce fixième tome.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

PSICHÉ.

LES FEMMES SÇAVANTES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE BALLET DES BALLETS.

LE MALADE IMAGINAIRE.

REMERCIEMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

LES
FOURBERIES
DE
SCAPIN,
COMÉDIE.

Tome VI.

A

A C T E U R S.

ARGANTE, pere d'Octave & de Zerbinette.

GÉRONTE, pere de Léandre & de Hiacinte.

OCTAVE, fils d'Argante, & amant de Hiacinte.

LÉANDRE, fils de Géronte & amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crüe égyptienne, & reconnue fille
d'Argante, amante de Léandre.

HIACINTE, fille de Géronte, & amante d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.

NÉRINE, nourrice de Hiacinte.

CARLE, ami de Scapin.

Deux porteurs.

La scène est à Naples.

LES FOURBERIES DE SCÂPIN

LES
FOURBERIES
DE SCAPIN,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

âcheuses nouvelles pour un cœur amou-
! Dures extrémités où je me vois réduit!
iens, Silvestre, d'apprendre au port,
non pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

A ij

4 **LES FOURBERIES DE SCAPIN,**
 OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même ?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du feigneur G ron te ?

SILVESTRE.

Du feigneur G ron te.

OCTAVE.

Et que cette fille est mand e de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mand es par une lettre ?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu,  sait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

COMEDIE.

5

OCTAVE.

Ah ! Parle , si tu veux , & ne te fais point , de la sorte , arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance , & vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi , du moins ; & me di ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi , je m'y trouve autant embarrassé que vous ; & j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon pere apprendra les choses , je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SILVESTRE.

Les réprimandes ne sont rien ; & plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine , pour moi , de payer plus cher vos folies , & je vois se former , de loin , un nuage de coups de bâton , qui crévera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel ! Par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

6 **LES FOURBERIES DE SCAPIN,**
SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah ! Tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède recourir ?

SCENE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Q U'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ?
Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah ! Mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré,
je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment ?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le seigneur Géronte, & ils me veulent marier.

S C A P I N.

Hé bien ? Qu'y a-t-il là de si funeste ?

O C T A V E.

Hélas ! Tu ne sçais pas la cause de mon inquiétude.

S C A P I N.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sçache bientôt ; & je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

O C T A V E.

Ah ! Scapin , si tu pouvois trouver quelque invention , forger quelque machine , pour me tirer de la peine où je suis , je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

S C A P I N.

A vous dire la vérité , il y a peu de choses qui me soient impossibles , quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentilles d'esprit , de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; & je puis dire sans vanité , qu'on n'a gueres vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts & d'intrigues , qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais , ma foi , le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; & j'ai renoncé à toutes choses , depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

O C T A V E.

Comment ! Quelle affaire , Scapin ?

S C A P I N.

Une aventure où je me brouillai avec la justice.

8 **LES FOURBERIES DE SCAPIN,**
OCTAVE.

La justice ?

SCAPIN.

Oui. Nous eumes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi & la justice ?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte, & mon pere s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sçais cela ?

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fumes laissés par nos peres ; moi, sous la conduite de Silvestre, & Léandre, sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune égyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sçais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussi-tôt confidence de son amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exageroit à tous momens sa beauté & sa grace, me louoit son esprit, & me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, & me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

S C A P I N.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

O C T A V E.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères; & qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

S C A P I N.

Où est-ce que cela nous mène?

O C T A V E.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit.

10 LES FOURBERIES DE SCAPIN ,

Nous entrons dans une sale , où nous voyons une vieille femme mourante , assistée d'une servante qui faisoit des regrets , & d'une jeune fille toute fondante en larmes , la plus belle & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah , ah !

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe , avec des brassières de nuit , qui étoient de simple futaine ; & sa coëffure étoit une cornette jaune , retroussée au haut de sa tête , qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; & cependant , faite comme cela , elle brilloit de mille attraits , & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes , que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vûë , Scapin , en l'état que je dis , tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh ! Je n'en doute point ; & , sans l'avoir vûë , je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables , qui défigurent un visage ; elle avoit à pleurer une grace touchante , & sa douleur étoit la plus belle du monde.

COMEDIE.

II

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes , en se jettant amoureuxment sur le corps de cette mourante , qu'elle appelloit sa chère mere ; & il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet , cela est touchant , & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah ! Scapin , un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assûrément. Le moyen de s'en empêcher ?

OCTAVE.

Après quelques paroles , dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée , nous sortimes de là ; & demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne , il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit , & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE à *Octave*.

Si vous n'abrégez ce récit , nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment , il ne sçauroit plus vivre , qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont re-

[à *Scapin*.]

main. Laissez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment , il ne sçauroit plus vivre , qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont re-

B ij

12 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

jettées de la servante , devenuë la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au désespoir. Il presse , supplie , conjure ; point d'affaire. On lui dit que la fille , quoique sans bien , & sans appui , est de famille honnête ; & qu'à moins que de l'épouser , on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête , agite , raisonne , balance , prend sa résolution ; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du pere qu'on n'attendoit que dans deux mois , la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage , & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Geronte a euë d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et , par dessus tout cela , mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne , & l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien-là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte , toi , de demeurer court à si peu de chose ? Que diable , te voilà grand & gros comme pere & mere , & tu ne sçauois trouver dans ta tête , forger dans ton esprit quelque ruse galante , quelque honnête petit stra-

COMEDIE.

13

tagème , pour ajuster vos affaires ? Fi. Peste soit du butor ! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à dupper , je les aurois joués tous deux par dessous la jambe ; & je n'étois pas plus grand que cela , que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens , & que je n'ai pas l'esprit , comme toi , de me brouiller avec la justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE , OCTAVE , SCAPIN ,
SILVESTRE.

HIACINTE.

AH ! Octave , est-il vray ce que Silvestre vient de dire à Nérine , que votre pere est de retour , & qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oui , belle Hiacinte , & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je ? Vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez-vous , dites-moi , de quelque infidélité ? Et n'êtes - vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?

HIACINTE.

Oui , Octave , je suis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

14 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HIACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins long-tems que le nôtre, & que les ardeurs que les hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah ! Ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes ; & je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne soient sincères ; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre personne ; & je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinthe, il n'y a point de pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, & je me résoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vûë, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; &, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

COMEDIE.
HIACINTE.

15

Puisque vous le voulez , je veux bien essuyer mes pleurs ,
& j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de
résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous fera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'être contraire , si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le ferai assurément.

HIACINTE.

Je ferai donc heureuse.

SCAPIN *à part.*

Elle n'est point tant sotte , ma foi , & je la trouve assez
passable.

OCTAVE *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien , s'il le vouloit , nous
être , dans tous nos besoins , d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde ;
mais , si vous m'en priez bien fort tous deux , peut-être . . .

OCTAVE.

Ah ! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton
aide , je te conjure de tout mon cœur de prendre la con-
duite de notre barque.

SCAPIN *à Hiacinte.*

Et , vous , ne dites-vous rien ?

16 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
HIACINTE.

Je vous conjure , à son exemple , par tout ce qui vous est
le plus cher au monde , de vouloir servir notre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre , & avoir de l'humanité. Allez , je
veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que...

SCAPIN.

[à *Octave.*] [à *Hiacinte.*]

Chut. Allez-vous-en , vous , & foyez en repos.

SCENE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN à *Octave.*

ET vous , préparez-vous à soutenir avec fermeté l'a-
bord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance , &
j'ai une timidité naturelle que je ne sçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc , de peur
que , sur votre foiblesse , il ne prenne le piéd de vous mener
comme un enfant. Là , tâchez de vous composer par étude.
Un peu de hardiesse , & songez à répondre résolument sur
ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

C O M E D I E. 17

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà , essayons un peu , pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle , & voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue , la tête haute , les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela ?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi ?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre pere qui arrive , & répondez - moi fermement comme si c'étoit à lui - même, Comment pendard , vaurien , infame , fils indigne d'un pere comme moi , oses-tu bien paroître devant mes yeux après tes bons déportemens , après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins , mairaud ? Est-ce là le fruit de mes soins , le respect qui m'est dû , le respect que tu me conserves ? Allons donc. Tu as l'insolence , fripon , de t'engager sans le consentement de ton pere , de contracter un mariage clandestin ? Répond-moi , coquin , répon-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh ! Que diable , vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que j'entends.

**18 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.**

Hé, oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assûrément ?

OCTAVE.

Assûrément.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel ! Jé suis perdu.

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HOlà, Octave, demeurez ; Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je ?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, & ne fais que me fuivre.

SCENE VI.

ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE

*dans le fond du théâtre.*ARGANTE *se croyant seul.***A**-T-on jamais oüï parler d'une action pareille à celle-là ?SCAPIN *à Silvestre.*

Il a déjà appris l'affaire, & elle lui tient si fort en tête que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN *à Silvestre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE *se croyant seul.*

Je voudrois bien sçavoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN *à part.*

Nous y avons songé.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAPIN *à part.*

Non. Nous n'y pensons pas.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

20 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN *à part.*

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE *se croyant seul.*

Je sçaurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE *se croyant seul.*

Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*

J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE *appercevant Silvestre.*

Ah, ah ! Vous voilà donc, sage gouverneur de famille,
beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

[à *Silvestre.*]

Bon jour Scapin. Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.

[à *Silvestre.*]

Assez bien. Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu ! Fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur?

ARGANTE *montrant Silvestre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas osé parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

**22 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.**

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose ? Une action de cette nature !

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là !

SCAPIN.

Cela est vray.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son pere !

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je ferois d'avis que vous ne fassiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon saoul. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAPIN.

Si-fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai sçu la chose, & je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere, dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ! Je me suis rendu à la raison, & j'ai considéré

que , dans le fond , il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAPIN.

Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah , ah ! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables , tromper , voler , assassiner , & dire pour excuse , qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu ! Vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il ?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes , & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit , pour ne rien faire que de raisonnable ; témoin notre Léandre , qui , malgré toutes mes leçons , malgré toutes mes remontrances , est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien sçavoir si vous-même n'avez pas été jeune , & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire , moi , que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes ,

24 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là ; & que vous n'en approchiez point , que vous ne pouffassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vray , j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie , & je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien , car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes , il la trouve charmante , il lui rend des visites , lui conte des douceurs , soupire galamment , fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parens , qui , la force à la main , le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE *à part.*

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié , qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN *montrant Silvestre.*

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE *à Silvestre.*

C'est par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui , Monsieur.

SCAPIN.

COMEDIE.
SCAPIN.

25

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! Je n'aurai pas pour moi les droits de pere, & la raison de la violence qu'on a faite à mon fils.

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

Tome VI.

D

26 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
ARGANTE.

Mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, & que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, & se montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur & pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

COMEDIE.
SCAPIN.

27

Bon.

ARGANTE.

Comment, bon?

SCAPIN.

Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le déshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais! Voici qui est plaisant. Je ne déshériterai pas mon
fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

28 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela fera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, & je suis méchant quand je veux. Fi-

[à Silvestre.]

nifions ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur GÉRONTE, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

[à part.]

Je vous remercie. Ah ! Pourquoi faut-il qu'il soit fils unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

SCÈNE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent d'autre part nous presse pour notre subsistance, & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Atten. Tien-toi un peu. Enfonceton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.

30 **LES FOURBERIES DE SCAPIN,**
 SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en freres ; & trois ans
de galère de plus, ou de moins, ne font pas pour arrêter
un noble cœur.

Fin du premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.

UI, sans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui, & un matelot qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit vû mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposons, & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les mesures que nous avons prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de renverser tout cet obstacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? L'éducation des enfans est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela ?

32 **LES FOURBERIES DE SCAPIN,**
GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que si vous aviez , en brave pere , bien morigéné votre fils , il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre ?

GERONTE.

Sans doute ; & je ferois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils , que vous avez en brave pere si bien morigéné , avoit fait pis encore que le mien ? Hé ?

GERONTE.

Comment !

ARGANTE.

Comment ?

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

A R G A N T E.

Cela veut dire , seigneur G é r o n t e , qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; & que ceux qui veulent gloser , doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

G E R O N T E.

Je n'entends point cette énigme.

A R G A N T E.

On vous l'expliquera.

G E R O N T E.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

A R G A N T E.

Cela se peut faire.

G E R O N T E.

Et quoi encore ?

A R G A N T E.

Votre Scapin , dans mon dépit , ne m'a dit la chose qu'en gros , & vous pourrez de lui , ou de quelqu'autre , être instruit du détail. Pour moi , je vais vite consulter un avocat , & aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

S C E N E I I.

G E R O N T E *seul.*

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ! Pour moi , je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; & je trouve que se marier sans le consente-

34 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
ment de son pere , est une action qui passe tout ce qu'on
peut s'imaginer.

SCENE III.

GERONTE , LEANDRE.

A GERONTE.
H ! Vous voilà.

LEANDRE *courant à Géronte pour l'embrasser.*
Ah ! Mon pere , que j'ai de joye de vous voir de retour !

GERONTE *refusant d'embrasser Léandre.*
Douxement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.
Souffrez que je vous embrasse , & que ...

GERONTE *le repoussant encore.*
Douxement , vous dis-je.

LEANDRE.
Quoi ! Vous me refusez , mon pere , de vous exprimer mon
transport par mes embrassemens ?

GERONTE.
Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LEANDRE.
Et quoi ?

GERONTE.
Tenez-vous , que je vous voye en face.

LEANDRE.
Comment ?

COMEDIE.

35

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien ?

GERONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici ?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé ?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence ?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon père, que j'aye fait ?

GERONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayiez fait ; mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LEANDRE.

Moi ! Je n'ai fait aucune chose dont vous ayiez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune chose ?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien résolu.

LEANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

E ij

36 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
LEANDRE.

Scapin ?

GERONTE.

Ah, ah ! Ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi ?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire ,
& nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au lo-
gis ; j'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah ! Traître , s'il faut
que tu me déshonores , je te renonce pour mon fils ; & tu
peux bien , pour jamais , te résoudre à fuir de ma présence.

SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

ME trahir de cette manière ! Un coquin , qui doit par
cent raisons être le premier à cacher les choses que
je lui confie , est le premier à les aller découvrir à mon
pere. Ah ! Je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera
pas impunie.

SCENE V.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

MOn cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins!
Que tu es un homme admirable! Et que le Ciel
m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LEANDRE.

Ah, ah! Vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, mon-
sieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous
me faites.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant. Ah! Je vous apprendrai.

SCAPIN *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empêcher
Léandre de frapper Scapin.*

Ah! Léandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Léandre.*

Hé, Monsieur!

OCTAVE *retenant Léandre.*

De grace.

38 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraite point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait ?

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître ?

OCTAVE *retenant encore Léandre.*

Hé, doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sçais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là ?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur ?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores ?

OCTAVE *retenant Léandre.*

Léandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bû avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours ; & que c'est moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'as bû mon vin d'Espagne, & qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, Je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela ; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur ?

LEANDRE.

Non. C'est une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

40 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN.

Hé ?

OCTAVE *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vray qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter le soir une petite montre à la jeune égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de bouë, & le visage plein de sang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenüe.

LEANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LEANDRE.

Ah, ah ! J'apprends ici de jolies choses, & j'ai un serviteur fort fidèle vrayment. Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela ?

LEANDRE.

Non, infame, c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

COMEDIE.

41

SCAPIN *à part.*

Peste !

LEANDRE.

Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN.

Mon sieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE *se mettant au devant de Léandre.*

Hé.

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes, en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le loup garou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisois le loup garou ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je sçaurai me souvenir en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que

Tome VI.

F

42 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

tu me confesses ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A votre pere?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vû depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas vû?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assûrément?

SCAPIN.

Assûrément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je tiens pourtant

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCENE VI.

LEANDRE, OCTAVE, CARLE,
SCAPIN.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

Comment ?

CARLE.

Vos égyptiens font sur le point de vous enlever Zerbinette;
& elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir
promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne
songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour
elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

SCENE VII.

LEANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LEANDRE.

AH ! Mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.
SCAPIN *se levant, & passant fièrement devant Léandre.*
Ah ! Mon pauvre Scapin. Je suis mon pauvre Scapin à cette
heure qu'on a besoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis
encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée
au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuez.

44 **LES FOURBERIES DE SCAPIN ,**
 LEANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux ; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable , qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non , tuez-moi , vous dis-je.

LEANDRE.

Ah ! De grace, ne songe plus à tout cela , & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin , il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen , après une avanie de la sorte ?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement , & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

LEANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame !

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; & s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah ! Ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez pas si prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi ?

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu sçais que le tems presse.

46 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Ne vous mettez point en peine. Combien est-ce qu'il vous faut ?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous ?

OCTAVE.

Deux cens pistoles.

SCAPIN.

[à Octave.]

Je veux tirer cet argent de vos peres. Pour ce qui est du

[à Léandre.]

vôtre, la machine est déjà toute trouvée ; & , quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore ; car vous sçavez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grace à Dieu, grande provision, & je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui & vous aucun soupçon de ressemblance ; & vous sçavez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon ; on fait bien scrupule de cela. Vous moquez-vous ? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux.

[à Oclave.]

Et, vous, avertissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle.

SCENE VIII.
ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN *à part.*
LE voilà qui rumine.

ARGANTE *se croyant seul.*
Avoir si peu de conduite & de considération ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! Ah, jeunesse impertinente !

SCAPIN.
Monsieur, votre serviteur.
ARGANTE.

Bon jour, Scapin.
SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.
ARGANTE.

Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.
SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses, il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; & j'ai ouï dire il y a long-tems une parole d'un ancien que j'ai toujours retenuë.
ARGANTE.

Quoi ?
SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été absent de chez

48 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; &, ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; & je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrières; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, & je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelque autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous sçavez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voye?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne sçaurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans

fans , que cela ne m'émeuve ; & , de tout tems , je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession , de ces gens qui font tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner , & ne font non plus de conscience de tuer un homme , que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage , lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser , vos prérogatives du nom de pere , & l'appui que vous donneroient auprès de la justice & votre droit , & votre argent , & vos amis. Enfin , je l'ai tant tourné de tous les côtés , qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; & il donnera son consentement à rompre le mariage , pourvû que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh ! d'abord des choses par dessus les maisons.

ARGANTE.

Hé , quoi ?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore ?

50 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cent pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cent fièvres quartaines qui le puissent ferrer.
Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une duppe, pour vous demander des cinq ou six cent pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je suis après à m'équiper ; & le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, & je n'en sçaurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les pistolets ; & cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles & soixante, cé seroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup ; mais, soit, je consens à cela.

C O M E D I E.

51

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre ! Qu'il se promène ; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non. C'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu ! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie ; & donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien, soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh ! Qu'il aille au diable avec son mulet. C'en est trop ; & nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur...

52 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
ARGANTE.

Non , je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur , un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez . . .

ARGANTE.

Non , j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé ! Monsieur , de quoi parlez-vous là , & à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels & de degrés de juridiction , combien de procédures embarrassantes , combien d'animaux ravissans , par les griffes desquels il vous faudra passer ; sergens , procureurs , avocats , greffiers , substitués , rapporteurs , juges , & leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui , pour la moindre chose , ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits , sur quoi vous serez condamné sans que vous le sçachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie , & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre avocat , gagné de même , ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause , ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne , & n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences & arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces , ou le rapporteur même

COMEDIE.

53

ne dira pas ce qu'il a vû ; & quand , par les plus grandes précautions du monde , vous aurez paré tout cela , vous ferez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous , ou par des gens dévots , ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé , Monsieur , si vous le pouvez , sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde , que d'avoir à plaider ; & la seule pensée d'un procès , feroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN.

Monsieur , pour le mulet , pour son cheval , & celui de son homme , pour le harnois & les pistolets , & pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse , il demande en tout deux cent pistoles.

ARGANTE.

Deux cent pistoles !

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *se promenant en colère.*

Allons , allons , nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion . . .

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter . . .

54 LES FOURBERIES DE SCAPIN, ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, & journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations & plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, & pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences & arrêts, contrôles, signatures, & expéditions de leurs clercs; sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment ! Deux cent pistoles ?

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice ; & j'ai trouvé qu'en donnant deux cent pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas, & les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent, devant tout le monde, de méchans plaîsans d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cent pistoles, que de plaider.

Je me moque de cela , & je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais , si j'étois que de vous , je fuirais les procès.

A R G A N T E.

Je ne donnerai pas deux cent pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

SCENE IX.

A R G A N T E , S C A P I N , S I L V E S T R E

déguisé en spadassin.

SILVESTRE.

Scapin , faites-moi connoître un peu cet Argante , qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi , Monsieur ?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès , & faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sçais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cent pistoles que vous voulez , & il dit que c'est trop.

56 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si je le trouve, je le veux échine, dussai-je être roué tout vif.

[Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.]

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui ? Lui ? Par la sang, par la tête, s'il étoit là, je lui donnerois, tout-à-l'heure, de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ?

[apercevant Argante.]

neroio, tout-à-l'heure, de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital ?

SCAPIN.

Oui,

SILVESTRE.

[à Argante.]

Ah ! Parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante ? Hé !

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE.

SILVESTRE *secouant rudement la main d'Argante.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je sçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guères souffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément; & il a des parens, des amis, & des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu, c'est ce que je demande. [*mettant l'épée à la main.*] Ah, tête! Ah, ventre! Que ne le trouvai-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! [*se mettant en garde.*] Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tuë, point de quartier. [*poussant de tous les côtés, comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.*] Donnons. Ferme. Poussons. Bon piéd, bon œil. Ah, coquins! Ah, canaille! Vous en voulez par là; je vous en ferai tâter votre faoul. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre.

58 LES FOURBERIES DE SCAPIN ,

A celle-ci. A celle-là. [*se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*] Comment, vous reculez ? Piéd ferme, morbleu, piéd ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCENE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

HÉ bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cent pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plait-il ?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cent pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre

honneur, que vous paroissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; & , de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARGANTE.

Non pas ; mais . . .

SCAPIN.

Parbleu , Monsieur , je suis un fourbe , ou je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que , dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon maître, à qui vous voulez vous al-lier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien , & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accom- modera vos affaires. .

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non , Monsieur , ne me confiez point votre argent. Je se-rai bien aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu ! Tien.

SCAPIN.

Non , vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sçait-on,

H ij

60 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE.

Tien, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

[*seul.*]

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! Ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCENE XI.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Geronte.*

O Ciel ! O disgrâce imprévue ! O misérable pere ! Pauvre Geronte, que feras-tu ?

GERONTE *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Geronte ?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin ?

COMEDIE.

61

SCAPIN *courant sur le théâtre, sans vouloir entendre,
ni voir Gêronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune :

GERONTE *courant après Scapin.*

Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE *arrêtant Scapin.*

Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monsieur...

GERONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Monsieur votre fils...

GERONTE.

Hé bien, mon fils...

62 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.
GERONTE.

Et quelle ?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sçais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal-à-propos; &, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune turc de bonne mine, nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bû du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer; &, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout-à l'heure cinq cens écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens écus !

SCAPIN.

Oui, Monsieur ; &, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah ! Le pendard de turc, m'affaffiner de la façon !

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t-en Scapin, va-t-en vite dire à ce turc, que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur ?

64 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
GERONTE.

Que tu ailles dire à ce turc qu'il me renvoye mon fils, & que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé, Monsieur, songez-vous à ce que vous dites, & vous figurez-vous que ce turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment, oui, de la conscience à un turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cent livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mil cinq cent livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Il est vray ; mais quoi ? On ne prévoyoit pas les choses :

De grace, Monsieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clé du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, & tu les vendras aux frippiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Hé, Monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; &, de plus, vous sçavez le peu de tems qu'on m'a donné.

66 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Oh! Que de paroles perduës! Laissez-là cette galère, & songez que le tems presse, & que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! Mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le Ciel me fera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, Monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GERONTE.

N'est-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison; mais hâtez-vous.

COMEDIE. 67
GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vray; mais faites promptement.

GERONTE.

Ah, maudite galère!

SCAPIN *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être si-tôt ravie.

[*Tirant sa bourse de sa poche, & la présentant à Scapin.*]

Tien. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monsieur.

GERONTE *retenant la bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infame.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE *de même.*

Un homme sans foi, un voleur.

68 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GERONTE *de même.*

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE *de même.*

Et que, si jamais je l'attrape, je sçaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remettant sa bourse dans sa poche, & s'en allant.*

Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN *courant après Geronte.*

Holà, Monsieur.

GERONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Où est donc cet argent ?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN.

Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah ! C'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah , maudite galère ! Traître de turc , à tous les diables !

SCAPIN *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi , & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCENE XII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

HÉ bien , Scapin , as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

SCAPIN *à Octave.*

Voilà deux cent pistoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah ! Que tu me donnes de joye !

SCAPIN *à Léandre.*

Pour vous , je n'ai pû faire rien.

70 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aie mourir ; & je n'ai que faire de vivre ,
si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà, tout doucement. Comme, diantre, vous al-
lez vite !

LEANDRE *se tournant.*

Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE.

Ah ! Tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettez, à moi, une pe-
tite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a
fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin ?

LEANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÉME.

SCÈNE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN,
SILVESTRE.

SILVESTRE.

UI, vos amans ont arrêté entr'eux que vous
fussiez ensemble; & nous nous acquittons
de l'ordre qu'il nous ont donné.

HIACINTE à *Zerbinette*.

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréa-
ble. Je reçois avec joye une compagne de la sorte; & il ne
tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes
que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point personne à recu-
ler, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu
plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

72 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; & ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, & ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; & pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est-là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIA CİNTE à *Zerbinette*.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; & nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

COMEDIE.
ZERBINETTE.

73

Vous avez cet avantage , au moins , que vous sçavez de qui vous êtes née ; & que l'appui de vos parens , que vous pouvez faire connoître , est capable d'ajuster tout , peut assurer votre bonheur , & faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais , pour moi , je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être , & l'on me voit dans un état qui n'adoucir pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage , que l'on ne tente point , par un autre parti , celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce que l'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; & ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires , c'est la puissance paternelle , auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HIACINTE.

Hélas ! Pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer , lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes , dont deux cœurs se lient ensemble.

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité , en amour , est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut & du bas dans la vie , & les difficultés , qui se mêlent aux choses , réveillent les ardeurs , augmentent les plaisirs.

Tome VI.

K

74 **LES FOURBERIES DE SCAPIN,**
 ZERBINETTE.

Mon Dieu ! Scapin , fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sçais qu'on ne perd point sa peine, lorsqu'on me fait un conte ; & que je le paye assez bien , par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoi , de gayeté de cœur , veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SILVESTRE.

Je te l'ai déjà dit , tu quitterois le dessein que tu as , si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui ; mais c'est moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine ?

SILVESTRE.

C'est que je vois que , sans nécessité , tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

COMEDIE. 75
SCAPIN.

Hé bien , c'est aux dépens de mon dos , & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vray que tu es maitre de tes épaules ; & tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces fortes de périls ne m'ont jamais arrêté ; & je hais ces cœurs pusillanimes qui , pour trop prévoir les suites des choses , n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE à Scapin.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez , je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même , & de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sçût pas.

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HÉ bien , Scapin , comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils , Monsieur , est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant , vous , le péril le plus grand du monde , & je voudrois , pour beaucoup , que vous fussiez dans votre logis.

K ij

76 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
GERONTE.

Comment donc ?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi ?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le frere de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; & , dans cette pensée , il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous , & de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis , gens d'épée comme lui , vous cherchent de tous les côtés , & demandent de vos nouvelles. J'ai vû même , deçà & delà , des soldats de sa compagnie , qui interrogent ceux qu'ils trouvent , & occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sçauriez aller chez vous ; vous ne sçauriez faire un pas ni à droit , ni à gauche , que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je , mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne sçais pas, Monsieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les piéds jusqu'à la tête, &.... Attendez.

[Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre, s'il n'y a personne.]

GERONTE *en tremblant.*

Hé?

SCAPIN *revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Ne sçaurois-tu trouver quelque moyen, pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer.

GERONTE.

Hé, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous, qui ne sçau-
roit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

Tu en feras récompensé, je t'assûre; & je te promets cet
habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos

78 LES FOURBERIES DE SCAPIN ,
pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac ;
& que . . .

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose ; & je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusques dans votre maison, où, quand nous ferons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

[*à part.*]

La meilleure du monde. Vous allez voir. Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Hé ?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond ; & surtout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moi faire. Je sçaurai me tenir.

Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche.

[*en contrefaisant sa voix.*]

Quoi ! Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte , & quelqu'un , par charité , né m'enseignera pas où il est ? [à Géronte , avec sa voix ordinaire.] Ne branlez pas. Cadédis , jé lé troubérai , s'é cachât-il au centre dé la terre. [à Géronte , avec son ton naturel.] Ne vous montrez pas. Oh , l'homme au sac. Monsieur. Jé té vaille un louis , & m'enseigne où put être Géronte. Vous cherchez le feigneur Géronte ? Oui mordi , jé lé cherche. Et pour quelle affaire , Monsieur ? Pour quelle affaire ? Oui. Jé beux , cadédis , lé faire mourir sous les coups dé vâton. Oh , Monsieur , les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui , & ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. Qui ? Cé fat dé Géronte , cé maraud , cé vélître ? Le feigneur Géronte. Monsieur , n'est ni fat , ni maraud , ni belître , & vous devriez , s'il vous plaît , parler d'autre façon. Comment , tu mé traites à moi , avec cette hauteur ? Je défends , comme je dois , un homme d'honneur qu'on offense. Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? Oui , Monsieur , j'en suis. Ah , cadédis , tu es dé ses amis , à la vonne hure.

[*donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.*]

Tien. Boilà cé que jé té vaille pour lui.

[*criant , comme s'il recevoit les coups de bâton.*]

Ah , ah , ah , ah , ah , Monsieur ! Ah , ah ! Monsieur , tout beau. Ah ! Doucement. Ah , ah , ah , ah ! Va , porte-lui céla dé ma part. Adiusfias. Ah ! Diable soit le gasçon. Ah !

80 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
GERONTE *mettant la tête hors du sac.*

Ah ! Scapin , je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur , je suis tout moulu , & les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment ? C'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni , Monsieur , c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups , & les sens bien encore.

SCAPIN.

Non , vous dis-je , ce n'est que le bout du bâton qui a été jusques sur vòs épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin , pour m'épargner . . .

SCAPIN *faisant remettre Geronte dans le sac.*

Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. *Parti , moi courir comme une basque , & moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte ?* Cachez-vous bien. *Dites un peu moi fous , monfir l'homme , s'il ve plaît , fous sçavoir point où l'est sti Gironte que moi chercher ?* Non , Monsieur , je ne sçais point où est Geronte. *Dites-moi le fous franchement , moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donnir un petite régale sur le dos , d'un douzaine de coups de bâtonne , & de trois ou quatre petites*

petites coups d'épée au trafers de son poitrine. Je vous assure, Monsieur, que je ne sçais pas où il est. Il me semble que j'i foi remuair quelque chose dans sti sac. Pardonnez-moi, Monsieur. Li est assurément quelque histoire là-tetans. Point du tout, Monsieur. Moi l'afoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac. Ah, Monsieur, gardez-vous-en bien. Montre-le moi un peu vous, ce que c'être là. Tout beau, Monsieur. Quement, tout beau ! Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. Et moi je le fouloir foir, moi. Vous ne le verrez point. Ah, que de badinamente. Ce sont hardes qui m'appartiennent. Montre-moi fous, te dis-je. Je n'en ferai rien. Toi n'en faire rien ? Non. Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. Je me moque de cela. Ah ! Toi faire le trôle. [donnant des coups de bâton sur le sac, & criant comme s'il les recevoit.] Ah, ah, ah, ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah ! Jusqu'au refoir ; l'être-là un petit leçon pour l'i apprendre à toi à parler insolentement. Ah ! Peste soit du baragouineux. Ah !

GERONTE *sortant sa tête hors du sac.*

Ah ! Je suis roué.

SCAPIN.

Ah ! Je suis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi douzaine de soldats tout ensemble. [contrefaisant la voix de plusieurs personnes.]

Allons, tâchons à trouver ce Geronte, cherchons par tout.

Tome VI.

L

82 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitions tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. [à GÉRONTE, avec sa voix ordinaire.] Cachez-vous bien. Ah ! Camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. Hé, Messieurs, ne me maltraitez point. Allons, di-nous où il est ? Parle. Hâte-toi, expédions. Dépêche vite. Tôt. Hé, Messieurs, doucement. [GÉRONTE met doucement la tête hors du sac, & apperçoit la fourbèrie de Scapin.] Si tu ne nous fais trouver ton maître tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. J'aime mieux souffrir toute chose, que de vous découvrir mon maître. Nous allons t'assommer. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tu as envie d'être battu. Ah, tu en veux tâter ? Voilà... Oh !

[Comme il est prêt de frapper, GÉRONTE sort du sac, & Scapin s'enfuit.]

GERONTE *seul.*

Ah ! Infâme. Ah ! Traître. Ah ! Scélérat. C'est ainsi que tu m'assaffines ?

SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

AZERBINETTE *riant, sans voir GÉRONTE.*
H, ah ! Je veux prendre un peu l'air.

GERONTE *à part, sans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE *sans voir Geronte.*

Ah, ah, ah, ah ! La plaisante histoire, & la bonne duppe que ce vieillard.

GERONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi ? Que voulez-vous dire, Monsieur ?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous ?

GERONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment ! Qui songe à se moquer de vous ?

GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sçais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose ; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent.

84 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
GERONTE.

Par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent ?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire ; & j'ai une demangeaison naturelle à faire part des contes que je sçais.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, & c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes, qu'on appelle égyptiens, & qui, rodant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, & il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent ; il a un pere, qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Atten-

dez. Ne me sçaurois-je souvenir de son nom ? Ah ! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point ?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron . . . ronte. Or . . . Oronte. Non. Gé . . . Géronte ; oui Géronte justement ; voilà mon vilain, je l'ai trouvé , c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte , nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; & mon amant m'alloit perdre faute d'argent , si , pour en tirer de son pere , il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur , je le fçais à merveille. Il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable , & il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE *à part.*

Ah , coquin que tu es !

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa duppe. Ah , ah , ah , ah ! Je ne sçaurois m'en souvenir , que je ne rie de tout mon cœur. Ah , ah , ah ! Il est allé trouver ce chien d'avare. Ah , ah , ah ! & il lui a dit , qu'en se promenant sur le port avec son fils , hi , hi , ils avoient vû une galère turque , où on les avoit invités d'entrer , qu'un jeune turc leur y avoit donné la collation ; ah ! que , tandis qu'ils mangeoient , on avoit mis la galère en mer ; & que le turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif , avec ordre de dire au pere de son maître , qu'il emmenoit son fils en Alger ,

86 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cens écus. Ah, ah, ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; & la tendresse qu'il a pour son fils, fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cens écus qu'on lui demande, sont justement cinq cent coups de poignards qu'on lui donne. Ah, ah, ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; & la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoïr son fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du turc. Ah, ah, ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah! Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, & chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un, Mais que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah, maudite galère! Traître de turc! Enfin après plusieurs detours, après avoir long-tems gémi & soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendeur, un insolent, qui sera puni par son pere, du tour qu'il lui a fait; que l'égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui sçaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille; & que le valet est un scélérat, qui sera par Gêronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCENE IV.

ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

O U est-ce donc que vous vous échapez ? Savez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant ?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter , & je me suis adressée à lui-même, sans y penser , pour lui conter son histoire.

SILVESTRE.

Comment son histoire ?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte , & je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses , pour nous , en puissent être ni pis , ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'est avoir bien de la langue , que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre ?

SCENE V.

ARGANTE, ZERBINETTE,
SILVESTRE.

ARGANTE.
HOlà, Silvestre.

SILVESTRE à *Zerbinette*.

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

SCENE VI.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous, & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains; & vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; & je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCENE

S C E N E V I I .

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

A H ! Seigneur Argante , vous me voyez accablé de
disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin , par une fourberie , m'a attrapé cinq
cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin , par une fourberie aussi , m'a
attrapé deux cent pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus , il m'a
traité d'une manière que j'ai honte de dire . Mais il me la
payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *à part.*

Plaise au Ciel que , dans tout ceci , je n'aye point ma part !

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout , seigneur Argante , & un mal-
heur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre . Je me ré-

90 LES FOURBERIES DE SCAPIN ,
jouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont
je faisois toute ma consolation ; & je viens d'apprendre de
mon homme qu'elle est partie il y a long-tems de Tarente,
& qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'em-
barqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi , s'il vous plaît , la tenir à Tarente , & ne
vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous ?

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela ; & des intérêts de famille
m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second maria-
ge. Mais que vois-je ?

SCENE VIII.

ARGANTE, GERONTE, NERINE,
SILVESTRE.

GERONTE.

AH ! Te voilà , Nérine.

NERINE *se jettant aux genoux de Géronte.*

Ah ! Seigneur Pandolphe , que . . .

GERONTE.

Appelle-moi Géronte , & ne te fers plus de ce nom. Les
raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi
vous à Tarente.

NERINE.

Eas ! Que ce changement de nom nous a causé de troubles

COMEDIE.

91

& d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où est ma fille & sa mere?

NERINE.

Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici; mais ayant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée?

NERINE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passé devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

M ij

92 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
 SILVESTRE *seul*.

Voilà une aventure qui est tout-à-fait surprenante.

SCENE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

HÉ bien, Silvestre, que font nos gens ?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du seigneur Gêronte ; & le hazard a fait , ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis , c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables ; & sur tout le seigneur Gêronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres , & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire , je trouverai moyen d'appaîser leur courroux , &

SILVESTRE.

Retire-toi , les voilà qui sortent.

SCENE X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE,
ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma jöye auroit été parfaite, si j'y avois pü voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCENE XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE,
HIACINTE, ZERBINETTE,
NERINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse avanture de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne ferviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sçais pas...

OCTAVE.

Je sçais tout ce qu'il faut sçavoir.

94 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
 ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du seigneur G ronte...

OCTAVE.

La fille du seigneur G ronte ne me fera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle...

OCTAVE *  G ronte.*

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE *  Octave.*

Ecoutez....

OCTAVE.

Non. Tai-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *  Octave.*

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plûtôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oui, vous avez beau faire, [*Traversant le théâtre pour se mettre   côté d'Hiacinte.*] la voilà celle   qui ma foi est engag e; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

H  bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d' tour-di qui fuit toujours sa pointe!

HIACINTE *montrant G ronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

H I A C I N T E *montrant Zerbinette.*

Ah ! Mon pere , je vous demande par grace , que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite , qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous

GERONTE.

Tu veux que je tiennne chez moi une personne qui est aimée de ton frere , & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

Z E R B I N E T T E.

Monsieur , je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte , si j'avois sçû que c'étoit vous , & je ne vous connoissois que de réputation ?

GERONTE.

Comment, que de réputation ?

H I A C I N T E.

Mon pere , la passion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel , & je réponds de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaffe mon fils avec elle ? Une fille inconnuë , qui fait le métier de coureuse.

SCENE XII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE,
OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE,
NERINE, SILVESTRE.

LEANDRE.

M On pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnüe, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Hélas! A voir ce brasselet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chère fille.

HIACINTE.

O Ciel! Que d'avantures extraordinaires!

SCENE

SCENE XIII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE,
OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE,
NERINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE.
AH! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GERONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, & découvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

ARGANTE , GERONTE , LEANDRE ,
OCTAVE , HIACINTE , ZERBINETTE ,
NERINE , SCAPIN , SILVESTRE ,
CARLE .

SCAPIN *apporté par deux hommes , & la tête entourée
de linges , comme s'il avoit été blessé.*

AH, ah ! Messieurs , vous me voyez Ah ! Vous
me voyez dans un étrange état Ah ! Je n'ai pas
voulu mourir , sans venir demander pardon à toutes les
personnes que je puis avoir offensées. Ah ! Oui , Messieurs,
avant que de rendre le dernier soupir , je vous conjure de
tout mon cœur , de vouloir me pardonner tout ce que je
puis vous avoir fait , & principalement le seigneur Argan-
te , & le seigneur Geronte. Ah !

ARGANTE.

Pour moi , je te pardonne ; va , meurs en repos.

SCAPIN *à Geronte.*

C'est vous , Monsieur , que j'ai le plus offensé par les coups
de bâton que . . .

GERONTE.

Ne parle point davantage , je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi , que les coups de
bâton que je . . .

COMEDIE.
GERONTE.

99

Laiſſons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GERONTE.

Mon Dieu ! Tai-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas, quelle bonté ! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GERONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout ; voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je me sens tout foulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur ?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN.

Ah ! Ah ! Voilà mes faiblesses qui me reprènnent.

N ij

100 LES FOURBERIES DE SCAPIN.

ARGANTE.

Seigneur G ron te, en faveur de notre joye, il faut lui pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux g  ter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN.

P S I C H É,

TRAGI-COMÉDIE,

ET BALLET.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage n'est pas tout d'une même main. Le carnaval approchoit, & les ordres pressans du Roi, qui vouloit en voir plusieurs représentations avant le carême, obligèrent Molière à avoir recours à d'autres personnes. Il n'y a de lui que le plan & la disposition du sujet, les vers qui se récitent dans le prologue, le premier acte, la première scène du second acte, & la première scène du troisième. Le reste de la pièce est de Pierre Corneille, qui y a employé une quinzaine de jours. Les paroles qui se chantent en musique, sont de Quinault, à la réserve de la plainte italienne.

A C T E U R S.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

VERTUMNE, Dieu des jardins.

PALÉMON, Dieu des eaux.

VÉNUS.

L'AMOUR.

ÉGIALE, }
PHAÉNE, } Graces.

NYMPHES de la fuite de Flore, chantantes.

DRYADES & SYLVAINS de la fuite de Vertumne,
danfans.

SYLVAINS chantans.

DIEUX DES FLEUVES de la fuite de Palémon,
danfans.

DIEUX DES FLEUVES chantans.

NAYADES.

AMOURS de la fuite de Vénus, danfans.

ACTEURS DE LA TRAGI-COMÉDIE.

JUPITER.

VÉNUS.

L'AMOUR.

ZÉPHIRE.

ÉGIALE, }
 PHAÉNE, } Graces.

LE ROI, pere de Psiché.

PSICHÉ.

AGLAURE, }
 CIDIPPE, } sœurs de Psiché.

CLÉOMÈNE, }
 AGÉNOR, } princes, amans de Psiché.

LYCAS, capitaine des gardes.

DEUX AMOURS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

Suite du Roi.

ACTEURS.

ACTEURS DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

FEMME désolée, chantante.

DEUX HOMMES affligés, chantans.

HOMMES affligés, }
FEMMES désolées, } danfans.

SECOND INTERMÈDE.

VULCAIN.

CYCLOPES danfans.

FÉES danfantes.

TROISIÈME INTERMÈDE.

UN ZÉPHIRE chantant.

DEUX AMOURS chantans.

ZÉPHIRS danfans.

AMOURS danfans.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

FURIES danfantes.

LUTINS faisant des sauts périlleux.

Tome VI.

O

CINQUIÈME INTERMÈDE.

NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHÉ.

APOLLON.

LES MUSES, chantantes.

ARTS travestis en bergers galans, danfans.

BACCHUS.

SILENE.

DEUX SATYRES chantans.

DEUX SATYRES voltigeans.

EGYPANS danfans.

MENADES danfantes.

MOME.

POLICHINELLES danfans.

MATASSINS danfans.

MARS.

GUERRIERS portant des enseignes.

GUERRIERS portant des piques.

GUERRIERS portant des masses & des boucliers.

CHOEUR des Divinités célestes.

PROLOGUE DE PSICHÉ.

PSICHE

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET.

PROLOGUE.

*Le théâtre représente, sur le devant, un lieu champêtre,
& la mer dans le fond.*

SCENE PREMIERE.

FLORE, VERTUMNE, PALEMON,
NYMPHES DE FLORE, DRYADES,
SYLVAINS, FLEUVES, NAYADES.

*On voit des nuages suspendus en l'air qui, en descendant,
roulent, s'ouvrent, s'étendent ; & , répandus dans toute
la largeur du théâtre, laissent voir VENUS &
L'AMOUR accompagnés de six AMOURS, &
à leurs côtés, EGIALE & PHAENE.*

FLORE.
C'EST n'est plus le tems de la guerre ;
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Descendez , mere des Amours ,
Venez nous donner de beaux jours.

O ij

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
 Les plus doux jeux sont ici bas ;
 On doit ce repos plein d'appas
 Au plus grand Roi du monde.
 Descendez, mere des Amours,
 Venez nous donner de beaux jours.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves & les
 Nymphes se réunissent & dansent à l'honneur de Vénus.*

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
 Soupirez à votre tour.

PALEMON.

Voici la reine des belles,
 Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
 Ne se fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
 Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire,
 Mais la douceur achève de charmer.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 109
VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse ;
Languissons , puisqu'il le faut.

PALEMON.

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'est la beauté qui commence de plaire ,
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire ,
Mais la douceur achève de charmer.

FLORE.

Est-on sage ,
Dans le bel âge ,
Est-on sage
De n'aimer pas ?

Que , sans cesse ,
L'on se presse

De goûter les plaisirs ici bas.

La sagesse

De la jeunesse ,

C'est de sçavoir jouir de ses appas.

II. ENTRÉE DE BALLET.

*Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs danses
au chant de Flore.*

FLORE.

L'Amour charme
Ceux qu'il désarme ;
L'Amour charme ,
Cédons lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups ;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne ,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde ,
Les plus doux jeux sont ici bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez , mere des Amours ,
Venez nous donner de beaux jours.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. III

III. ENTRÉE DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves, & les
Nayades, voyant approcher Vénus, continuent d'expri-
mer, par leurs danses, la joye que leur inspire sa pré-
sence.*

VENUS *dans sa machine.*

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse,
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse,
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans,
Où l'on va porter ses encens;
Pûché, Pûché la belle, aujourd'hui tient ma place,
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que, dans ma disgrâce,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon parti tout s'est licencié,
Et, du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traînois par tout les soins & l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.

Souffrez que ces demeures sombres
 Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
 Et me laissez, parmi leurs ombres,
 Cacher ma honte & ma douleur.

*Flora & les autres Déités se retirent ; & Vénus avec sa suite
 sort de sa machine.*

SCENE II.

VENUS descendant sur la terre, L'AMOUR,
 EGIALE, PHAENE, AMOURS.

EGIALE.

Nous ne sçavons, Déesse, comment faire,
 Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
 Notre respect veut se taire,
 Notre zèle veut parler.

VENUS.

Parlez ; mais, si vos soins aspirent à me plaire,
 Laissez tous vos conseils pour une autre saison ;
 Et ne parlez de ma colère,
 Que pour dire que j'ai raison.
 C'étoit-là, c'étoit-là la plus sensible offense,
 Que ma Divinité pût jamais recevoir ;
 Mais j'en aurai la vengeance,
 Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 113
PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse
Pour juger ce qui peut être digne de vous ;
Mais , pour moi , j'aurois crû qu'une grande Déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VENUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant ;
Et , si je n'étois pas dans ce degré suprême ,
Le dépit de mon cœur seroit moins-violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre ,
Mere du Dieu qui fait aimer ,
Moi, les plus doux souhaits du Ciel & de la terre ,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer ,
Moi, qui, par tout ce qui respire ,
Ai vû de tant de vœux encenser mes autels ,
Et qui, de la beauté, par des droits immortels ,
Ai tenu de tout tems le souverain empire ,
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déeses
Au point de me céder le prix de la plus belle ,
Je me vois ma victoire & mes droits disputés ,
Par une chétive mortelle ?
Le ridicule excès d'un fol entêtement ,
Va jusqu'à m'opposer une petite fille ?
Sur ses traits & les miens j'essuyrai constamment
Un téméraire jugement ,
Et, du haut des Cieux, où je brille ,

J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle est plus belle que Vénus?

E G I A L E.

Voilà comme l'on fait; c'est le stile des hommes,
Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

P H A E N E.

Ils ne sçauroient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

V E N U S.

Ah! Que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.

Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux,
Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage,
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,

Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah! Ce coup-là m'achève, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 115

Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui si tendrement te chérit,
Employe, employe ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts;
Et fais à Psiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Pren celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colére.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, jusqu'à la rage, elle soit enflammée;
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer, & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'amour;
On m'impute par tout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colére....

VENUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mere;
N'applique tes raisonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.

Pars, pour toute réponse à mes empressements ;

Et ne me revois point que je ne sois vengée.

[*L'Amour s'envole.*]

Fin du Prologue.

PSICHÉ,
TRAGI-COMEDIE, & BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi.

SCENE PREMIERE.
AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

L est des maux, ma sœur, que le silence
aigrit,

Laiſſons, laiſſons parler mon chagrin & le
vôtre ;

Et de nos cœurs, l'un à l'autre ;
Exhalons le cuiſant dépit.

Nous nous voyons ſœurs d'infortune ;
Et la vôtre & la mienne ont un ſi grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,

P S I C H E,

Et, dans notre juste transport,
Murmurer, à plainte commune,
Des cruautés de notre sort.

Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette;
Et, de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?

Quoi! Voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter?

Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux
De ne jouir d'aucun hommage,

Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?

Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas;
Et l'heureuse Psiché jouir avec audace
D'une foule d'amans attachés à ses pas?

CIDIPPE.

Ah! Ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 119

AGLAURE.

Pour moi , j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir , tout repos , par là m'est arraché ;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes ,
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes ,
Et le triomphe de Psiché.

La nuit , il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut ,
Rien ne me peut chasser cette image cruelle ;
Et , dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle ,
Dans mon esprit , aussi-tôt ,
Quelque songe la rappelle
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur , voilà mon martyre.
Dans vos discours je me voi ;
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor , raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissans en elle sont épars ?
Et par où , dites-moi , du grand secret de plaire ,
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?
Que voit-on dans sa personne ,
Pour inspirer tant d'ardeurs ?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs ?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'ainesse,

Et se voit-on sans appas ?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?

N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans ?

Ma sœur, faites-moi la grace

De me parler franchement.

Suis-je faite d'un air, à votre jugement,

Que mon mérite au sien doive céder la place ;

Et, dans quelque ajustement,

Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

CIDIPPE.

Qui ? Vous, ma sœur ? Nullement.

Hier à la chasse, près d'elle,

Je vous regardai long-tems,

Et, sans vous donner d'encens,

Vous me parûtes plus belle.

Mais, moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flater,

Sont-ce des visions que je me mets en tête,

Quand je me crois taillée à pouvoir mériter

La gloire de quelque conquête ?

AGLAURE.

Vous, ma sœur ? Vous avez, sans nul déguisement,

Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme.

Vos moindres actions brillent d'un agrément

Dont

TRAGI-COMÉDIE, & BALLET. 121

Dont je me sens toucher l'ame ;

Et je ferois votre amant ,

Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux ;

Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes ;

Et que , d'aucun tribut , de soupirs & de vœux ,

On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les dames, d'une voix ;

Trouvent ses attraits peu de chose ;

Et, du nombre d'amans qu'elle tient sous ses loix ,

Ma sœur , j'ai découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moi , je la devine ; & l'on doit présumer

Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère.

Ce secret de tout enflammer

N'est point de la nature un effet ordinaire ,

L'art de la Thessalie entre dans cette affaire ;

Et quelque main a fçû , sans doute , lui former

Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde ;

Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs ,

C'est un air , en tout tems , défarmé de rigueurs ,

Des regards caressans , que la bouche seconde ,

Un souris , chargé de douceurs ,

Qui tend les bras à tout le monde ,

Et ne vous promet que faveurs.

Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée ;
 Et l'on n'est plus au tems de ces nobles fiertés ,
 Qui , par un digne essai d'illustres cruautés ,
 Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.
 De tout ce noble orgueil , qui nous seyoit si bien ,
 On est bien descendu dans le siècle où nous sommes ,
 Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien ,
 A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui , voilà le secret de l'affaire ; & je voi
 Que vous le prenez mieux que moi.
 C'est pour nous attacher à trop de bienfiance ,
 Qu'aucun amant , ma sœur , à nous ne veut venir ;
 Et nous voulons trop soutenir
 L'honneur de notre sexe , & de notre naissance.
 Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit ,
 L'espoir , plus que l'amour est ce qui les attire ;
 Et c'est par là que Psiché nous ravit
 Tous les amans qu'on voit sous son empire.
 Suivons , suivons l'exemple , ajustons-nous au tems ,
 Abaissons-nous , ma sœur , à faire des avances ;
 Et ne ménageons plus de tristes bienfiances
 Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée , & nous avons matière
 D'en faire l'épreuve première
 Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 123

Ils sont charmans , ma sœur ; & leur personne entière

Me . . . Les avez-vous observés ?

CIDIPPE.

Ah ! Ma sœur , ils sont faits tous deux d'une manière ,

Que mon ame . . . Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse ,

Sans se faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que , sans honte , une belle princesse

Leur pourroit donner son cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux ; & j'admire

Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement

Tout ce que nous venons de dire.

SCENE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE,

CIDIPPE.

AGLAURE.

D'Où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'ici

La princesse Pêché, Madame , pourroit être.

P S I C H E,
A G L A U R E.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

A G E N O R.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psiché dans notre impatience.

C I D I P P E.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit, à la chercher, pousser tous deux, sans doute.

C L E O M E N E.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune, enfin, en dépend toute.

A G L A U R E.

Ce feroit trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

C L E O M E N E.

Nous ne prétendons point en faire de mystère,
Aussi bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour ;
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

C I D I P P E.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Psiché tous deux.

A G E N O R.

Tous deux soumis à son empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

A G L A U R E.

C'est une nouveauté, sans doute, assez bizarre,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 125

Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

• Il est vray que la chose est rare;
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle?
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du sang , vos yeux n'ont-ils vû qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme?

Choisit-on qui l'on veut aimer?

Et , pour donner toute son ame ,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire ,
On fuit , dans une telle ardeur ,
Quelque chose qui nous attire ;
Et , lorsque l'amour touche un cœur ,
On n'a point de raison à dire.

AGLAURE.

En vérité , je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent ;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

**P S I C H E ,
C I D I P P E .**

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amans ,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essuyer de très-fâcheux momens ,
Que les soudains retours de son ame inégale.

A G L A U R E .

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide ;
Et vous pouvez trouver, tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

C I D I P P E .

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié ;
Et l'on voit, en vous deux, un mérite si rare ,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié ,
Ce que votre cœur se prépare.

C L E O M E N E .

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

A G E N O R .

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait ,
Il n'est rien qui le puisse faire.

C I D I P P E .

Il faut que le pouvoir de Psiché . . . La voici.

SCENE III.

PSICHE, CIDIPPE, AGLAURE,
CLEOMENE, AGENOR.

V CIDIPPE.
Enez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.
Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.
Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir, leur bouche se dispose.

PSICHE.
Du fujet qui les tient si rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cause;
Et j'aurois crû toute autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.
N'ayant ni beauté, ni naissance
A pouvoir mériter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE à *Psiché*.
L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,

Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colére.

Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sçut joindre dès l'enfance;
Et ces tendres liens se sont vûs affermis
Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance,
Aux loix qu'elle nous fait, a soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce & pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux,
Et, pour donner un poids à notre concurrence
Qui, des raisons d'Etat, entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, sans répugnance,
D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

A G E N O R.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flâme

Un

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 129

Un secours pour vous obtenir.

Ce que , pour ce bonheur , près du roi votre pere ,

Nous nous sacrifions tous deux ,

N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux ;

Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire

D'un pouvoir dont le malheureux ,

Madame , n'aura plus affaire.

PSICHE.

Le choix que vous m'offrez , Princes , montre , à mes yeux ,

De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fière ;

Et vous me le parez tous deux d'une manière ,

Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.

Vos feux , votre amitié , votre vertu suprême ,

Tout me relève en vous l'offre de votre foi ;

Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même

A ce que vous voulez de moi.

Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je déferé

Pour entrer sous de tels liens ;

Ma main , pour se donner , attend l'ordre d'un pere ,

Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.

Mais , si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë ,

Vous y pourriez avoir trop de part à la fois ;

Et toute mon estime , entre vous suspenduë ,

Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.

A l'ardeur de votre poursuite ,

Je répondrois assez de mes vœux les plus doux ;

Mais , c'est parmi tant de mérite ,

Trop que deux cœurs pour moi , trop peu qu'un cœur pour vous.

De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée ;

A l'effort de votre amitié ;

Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée

A me faire trop de pitié.

Oui , Princes , à tous ceux dont l'amour fuit le vôtre ,

Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;

Mais je n'aurois jamais le cœur

De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.

A celui que je choisirois ,

Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice ;

Et je m'imputerois à barbare injustice ,

Le tort qu'à l'autre je ferois.

Oui , tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame ,

Pour en faire aucun malheureux ;

Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme

Le moyen d'être heureux tous deux.

Si votre cœur me considère

Assez , pour me souffrir de disposer de vous ,

J'ai deux sœurs capables de plaire ,

Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux ;

Et l'amitié me rend leur personne assez chère ,

Pour vous souhaiter leurs époux.

C L E O M E N E .

Un cœur dont l'amour est extrême ,

Peut-il bien consentir , hélas ,

D'être donné par ce qu'il aime !

Sur nos deux cœurs , Madame , à vos divins appas

Nous donnons un pouvoir suprême ,

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 131

Disposez-en pour le trépas;
Mais, pour un autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux princesses, Madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'est, pour leurs attraits, un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur.

Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.

Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Sçavez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite;
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amans.

PSICHE.

J'ai crû pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande;
Si la possession d'un mérite si haut...

SCENE IV.

PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE,
CLEOMENE, AGENOR, LYCAS.

AH! Madame. LYCAS à *Psiché*.

PSICHE.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le roi...

PSICHE.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le sçavez que trop tôt.

PSICHE.

Hélas! Que pour le roi tu me donnes à craindre?

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHE.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi;
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 133

LYCAS.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoye ici ,
Madame ; & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHE.

Allons sçavoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

SI ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu ,
Di-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas ! Ce grand malheur dans la cour répandu ,
Voyez-le vous-même , Princesse ,
Dans l'oracle qu'au roi les destins ont rendu.
Voici ses propres mots , que la douleur , Madame ,
A gravés au fond de mon ame.

*Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'hyménée ;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funébre menée ;
Et que , de tous abandonnée ,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un monstre , dont on a la vûë empoisonnée ,*

*Un serpent qui répand son venin en tous lieux ;
Et trouble dans sa rage & la terre & les Cieux.*

Après un arrêt si sévère ,
Je vous quitte ; & vous laisse à juger , entre vous ,
Si , par de plus cruels & plus sensibles coups ,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colére.

SCENE VI.

AGLAURE , CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur,
Où nous voyons Psiché par les destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que, dans mon cœur,
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.

Allons. Le destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, & fait voir dans l'éloignement une effroyable solitude.

C'est dans ce désert que Psiché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce.

FEMMES *désolées*, HOMMES *affligés*
chantans, & dansans.

UNE FEMME *désolée.*

D Eh, piangéte al pianto mio,
Saffi duri, antiche selve,
Lagrimate fontì, e belue,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *désolée*, & 2. HOMME *affligé.*

Empia sorte,

Les deux HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

P S I C H E,
UNE FEMME *désolée.*

Rispondete a miei lamenti,
Antri cavi, ascosi rupi,
Deh ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *désolée*, & 2. HOMME *affligé.*

Empia forte,

Les deux HOMMES affligés.

Che condanni à morir tantà beltà.

T O U S T R O I S E N S E M B L E.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

2. HOMME *affligé.*

Com'esser puo frà voi, ô Numi eterni;

Chi voglia estinta una beltà innocente?

Ahi! Che tanto rigor, Cielo inclemente,

Vince di crudeltà gli stessi inferni.

1. HOMME *affligé.*

Nume fiero!

2. HOMME *affligé.*

Dio severo!

Les deux HOMMES affligés.

Perche tanto rigor

T O U S

Contro innocente cor?

Ahi, sentenza inudita,

Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita!

ENTRÉE DE BALLET.

Six hommes affligés, & six femmes désolées, expriment, en dansant, leur douleur par leurs attitudes.

UNE FEMME désolée.

A Hi ch'indarno si tarda,
Non resiste à gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'Uom cede à sforza.

1. HOMME affligé.

Ahi dolore!

2. HOMME affligé.

Ahi martire!

1. HOMME affligé.

Cruda morte,

FEMME désolée, & 2. HOMME affligés.

Empia forte,

Les deux HOMMES affligés.

Che condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

Fin du premier Intermède.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, PSICHE, AGLAURE,
CIDIPPE, LYCAS, Suite.

PSICHE.

E vos larmes, Seigneur, la source m'est bien
chère ;

Mais c'est trop aux bontés que vous avez
pour moi ,

Que de laisser régner les tendresses de pere
Jusques dans les yeux d'un grand roi.

Ce qu'on vous voit ici donner à la nature ,
Au rang que vous tenez , Seigneur , fait trop d'injure ;
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.

Laissez-moins, sur votre sagesse ,
Prendre d'empire à vos douleurs ;
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui, dans le cœur d'un roi , montrent de la foiblesse.

LE ROI.

Ah ! Ma fille , à ces pleurs laisse mes yeux ouverts ;
Mon deuil est raisonnable , encor qu'il soit extrême ;

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 139

Et, lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, croi-moi, peut pleurer elle-même.

En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers ;
En vain, de la raison, les secours sont offerts
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime,
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers ;
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche ;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté ;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous ;
Et, dans le cœur d'un roi, montrer le cœur d'un homme.

PSICHE.

Je ne mérite pas cette grande douleur.
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événemens ont marqué la puissance.
Quoi ? Faut-il que, pour moi, vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience ?

P S I C H E,
LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.

Toutes les révolutions

Où nous peut exposer la fortune inhumaine,

La perte des grandeurs, les persécutions,

Le poison de l'envie, & les traits de la haine,

N'ont rien que ne puissent, sans peine,

Braver les résolutions

D'une ame où la raison est un peu souveraine.

Mais ce qui porte des rigueurs

A faire succomber les cœurs

Sous le poids des douleurs amères,

Ce sont, ce sont les rudes traits

De ces fatalités sévères,

Qui nous enlèvent pour jamais

Les personnes qui nous sont chères.

La raison, contre de tels coups,

N'offre point d'armes secourables;

Et voilà, des Dieux en courroux,

Les foudres les plus redoutables.

Qui se puissent lancer sur nous.

P S I C H E.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte.

Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux;

Et, par une faveur ouverte,

Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,

Dont ils n'ayent pris soin de réparer la perte.

Il vous reste de quoi consoler vos douleurs;

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 141

Et cette loi du Ciel , que vous nommez cruelle ,
Dans les deux princesses mes sœurs ,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah ! De mes maux soulagement frivole !
Rien , rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts ;
Et , dans un destin si funeste ,
Je regarde ce que je perds ,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSICHE.

Vous sçavez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux ,
Seigneur , il faut régler les nôtres ;
Et je ne puis vous dire , en ces tristes adieux ,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présens qu'ils daignent nous faire ,
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire ;
Lorsqu'ils viennent les retirer ,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur , je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ,
Et quand , par cet arrêt , ils veulent me reprendre ,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux ,
Et c'est , sans murmurer , que vous devez me rendre.

Ah ! Cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente ;
Et , de la fausseté de ce raisonnement ,
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante ,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante ,
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et , dans le procédé des Dieux ,
Dont tu veux que je me contente ,
Une rigueur assassnante
Ne paroît-elle pas aux yeux ?
Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre ,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné ;
Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi , ma fille ,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas ;
J'y trouvois alors peu d'appas ,
Et leur en vis , sans joye , accroître ma famille.
Mais mon cœur , ainsi que mes yeux ,
S'est fait de ce présent une douce habitude ;
J'ai mis quinze ans de soins , de veilles & d'étude ,
A me le rendre précieux ;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
En lui j'ai renfermé , par des soins assidus ,

Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;
A lui , j'ai de mon ame attaché la tendresse ;
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégresse ,
La consolation de mes sens abbattus ,

Le doux espoir de ma vieillesse ;

Ils m'ôtent tout cela , ces Dieux ,

Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte ,
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?

Ah ! Leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur

Des tendresses de notre cœur.

Pour m'ôter leur présent , leur falloît-il attendre

Que j'en eusse fait tout mon bien ?

Ou plutôt , s'ils avoient dessein de le reprendre ,

N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

PSICHE.

Seigneur , redoutez la colére

De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire ?

Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHE.

Ah ! Seigneur , je tremble des crimes

Que je vous fais commettre , & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah ! Qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes.

Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ;

Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne

Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux ,

Sans prétendre gêner la douleur que me donne
 L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
 Mon juste désespoir ne sçauroit se contraindre,
 Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
 Je veux sentir toujours la perte que je fais,
 De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
 Je veux jusqu'au trépas, incessamment pleurer
 Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

P S I C H E.

Ah ! De grace, Seigneur, épargnez ma faiblesse,
 J'ai besoin de constance en l'état où je suis ;
 Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
 Des larmes de votre tendresse.
 Seuls, ils sont assez forts ; & c'est trop, pour mon cœur,
 De mon destin & de votre douleur.

L E R O I.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
 Voici l'instant fatal de m'arracher de toi ;
 Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
 Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;
 Une rigueur inévitable
 M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
 Adieu, je vais . . . Adieu.

SCENE

SCENE II.

PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE.

Suivez le roi, mes sœurs, vous essuyerez ses larmes,
 Vous adoucirez ses douleurs;
 Et vous l'accableriez d'alarmes
 Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
 Conservez-lui ce qui lui reste;
 Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
 Vous envelopper dans mon sort;
 Et me porter en vous une seconde mort.
 Le Ciel m'a seule condamnée
 A son haleine empoisonnée;
 Rien ne sçauroit me secourir;
 Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
 De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs;
 De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs;
 D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,
 Ou vous accompagner jusques au monument.

Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

A G L A U R E.

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre;
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre

Que gloire & que félicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue;

 Ou mourir, du moins, avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

P S I C H E.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
 Qui vous appelle auprès du roi.

 Vous m'aimez trop; le devoir en murmure
 Vous en sçavez l'indispensable loi,

Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,
Vous lui devez chacune un gendre & des neveux;
Mille rois, à l'envi, vous gardent leur tendresse,
Mille rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.

L'oracle me veut seule; &, seule aussi, je veux

 Mourir, si je puis, sans foiblesse,

Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

A G L A U R E.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner!

TRAGI-COMÉDIE, & BALLET. 147

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire?

PSICHE.

Non. Mais, enfin, c'est me gêner;
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juste & moins sévère,
Vous envoyer le fort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère
En dépit de l'oracle, & malgré vous, espère.

PSICHE.

Adieu. C'est un espoir, ma sœur, & des souhaits;
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

PSICHE *seule.*

ENfin, seule, & toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit sans seconde;
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer,
Tous leurs sujets me prenant pour Déesse,
Commençoient à m'accoutumer

Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse ;
 Leurs soupirs me suivoient , sans qu'il m'en coûtât rien ;
 Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames ;

Et j'étois , parmi tant de flâmes ,
 Reine de tous les cœurs , & maîtresse du mien.

O Ciel ! M'auriez-vous fait un crime
 De cette insensibilité !

Déployez-vous sur moi tant de sévérité ,
 Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?

Si vous m'imposiez cette loi ,
 Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire ,
 Puisque je ne pouvois le faire ,
 Que ne le faisiez-vous pour moi ?

Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
 Le mérite, l'amour , & . . . Mais que vois-je ici ?

SCENE IV.

CLEOMENE , AGENOR , PSICHE.

CLEOMENE.

DEux amis , deux rivaux , dont l'unique souci
 Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSICHE.

Puis-je vous écouter , quand j'ai chassé deux sœurs ?
 Princes , contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
 Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre ,
 Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs ;

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 149

Et mourir , alors que je meurs ,
C'est accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un serpent n'est pas invincible ;
Cadmus , qui n'aimoit rien , défit celui de Mars.
Nous aimons , & l'amour sçait rendre tout possible
Au cœur qui fuit ses étendards ,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHE.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate ;
Que tous ses traits n'ont pu toucher ,
Qu'il domte sa vengeance au moment qu'elle éclate ;
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez servie ,
Quand vous m'auriez rendu la vie ,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer ?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer ;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais , quoi qu'il puisse faire ,
Il soit capable de vous plaire ,
Et digne de vous enflammer.
Vivez , belle Princesse , & vivez pour un autre ;
Nous le verrons d'un œil jaloux ,
Nous en mourrons ; mais d'un trépas plus doux

Que s'il nous falloit voir le vôtre ;
 Et, si nous ne mourons, en vous sauvant le jour,
 Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,
 Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

P S I C H E.

Vivez, Princes, vivez ; & de ma destinée
 Ne songez plus à rompre, ou partager la loi ;
 Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
 Le Ciel m'a seule condamnée.

Je pense ouïr déjà les mortels sifflemens
 De son ministre qui s'approche ;
 Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens ;
 Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,
 Elle me le figure au haut de cette roche.
 J'en tombe de foiblesse ; & mon cœur abbattu
 Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
 Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

A G E N O R.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne ;
 Et, quand vous vous peignez un si proche trépas,
 Si la force vous abandonne,
 Nous avons des cœurs & des bras
 Que l'espoir n'abandonne pas.
 Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
 Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu ;
 Ce ne seroit pas un miracle
 Que, pour un Dieu muet, un homme eût répondu ;
 Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 151

Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchans dans les temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le sacrilège indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins, en son péril, permettez-nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de notre passion.

PSICHE.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles, quand je meurs;
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières,
Ce sont mes volontés dernières;
Et l'on a reçu, de tout tems,
Pour souveraines loix, les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHE.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidèles.

Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
 Où je n'ai plus de voix que pour vous dire, adieu.
 Mais je sens qu'on m'enlève, & l'air m'ouvre une route,
 D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
 Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois,
 Voyez si, de mon sort, vous pouvez être en doute.

[*Psiché est enlevée en l'air par deux Zéphirs.*]

A G E N O R.

Nous la perdons de vûë. Allons tous deux chercher
 Sur le faite de ce rocher,
 Prince, les moyens de la suivre.

C L E O M E N E.

Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

Allez mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,
 Dont vous méritez le courroux
 Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes;
 Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attrait
 Pour orner un palais,
 Où l'Amour, de Psiché, veut essuyer les larmes,
 Et lui rendre les armes.

Fin du second Acte.

II. INTER-

II. INTERMÈDE.

La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux & brillant, que l'Amour destine pour Psiché.

VULCAIN, CYCLOPES, FÉES.

VULCAIN.

DEpêchez, préparez ces lieux
 Pour le plus aimable des Dieux;
 Que chacun pour lui s'intéresse,
 N'oubliez rien des soins qu'il faut.
 Quand l'Amour presse,
 On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère;
 Travaillez, hâtez-vous,
 Frappez, redoublez vos coups;
 Que l'ardeur de lui plaise,
 Fasse vos soins les plus doux.

ENTRÉE DE BALLET.

*Les Cyclopes achèvent en cadence de grands vases d'or que
des Fées leur apportent.*

VULCAIN.

Servez bien un Dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement ;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.

Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire,
Fasse vos soins les plus doux.

II. ENTRÉE DE BALLET.

L'Es Cyclopes & les Fées placent en cadence les vases
d'or qui doivent être de nouveaux ornemens du palais
de l'Amour.

Fin du second Intermède.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE PREMIERE.
L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

JI, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs, doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,

Où vous pouvez, en liberté,
Disposer de sa destinée.

Mais vous me surprenez par ce grand changement

Qu'en votre personne vous faites;

Cette taille, ces traits, & cet ajustement

Cachent tout-à-fait qui vous êtes;

Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour;

Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître.

Jé ne veux, à Pfiché, découvrir que mon cœur,

Rien que les beaux transports de cette vive ardeur

Que ses doux charmes y font naître ;

Et , pour en exprimer l'amoureuse langueur ,

Et cacher ce que je puis être

Aux yeux qui m'imposent des loix ,

J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout , vous êtes un grand maître ;

C'est ici que je le connois.

Sous des déguisemens de diverse nature ,

On a vû les Dieux amoureux

Chercher à soulager cette douce blessure

Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux ;

Mais , en bon sens , vous l'emportez sur eux ;

Et voilà la bonne figure

Pour avoir un succès heureux

Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.

Oui , de ces formes-là l'assistance est bien forte ;

Et , sans parler ni de rang , ni d'esprit ,

Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte ,

Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu , mon cher Zéphire ,

De demeurer ainsi toujours ;

Et l'on ne peut le trouver à redire

A l'ainé de tous les Amours.

Il est tems de sortir de cette longue enfance

Qui fatigue ma patience ,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 157

Il est tems désormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire ;

Et vous entrez dans un mystère

Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement , sans doute , irritera ma mere.

ZEPHIRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colere.

Bien que les disputes des ans

Ne doivent point regner parmi les immortelles ;

Votre mere Vénus est de l'humeur des belles

Qui n'aiment point de grands enfans.

Mais où je la trouve outragée ,

C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir ;

Et c'est l'avoir étrangement vengée ,

Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.

Cette haine, où ses vœux prétendent que réponde

La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, & me di si tes yeux

Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde.

Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les Cieux,

Qui puisse lui ravir le titre glorieux

De beauté sans seconde ?

Mais je la vois, mon cher Zéphire,

Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

P S I C H E,
Z É P H I R E.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche & les yeux.
En confident discret, je sçais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

S C E N E I I.

P S I C H E *seule.*

OU suis-je ? Et dans un lieu, que je croyois barbare,
Quelle sçavante main a bâti ce palais
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais ?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchanter & ne flatte ;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois, sous mes pas, que de l'or ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent ?
Et, lorsque, par leur vûë, il amuse & suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 159

Le plus noir , le plus rude trait
Qui , par une rigueur nouvelle & fans seconde ,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde ,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que mon espoir est ridicule ,
S'il croit par-là soulager mes douleurs ?
Tout autant de momens que ma mort se recule ,
Sont autant de nouveaux malheurs ;
Plus elle tarde , & plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir , vien prendre ta victime ,
Monstre , qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche , & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort , si ma vie est un crime ,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer ;
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime ,
Je suis lasse de soupirer ,
Vien , que j'achève d'expirer.

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE, ZEPHIRE.

L'AMOUR.

LE voilà ce serpent , ce monstre impitoyable ;
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé ;
Et qui n'est pas , peut-être , à tel point effroyable ,

P S I C H E ,

Que vous vous l'êtes figuré.

P S I C H E.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle

A menacé mes tristes jours.

Vous qui semblez plutôt un Dieu, qui, par miracle,

Daigne venir lui-même à mon secours ?

L' A M O U R.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire,

Où tout ce qui respire

N'attend que vos regards pour en prendre la loi ;

Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

P S I C H E.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte ;

Et que, s'il a quelque poison,

Une ame auroit peu de raison

De hazarder la moindre plainte

Contre une favorable atteinte,

Dont tout le cœur craindrait la guérison !

A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées,

Laissent évanouir l'image du trépas ;

Et que je sens couler, dans mes veines glacées ;

Un je ne sçais quel feu que je ne connois pas.

J'ai senti de l'estime & de la complaisance,

De l'amitié, de la reconnoissance ;

De la compassion les chagrins innocens

M'en ont fait sentir la puissance ;

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

Je ne sçais ce que c'est ; mais je sçais qu'il me charme,

Que

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 161

Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer;
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournes point ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.

Hélas! Plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devoit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si long-tems retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus,

Aussi sensiblement, tout à la fois vous touche,
 Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
 Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHE.

N'aimer point, c'est donc un grand crime ?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment ?

PSICHE.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime ;
 Et se faire justice, en ce glorieux jour,
 D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHE.

Que n'ai-je été plutôt punie !
 J'y mets le bonheur de ma vie.
 Je devrois en rougir, ou le dire plus bas ;
 Mais le supplice a trop d'appas.
 Permettez que, tout haut, je le die & redie ;
 Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
 Ce n'est point moi qui parle ; & de votre présence
 L'empire surprenant, l'aimable violence,
 Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
 C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense ;
 Que le sexe & la bienfiance
 Osent me faire d'autres loix ;
 Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
 Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 163

Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez , belle Psiché , croyez ce qu'ils vous disent ,

Ces yeux , qui ne sont point jaloux

Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent

De tout ce qui se passe en vous.

Croyez-en ce cœur qui soupire ,

Et qui , tant que le vôtre y voudra repartir ,

Vous dira bien plus d'un soupir ,

Que cent regards ne peuvent dire ;

C'est le langage le plus doux ;

C'est le plus fort , c'est le plus sûr de tous.

PSICHE.

L'intelligence en étoit dûë

A nos cœurs , pour les rendre également contens.

J'ai soupiré , vous m'avez entenduë ;

Vous soupirez , je vous entends.

Mais ne me laissez plus en doute ,

Seigneur , & dites-moi si , par la même route ,

Après moi , le Zéphire ici vous a rendu

Pour me dire ce que j'écoute.

Quand j'y suis arrivée , étiez-vous attendu ?

Et , quand vous lui parlez , êtes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire ,

Comme vous l'avez sur mon cœur ;

L'amour m'est favorable , & c'est en sa faveur ,

Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphire.

C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés ;

Lui-même a dicté cet oracle

Par qui vos beaux jours menacés ,

D'une foule d'amans se sont débarrassés ;

Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle

De tant de soupirs empressés

Qui ne méritoient pas de vous être adressés.

Ne me demandez point quelle est cette province ;

Ni le nom de son prince ,

Vous le sçavez quand il en fera tems.

Je veux vous acquérir ; mais c'est par mes services ,

Par des soins assidus , & par des vœux constans ,

Par les amoureux sacrifices

De tout ce que je suis ,

De tout ce que je puis ,

Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite ,

Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite ;

Et , bien que souverain dans cet heureux séjour ,

Je ne vous veux , Pſiché , devoir qu'à mon amour.

Venez-en admirer avec moi les merveilles ,

Princesse , & préparez vos yeux & vos oreilles

A ce qu'il a d'enchantemens ;

Vous y verrez des bois & des prairies

Contester sur leurs agrémens

Avec l'or & les pierreries ,

Vous n'entendrez que des concerts charmans ;

De cent beautés vous y ferez servie ,

Qui vous adoreront sans vous porter envie ,

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 165

Et brigueront, à tous momens,
D'une ame soumise & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHE.

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en sçaurois plus avoir d'autres ;
Mais votre oracle, enfin, vient de me séparer
De deux sœurs, & du roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphire,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès ;
Faites-leur voir en quel lieu je respire,
Faites-leur, de ma perte, admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame.
Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœurs,
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous ;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire ;
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire.....

P S I C H E,
P S I C H E.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L' A M O U R.

Je le suis, ma Psiché, de toute la nature.
 Les rayons du soleil vous baissent trop souvent ;
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
 Dès qu'il les flate, j'en murmure ;
 L'air même que vous respirez,
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
 Votre habit de trop près vous touche ;
 Et, si-tôt que vous soupirez,
 Je ne sçais quoi, qui m'effarouche,
 Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.
 Mais vous voulez vos sœurs ; allez, partez, Zéphire,
 Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.
 [*Zéphire s'envole.*]

S C E N E I V.

L' A M O U R, P S I C H E.

L' A M O U R.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ses trésors faites-leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses ;
 Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
 Pour vous rendre toute à l'amour.
 Je n'y mêlerai point d'importune présence,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 167

Mais ne leur faites pas de si longs entretiens ;
Vous ne fçauriez pour eux avoir de complaisance ,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE.

Votre amour me fait une grace ,
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins , ce palais ,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous , petits Amours , & vous , jeunes Zéphirs ,
Qui , pour ames , n'avez que de tendres foupirs ,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

Fin du troisième Acte.

III. INTERMEDE.

L'AMOUR, PSICHE,
Un ZEPHIR *chantant*, deux AMOURS *chantans*,
Troupe d'AMOURS & de ZEPHIRS *danfans*.

ENTRÉE DE BALLET.

*Les Amours & les Zéphirs, pour obéir à l'Amour,
marquent par leurs danses, la joye qu'ils ont de voir Psiché.*

UN ZEPHIR.

A Imable jeunesse,
Suivez la tendresse;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs désirs;
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE,

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer;
Plus on doit à l'amour.

I. AMOUR.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 169

1. AMOUR.

Un cœur jeune & tendre
Est obligé de se rendre ;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour ;

Et plus on a de quoi charmer ,
Plus on doit à l'amour.

2. AMOUR.

Pourquoi se défendre ?

Que fert-il d'attendre ?

Quand on perd un jour ,

On le perd sans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer

A son tour ;

Et plus on a de quoi charmer ,

Plus on doit à l'amour.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les deux troupes d'Amours & de Zéphirs recommencent leurs danses.

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes ;
Rendons-lui les armes ;
Ses soins & ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur , pour le suivre ,
A cent maux se livre.
Il faut , pour goûter ses appas ,
Languir jusqu'au trépas ;
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant ,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

1. AMOUR.

On craint , on espère ;
Il faut du mystère ;
Mais on n'obtient guère
De bien sans tourment.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 171

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des foins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

2. AMOUR.

Que peut-on mieux faire,

Qu'aimer & que plaire ?

C'est un foin charmant,

Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des foins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

Fin du troisiéme Intermède.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un jardin superbe & charmant. On y voit des berceaux de verdure soutenus par des thermes d'or, décorés par des vases d'orangers, & par des arbres chargés de toutes sortes de fruits. Le milieu du théâtre est rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement plusieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines & de statües ; & toute cette vûë se termine par un magnifique palais.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

n'en puis plus, ma sœur, j'ai vû trop de
merveilles,

avenir aura peine à les bien concevoir ;

soleil qui voit tout, & qui nous fait tout
voir,

N'en a vû jamais de pareilles.

Elles me chagrinent l'esprit ;

Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,

Font un odieux étalage

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 173

Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite ;
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglement , épuise , unit d'efforts ,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens ,
J'ai les mêmes chagrins ; & , dans ces lieux charmans ,
Tout ce qui vous déplaît , me blesse ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront ,
Comme vous m'accable , & me laisse
L'amertume dans l'ame , & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non , ma sœur , il n'est point de reines
Qui , dans leur propre Etat , parlent en souveraines
Comme Psiché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude ;
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusques dans ses yeux.
Mille beautés s'emprescent autour d'elle ,
Et semblent dire à nos regards jaloux ,
Quels que soient nos attraits , elle est encor plus belle ;
Et nous , qui la servons , le sommes plus que vous.
Elle prononce , on exécute ;
Aucun ne s'en défend , aucun ne s'en rebute.
Flore , qui s'attache à ses pas ,
Répand à pleines mains , autour de sa personne ,

Ce qu'elle a de plus doux appas ;
 Zéphire vole aux ordres qu'elle donne ;
 Et son amante & lui , s'en laissant trop charmer ,
 Quittent , pour la servir , les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à son service ,
 Elle aura bientôt des autels ;
 Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels ,
 De qui l'audace & le caprice
 Contre nous , à toute heure , en secret révoltés ,
 Opposent à nos volontés
 Ou le murmure , ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que , dans notre cour ,
 Tant de cœurs , à l'envi , nous l'eussent préférée ;
 Ce n'étoit pas assez que , de nuit & de jour ,
 D'une foule d'amans elle y fût adorée ;
 Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
 Par l'ordre imprévu d'un oracle ,
 Elle a voulu de son destin nouveau
 Faire , en notre présence , éclater le miracle ,
 Et choisi nos yeux pour témoins
 De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me désespère ,
 C'est cet amant parfait & si digne de plaire
 Qui se captive sous ses loix.
 Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques ,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 175

En est-il un de tant de rois ,
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par-delà ses souhaits ,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables.
Il n'est ni train pompeux , ni superbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé ,
Et s'en voir chèrement aimée ,
C'est un bonheur si haut , si relevé ,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus , ma sœur , nous en mourrions d'ennui.
Songeons plutôt à la vengeance ;
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter ,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

PSICHE , AGLAURE , CIDIPPE.

PSICHE.
JE viens vous dire adieu , mon amant vous renvoie ;
Et ne sçauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard , dans la moindre parole ,

Son amour trouve des douceurs
 Qu'en faveur du sang je lui vole,
 Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine ;
 Et ces délicats sentimens
 Méritent bien qu'on s'imagine
 Que celui qui , pour vous a ces empressements,
 Passe le commun des amans.
 Je vous en parle ainsi , faute de le connoître.
 Vous ignorez son nom , & ceux dont il tient l'être ,
 Nos esprits en sont alarmés.
 Je le tiens un grand prince , & d'un pouvoir suprême ,
 Bien au-delà du diadème ;
 Ses trésors , sous vos pas , confusément semés ,
 Ont de quoi faire honte à l'abondance même.
 Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;
 Il vous charme , & vous le charmez ;
 Votre félicité , ma sœur , seroit extrême ,
 Si vous sçaviez qui vous aimez.

P S I C H E.

Que m'importe ! J'en suis aimée.
 Plus il me voit , plus je lui plais ;
 Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée ,
 Qui ne préviennent mes souhaits ;
 Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée ,
 Quand tout me fert dans ce palais.

AGLAURE.

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 177
AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve ;
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit , en vain tout vous y plaît ,
Le véritable amour ne fait point de réserve ;
Et qui s'obstine à se cacher ,
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage ,
Car souvent , en amour , le change est assez doux ;
Et , j'ose le dire entre nous ,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage ,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous ;
Si , dis-je , un autre objet sous d'autres loix l'engage ,
Si , dans l'état où je vous voi ,
Seule en ses mains , & sans défense ,
Il va jusqu'à la violence ,
Sur qui vous vengera le roi ,
Ou de ce changement , ou de cette insolence ?

PSICHE.

Ma sœur , vous me faites trembler.
Juste Ciel ! Pourrois-je être assez infortunée

CIDIPPE.

Que sçait-on si déjà les nœuds de l'hyménée

PSICHE.

N'achevez pas , ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

Tome VI.

Z

Ce prince qui vous aime , & qui commande aux vents ,
 Qui nous donne pour char les aîles du Zéphire ,
 Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens ,
 Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature ,
 Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture ;
 Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement ;
 Et ces lambris dorés , ces amas de richesses

Dont il achète vos tendresses ,
 Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses ,
 Disparoîtront en un moment.

Vous sçavez , comme nous , ce que peuvent les charmes.

P S I C H E.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !

A G L A U R E.

Notre amitié ne veut que votre bien.

P S I C H E.

Adieu , mes sœurs , finissons l'entretien ,
 J'aime , & je crains qu'on ne s'impatiente.
 Partez ; & demain , si je puis ,
 Vous me verrez , ou plus contente ,
 Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

A G L A U R E.

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire ,
 Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

C I D I P P E.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
 La surprenante & merveilleuse histoire.

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 179
PSICHE.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire;
Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.
[*Un nuage descend, qui enveloppe les deux sœurs de Psiché; Zéphire les enlève dans les airs.*]

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE.

L'AMOUR.

ENfin, vous êtes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire,
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressements;
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissements,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs;
Et, de ce qui vous plaît, faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage

Z ij

Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?

Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?

Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

P S I C H E.

Non, Seigneur.

L' A M O U R.

Qu'est-ce donc ? Et d'où vient mon malheur ?

J'entends moins de soupirs d'amour, que de douleur ;

Je vois de votre teint les roses amorties

Marquer un déplaisir secret ;

Vos sœurs à peine sont parties ,

Que vous soupirez de regret.

Ah ! Psiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,

Ont-ils des soupirs différens ?

Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime ,

Peut-on songer à des parens ?

P S I C H E.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L' A M O U R.

Est-ce l'absence d'un rival,

Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

P S I C H E.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal !

Je vous aime ; Seigneur, & mon amour s'irrite

De l'indigne soupçon que vous avez formé.

Vous ne connoissez pas quel est votre mérite ,

Si vous craignez de n'être pas aimé.

Je vous aime ; & , depuis que j'ai vû la lumière ,

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 181

Je me suis montrée assez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi ;
Et, s'il vous faut ouvrir mon ame toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.

Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher ;
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.

Ne m'en demandez point la cause,
Peut-être, la sçachant, voudrez-vous m'en punir ;
Et, si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas sçavoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir ?
Ah ! Si vous en doutez, soyez désabusée,
Parlez.

PSICHE.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,
L'expérience en est aisée ;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des sermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flâme ;

Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le styx, comme jurent les Dieux.

PSICHE.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.

Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,

Je vous adore, & vous m'aimez,

Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;

Mais, parmi ce bonheur suprême,

J'ai le malheur de ne sçavoir qui j'aime.

Disipez cet aveuglement,

Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire?

PSICHE.

Que c'est le bonheur où j'aspire,

Et, si vous ne me l'accordez

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;

Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.

Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,

Je vous perds, & vous me perdez.

Le seul remède est de vous en dédire.

PSICHE.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous.

Mais, si nos feux vous semblent doux,

Ne mettez point d'obstacle à leur charmante fuite;

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 183

Ne me forcez point à la fuite ;
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduit.

PSICHE.

Seigneur , vous voulez m'éprouver ;
Mais je sçais ce que j'en dois croire.
De grace , apprenez-moi tout l'excès de ma gloire ;
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les vœux de tant de rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSICHE.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous sçaviez , Pŕiché , la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez

PSICHE.

Seigneur , vous me désesperez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien , je puis encor me taire.

PSICHE.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire ?

L'AMOUR.

Hé bien , je suis le Dieu le plus puissant des Dieux ,
Absolu sur la terre , absolu dans les Cieux ;
Dans les eaux , dans les airs , mon pouvoir est suprême ;
En un mot je suis l'Amour même ,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous ;

Et, sans la violence, hélas ! que vous me faites,
 Et qui vient de changer mon amour en courroux,
 Vous m'alliez avoir pour époux.
 Vos volontés sont satisfaites,
 Vous avez scû qui vous aimiez,
 Vous connoissez l'amant que vous charmiez,
 Psiché, voyez où vous en êtes.
 Vous me forcez vous-même à vous quitter,
 Vous me forcez vous-même à vous ôter
 Tout l'effet de votre victoire.

Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
 Ce palais, ces jardins, avec moi, disparus
 Vont faire évanouir votre naissante gloire ;
 Vous n'avez pas voulu m'en croire ;
 Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
 Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
 Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
 Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.
 [*L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.*]

SCENE IV.

Le théâtre représente un désert & les bords sauvages d'un fleuve.

PSICHE, LE DIEU DU FLEUVE

assis sur un amas de roseaux, & appuyé sur une urne.

PSICHE.

C Ruel destin ! Funeste inquiétude !
 Fatale curiosité !

Qu'avez-

TRAGI-COMÉDIE, & BALLET. 185

Qu'avez-vous fait , affreuse solitude ,

De toute ma félicité ?

J'aimois un Dieu , j'en étois adorée ,

Mon bonheur redoubloit , de moment en moment ;

Et je me vois seule , eplorée ,

Au milieu d'un désert , où , pour accablement ,

Et confuse , & désespérée ,

Je sens croître l'amour , quand j'ai perdu l'amant.

Le souvenir m'en charme & m'empoisonne ,

Sa douceur tyrannise un cœur infortuné

Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.

O Ciel ! Quand l'Amour m'abandonne ,

Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?

Source de tous les biens , inépuisable & pure ,

Maître des hommes & des Dieux ,

Cher auteur des maux que j'endure ,

Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?

Je vous en ai banni moi-même ;

Dans un excès d'amour , dans un bonheur extrême ,

D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé ;

Cœur ingrat , tu n'avois qu'un feu mal allumé ,

Et l'on ne peut vouloir , du moment que l'on aime ,

Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons , c'est le parti qui seul me reste à suivre ,

Après la perte que je fais.

Pour qui , grands Dieux , voudrois-je vivre ,

Et pour qui former des souhaits ?

Fleuve , de qui les eaux baignent ces tristes sables ,

Enféveli mon crime dans tes flots ;

Et , pour finir des maux si déplorables ,

Laisse-moi , dans ton lit , assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes ,

Pfiché , le Ciel te le défend ;

Et peut-être qu'après des douleurs si profondes ,

Un autre fort t'attend.

Fui plutôt de Vénus l'implacable colére.

Je la vois qui te cherche , & qui te veut punir ;

L'amour du fils a fait la haine de la mere ,

Fui , je sçaurai la retenir.

PSICHE.

J'attends ses fureurs vengeresses ;

Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?

Qui cherche le trépas , ne craint Dieux , ni Déeses ,

Et peut braver tout leur courroux.

S C E N E V.

VENUS , PSICHE , LE DIEU DU FLEUVE.

VENUS.

O Rgueilleuse Pfiché , vous m'osez donc attendre ;

Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs ,

Après que vos traits suborneurs

Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 187

J'ai vû mes Temples défertés,
J'ai vû tous les mortels , séduits par vos beautés ,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens ;
Et de me regarder en face ,
Comme si c'étoit peu que mes ressentimens ?

PSICHE.

Si de quelques mortels on m'a vûë adorée ,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas ;
Dont leur ame inconfidérée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a faite ,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter ;
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite ,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter ,
Vous n'aviez qu'à vous présenter ,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui , pour les rendre à leur devoir ,
Pour se faire dorer , n'a qu'à se faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces respects , ces encens se doivent refuser ;
Et , pour les mieux désabuser ,
Il falloit , à leurs yeux , vous-même me les rendre ?

Vous avez aimé cette erreur
 Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
 Vous avez bien fait plus. Votre humeur arrogante,
 Sur le mépris de mille rois,
 Jusques aux Cieux, a porté de son choix
 L'ambition extravagante.

P S I C H E.

J'aurois porté mon choix , Déesse , jusqu'aux Cieux ?

V E N U S.

Votre insolence est sans seconde.
 Dédaigner tous les rois du monde,
 N'est-ce pas aspirer aux Dieux ?

P S I C H E.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame ;
 Et me réservoir toute à lui ,
 En puis-je être coupable ? Et faut-il qu'aujourd'hui ,
 Pour prix d'une si belle flâme ,
 Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

V E N U S.

Psiché , vous deviez mieux connoître
 Qui vous étiez , & quel étoit ce Dieu.

P S I C H E.

Et m'en a-t-il donné ni le tems , ni le lieu ,
 Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître ?

V E N U S.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer ,
 Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit , j'aime.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 189
PSICHE.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même ?
C'est votre fils, vous sçavez son pouvoir,
Vous en connoissez le mérite.

VENUS.

Oui, c'est mon fils ; mais un fils qui m'irrite ;
Un fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui , pour mieux flater ses indignes amours ,
Depuis que vous l'aimez , ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rébelle ,
On m'en verra vengée , & hautement , sur vous ;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi ; vous verrez , par votre expérience ,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez , & préparez autant de patience ,
Qu'on vous voit de présomption.

Fin du quatriéme Acte.



IV. INTERMÈDE.

L*A scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu , dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; & , au milieu de ses flots agités , au travers d'une gueule affreuse , paroît le palais infernal de Pluton.*

I. ENTRÉE DE BALLET.

D*Es Furies se réjouissent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.*

II. ENTRÉE DE BALLET.

D*Es Lutins , faisant des sauts périlleux , se mêlent avec les Furies , & essayent d'épouvanter Psiché ; mais les charmes de sa beauté obligent les Furies & les Lutins à se retirer.*

Fin du quatrième Intermède.

ACTE CINQUIÈME.

*Psiché passe dans une barque, & paroît avec la boîte qu'elle
a été demander à Proserpine de la part de Vénus.*

SCENE PREMIERE.

PSICHE.

EFFROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs palais, où Mégère & ses sœurs font
leur cour,
Eternels ennemis du jour,¹
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantaïes;
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;
Et, depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a fallu, dans ces cruels momens,¹
Plus d'une ame, & plus d'une vie;
Pour remplir ses commandemens.

Je souffrirois tout avec joye ,
Si , parmi les rigueurs que sa haine déploie ,
Mes yeux pouvoient revoir , ne fût-ce qu'un moment ,
Ce cher , cet adorable amant.
Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui ,
S'en est rendu indigne ; & , dans ce dur ennui ,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable , à toute heure , un renaissant trépas ,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore ,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien ;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore ,
Quoiqu'il fallût souffrir , je ne souffrirois rien.
Oui , Destins , s'il calmoit cette juste colère ,
Tous mes malheurs seroient finis ;
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mere ,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter , il partage ma peine ,
Il voit ce que je souffre , & souffre comme moi ;
Tout ce que j'endure le gêne ,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus , en dépit de mon crime ,
C'est lui qui me soutient , c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir ;
Il garde la tendresse où son feu le convie ,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie ,
Chaque fois qu'il me faut mourir.

Mais

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 193

Mais que me veulent ces deux ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi ?

SCENE II.

PSICHE, CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE.

C Léoméne, Agénor, est-ce vous que je voi ?
Qui vous a ravi la lumière ?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau désespoir
Nous eût pû fournir la matière ;
Cette pompe funèbre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGENOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux ;
Un serpent, dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le sçavez, Princesse ; & lorsqu'à notre vûë ;
Par le milieu des airs vous êtes disparuë,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés ;
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au monstre une première proie ;

D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,

Nous nous sommes précipités.

CLEOMENE.

Heureusement déçûs au sens de votre oracle,

Nous en avons ici reconnu le miracle ;

Et fçû que le serpent prêt à vous dévorer,

Etoit le Dieu qui fait qu'on aime ;

Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,

Ne pouvoit endurer

Qu'un mortel, comme nous, osât vous adorer,

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,

Nous jouissons ici d'un trépas assez doux,

Qu'avions-nous affaire de vie,

Si nous ne pouvions être à vous ?

Nous revoyons ici vos charmes,

Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revûs jamais.

Heureux, si nous voyons la moindre de vos larmes

Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHE.

Puis-je avoir des larmes de reste,

Après qu'on a porté les miens au dernier point ?

Unissons nos soupirs dans un fort si funeste,

Les soupirs ne s'épuisent point ;

Mais vous soupiriez, Princes, pour une ingrate.

Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,

Et, quelque douleur qui m'abbatte,

Ce n'est point pour vous que je meurs.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 195
CLEOMENE.

L'avons-nous mérité , nous , dont toute la flâme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSICHE.

Vous pouviez mériter , Princes , toute mon ame ,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables ,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux ,
Vous rendoient tous deux trop aimables ,
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû , sans être injuste , ni cruelle ,
Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle ,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHE.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLEOMENE.

Dans des-bois toujours verts , où d'amour on respire.
Aussi-tôt qu'on est mort d'amour ,
D'amour on y revit , d'amour on y soupire ,
Sous les plus douces loix de son heureux empire ;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire ,
Et dont , aux enfers même , il se fait une cour.

P S I C H E,
A G E N O R.

Vos envieuses sœurs, après nous descenduës ;
 Pour vous perdre, se sont perduës ;
 Et l'une & l'autre, tour à tour,
 Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
 A côté d'Ixion, à côté de Titye,
 Souffre tantôt la rouë, & tantôt le vautour.
 L'Amour par les Zéphirs s'est fait prompte justice
 De leur envenimée & jalouse malice ;
 Ces ministres ailés de son juste courroux,
 Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
 Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
 Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés,
 N'étaie que le moindre & le premier supplice
 De ces Conseils dont l'artifice
 Fait les maux dont vous soupirez.

P S I C H E.

Que je les plains !

C L E O M E N E.

Vous êtes seule à plaindre.

Mais nous demeurons trop à vous entretenir ;
 Adieu. Puissions-nous vivre en votre souvenir !
 Puissiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus rien à craindre !
 Puisse, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
 Vous y mettre à côté des Dieux ;
 Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
 Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,
 D'augmenter le jour en ces lieux !

SCENE III.

PSICHE *seule.*

P Auvres amans ! Leur amour dure encore ;
 Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre ni'adore ,
 Moi, dont la dureté reçut si mal leurs vœux.
 Tu n'en fais pas ainsi , toi qui seul m'as ravie ,
 Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
 Et qui brises de si beaux nœuds.
 Ne me fui plus, & souffre que j'espère
 Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi ;
 Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire ,
 De quoi me rengager ta foi.
 Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée ,
 Pour rappeler un tel espoir ;
 L'œil abbatu , triste , désespérée ,
 Languissante & décolorée ,
 De quoi puis-je me prévaloir ,
 Si, par quelque miracle impossible à prévoir ,
 Ma beauté qui t'a plû ne se voit réparée ?
 Je porte ici de quoi la réparer.
 Ce trésor de beauté divine ,
 Qu'en mes mains , pour Vénus , a remis Proserpine ;
 Enferme des appas dont je puis m'emparer ;
 Et l'éclat en doit être extrême ,
 Puisque Vénus , la beauté même ,

Les demande pour se parer.

En dérober un peu seroit-ce un si grand crime ?
 Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant ,
 Pour regagner son cœur & finir mon tourment ,

Tout n'est-il pas trop légitime ?

Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau ,
 Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ?

Amour , si ta pitié ne s'oppose à ma perte ,
 Pour ne revivre plus , je descends au tombeau.

[*Psiché s'évanouit.*]

SCENE IV.

L'AMOUR , PSICHE *évanouie.*

L'AMOUR.

Votre péril , Psiché , dissipe ma colère ,
 Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé ;
 Et , bien qu'au dernier point vous m'avez scû déplaire ,
 Je ne me suis intéressé.

Que contre celle de ma mere.

J'ai vû tous vos travaux , j'ai suivi vos malheurs ,
 Mes soupirs ont par tout accompagné vos pleurs ;
 Tournez les yeux vers moi , je suis encor le même.
 Quoi ! Je dis & redis tout haut que je vous aime ,
 Et vous ne dites point , Psiché , que vous m'aimez ?
 Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés ?
 Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 199

O mort , devois-tu prendre un dard si criminel ?

Et , sans aucun respect pour mon être éternel ,

Attenter à ma propre vie ?

Combien de fois , ingrate Déesse ,

Ai-je grossi ton noir empire ,

Par les mépris & par la cruauté

D'une orgueilleuse ou farouche beauté ?

Combien même , s'il le faut dire ,

T'ai-je immolé de fidèles amans

A force de ravissemens ?

Va , je ne blesserai plus d'ames ,

Je ne percerai plus de cœurs

Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs ,

Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes ;

Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux

Autant d'amans , autant de Dieux.

Et vous , impitoyable mere ,

Qui la forcez à m'arracher

Tout ce que j'avois de plus cher ;

Craignez à votre tour l'effet de ma colére.

Vous me voulez faire la loi ,

Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi ?

Vous , qui portez un cœur sensible comme un autre ,

Vous enviez au mien les délices du vôtre ?

Mais , dans ce même cœur , j'enfoncerai des coups

Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;

Je vous accablerai de honteuses surprises ;

Et choisirai , par tout , à vos vœux les plus doux

PSICHE,
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE *évanouie*.

L'AMOUR.

LA menace est respectueuse;
Et d'un enfant, qui fait le révolté,
La colère présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, & je l'ai trop été;
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VENUS.

L'impétuosité s'en devoit retenir;
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relèvent de ma puissance;
Que mon arc, de la vôtre, est l'unique soutien;
Que, sans mes traits, elle n'est rien;
Et que, si les cœurs les plus braves,
En triomphe, par vous, se sont laissés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves,
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.

Ne

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 201

Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance

Qui tyrannisent mes désirs ;

Et , si vous ne voulez perdre mille soupirs ,

Songez , en me voyant , à la reconnoissance ,

Vous , qui tenez de ma puissance

Et votre gloire & vos plaisirs.

· VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë ,

Cette gloire dont vous parlez ?

Comment me l'avez-vous renduë ?

Et , quand vous avez vû mes autels désolés ,

Mes Temples violés ,

Mes honneurs ravalés ,

Si vous avez pris part à tant d'ignominie ,

Comment en a-t-on vû punie

Pfiché qui me les a volés ?

Je vous ai commandé de la rendre charmée

Du plus vil de tous les mortels ,

Qui ne daignât répondre à son ame enflammée

Que par des rebuts éternels ,

Par les mépris les plus cruels ;

Et vous-même l'avez aimée !

Vous avez contre moi séduit des immortels ;

C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée ,

Qu'Apollon même suborné ,

Par un oracle adroitement tourné ,

Me l'avoit si bien arrachée

Que , si sa curiosité ,

Par une aveugle défiance,
 Ne l'eût renduë à ma vengeance;
 Elle échapoit à mon cœur irrité.
 Voyez l'état où votre amour l'a mise,
 Votre Psiché; son ame va partir,
 Voyez; & , si la vôtre en est encore éprise,
 Recevez son dernier soupir.
 Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire,
 Tant d'insolence vous sied bien;
 Et je dois endurer, quoiqu'il vous plaise dire,
 Moi qui, sans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
 Le Destin l'abandonne à tout votre courroux;
 Mais soyez moins inexorable
 Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
 Ce doit vous être un spectacle assez doux
 De voir d'un œil Psiché mourante,
 Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
 Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
 Rendez-moi ma Psiché, rendez-lui tous ses charmes,
 Rendez-la, Déesse, à mes larmes;
 Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
 Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,
 De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin;
 Si le Destin me l'abandonne,

Je l'abandonne à son destin.

Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune,
Laissez-là, sans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas! Si je vous Importune,
Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par son excès, si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Votre amour; il défarme, il fléchit ma rigueur,
Votre Pſiché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vais par tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oui, vous la reverrez dans sa beauté première;
Mais de vos vœux reconnoissans
Je veux la déférence entière.

Je veux qu'un vray respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace,
Je veux Pſiché, je veux sa foi,

Je veux qu'elle revive, & revive pour moi ;

Et tiens indifférent que votre haine lasse ,

En faveur d'une autre se passe.

Jupiter qui paroît va juger , entre nous ,

De mes emportemens & de votre courroux.

*Après quelques éclairs & des roulemens de tonnerre , Jupiter
paroît en l'air sur son aigle ; & descend sur terre.*

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR,
P S I C H E évanouie.

V L'AMOUR.

Ous, à qui seul tout est possible ;

Pere des Dieux, souverain des mortels,

Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible

Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.

J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,

Et perds menaces & soupirs.

Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs

Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face ;

Et que, si Psiché perd le jour,

Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.

Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,

J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,

Je laisserai languir la nature au tombeau ;

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 205

Ou , si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches
Avec ces pointes d'or qui me font obéir ,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles ,

Et ne décocherai sur elles

Que des traits émoussés qui forcent à haïr ;

Et qui ne font que des rebelles ,

Des ingrates , & des cruelles.

Par quelle tyrannique loi

Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes ;

Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes ,

Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

JUPITER à *Vénus* :

Ma fille , sois lui moins sévère ,

Tu tiens de sa Pſiché le destin en tes mains ,

La Parque , au moindre mot , va suivre ta colère ;

Parle , & laisse-toi vaincre aux tendresses de mere ,

Ou redoute un courroux que moi-même je crains.

Veux-tu donner le monde en proie

A la haine , au désordre , à la confusion ;

Et d'un Dieu d'union ,

D'un Dieu de douceurs & de joye ,

Faire un Dieu d'amertume & de division ?

Considère ce que nous sommes ;

Et si les passions doivent nous dominer.

Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes ,

Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce fils rebelle ;

P S I C H E ,

Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
 Qu'une misérable mortelle,
 L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,
 Sous ombre qu'elle est un peu belle,
 Par un hymen, dont je rougis,
 Souille mon alliance, & le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
 Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
 Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.

Psiché, reprenez la lumière,
 Pour ne la reperdre jamais.

Jupiter a fait votre paix;
 Et je quitte cette humeur fière
 Qui s'opposoit à vos souhaits.

P S I C H E *sortant de son évanouissement.*

C'est donc vous, ô grande Déesse,
 Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colère cesse.
 Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

P S I C H E *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Psiché.*

Je vous possède enfin, délices de mon ame!

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 207
JUPITER.

Venez, amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne hyménée.
Viens-y, belle Psiché, changer de destinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.

Fin du cinquième Acte. •

V. INTERMEDE.

Le théâtre représente le Ciel. Le palais de Jupiter descend, & laisse voir dans l'éloignement, par trois suites de perspective, les autres palais des Dieux du Ciel les plus puissans. Un nuage sort du théâtre, sur lequel l'Amour & Psiché se placent, & sont enlevés par un second nuage, qui vient en descendant se joindre au premier. Jupiter & Vénus se croisent en l'air, dans leurs machines, & se rangent près de l'Amour & de Psiché.

Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & son fils, se réunissent en les voyant d'accord; & toutes ensemble par des concerts, des chants & des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour & de Psiché.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE,
CHOEUR DES DIVINITES CELESTES.
APOLLON, LES MUSES, LES ARTS
travestis en Bergers.

BACCHUS, SILENE, SATYRES,
EGYPANS, MENADES.
MOME, POLICHINELLES, MATASSINS.
MARS, TROUPE DE GUERRIERS.

APOLLON.

UNissons-nous, troupe immortelle;
Le Dieu d'amour devient heureux amant,

Et

Et Vénus a repris sa douceur naturelle

En faveur d'un fils si charmant ;

Il va goûter en paix après un long tourment ,

Une félicité qui doit être éternelle.

CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

Célébrons ce grand jour ,

Célébrons tous une fête si belle ;

Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle ,

Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.

Chantons , répétons tour à tour ,

Qu'il n'est point d'ame si cruelle ,

Qui , tôt ou tard , ne se rende à l'Amour.

BACCHUS,

SI, quelquefois ,

Suivant nos douces loix ,

La raison se perd & s'oublie ,

Ce que le vin nous cause de folie

Commence & finit en un jour ;

Mais quand un cœur est enyvré d'amour ,

Souvent c'est pour toute la vie.

MOME.

JE cherche à médire ,

Sur la terre & dans les Cieux ;

Je soumets à ma satire

Les plus grands des Dieux.

Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne ;

Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;

Il n'appartient qu'à lui

De n'épargner personne.

M

M A R S.

Es plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi ,

Ont vû toujours ma valeur triomphante ;

L'Amour est le seul qui se vante

D'ayoir pû triompher de moi.

CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

C Hantons les plaisirs charmans

Des heureux amans ;

Que tout le Ciel s'empresse

A leur faire sa cour.

Célébrons ce beau jour

Par mille doux chants d'allégresse ,

Célébrons ce beau jour

Par mille doux chants pleins d'amour.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

SUITE D'APOLLON.

Danse des Arts travestis en bergers.

A P O L L O N.

L E Dieu qui nous engage

A lui faire la cour

Défend qu'on soit trop sage.

TRAGI-COMEDIE , & BALLET. 211.

Les plaisirs ont leur tour ,
C'est leur plus doux usage ,
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce feroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour ,
C'est leur plus doux usage ,
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux & de l'amour.

DEUX MUSES.

G Ardez-vous, beautés sévères ,
Les Amours font trop d'affaires ;
Craignez toujours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire ,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyre
De le dire ,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer sans peines ,
Il est peu de douces chaînes ,
A tout moment on se sent alarmer ;
Quand il faut que l'on soupire ,

Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;

Le martyre

De le dire

Coûte plus cent fois que d'aimer.

II. ENTRE'E DE BALLET.

SUITE DE BACCHUS.

Danse des Ménades & des Egypans.

BACCHUS.

Admirois le jus de la treille ;
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits !

Il sert aux douceurs de la paix ,

Et dans la guerre il fait merveille ;

Mais, sur tout pour les amours ,

Le vin est d'un grand secours.

SILENE *monté sur un âne.*

Bacchus veut qu'on boive à longs traits ;

On ne se plaint jamais

Sous son heureux empire ;

Tout le jour on n'y fait que rire ;

Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux satisfaits ,

Que sa cour a d'attraits !

Chantons-y bien sa gloire.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 213

Tout le jour on n'y fait que boire ;

Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *ensemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites ?

Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes

A mille peines secrettes.

2. SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?

Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

C'est là que sont les ris, les jeux, les chanfornettes.

2. SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?

Ne les cherchez qu'au fond des pots.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Deux autres Satyres enlèvent Silène de dessus son âne, qui leur sert à voltiger, & à former des jeux agréables & surprenans.

IV. ENTREE DE BALLET. SUITE DE MOME.

Danse de Polichinelles, & de Mataffins.

M O M E.

F Olâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne sçaurions mieux faire,
La raillerie est nécessaire

Dans les jeux les plus doux.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,

On trouve peu de plaisirs sans ennui ;

Rien n'est si plaisant que de rire ,

Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien ,

Rions, rien n'est plus à la mode ;

On court péril d'être incommode ;

En disant trop de bien.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,

On trouve peu de plaisirs sans ennui ;

Rien n'est si plaisant que de rire ,

Quand on rit aux dépens d'autrui.

V. ENTREE DE BALLET.
SUITE DE MARS.

MARS.

L Aïssons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens ;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

Quatre guerriers portant des masses & des boucliers , quatre autres armés de piques , & quatre autres avec des drapeaux , font en dansant une manière d'exercice.

VI. & dernière ENTREE DE BALLET.

Les quatre troupes différentes de la suite d'Apollon , de Bacchus , de Mome & de Mars , s'unissent & se mêlent ensemble.

CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

C Hantons les plaisirs charmans
Des heureux amans ;
Répondez-nous , trompettes ,
Timbales & tambours.
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.
Fin du cinquième Intermède.

*NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ,
danfé & chanté dans Pſiché, Tragi-comédie, & Ballet.*

DANS LE PROLOGUE.

Flore, mademoiselle Hilaire. Vertumne, le ſieur de la Grille. Sylvains danſans, les ſieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny. Dryades danſantes, les ſieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau, Favre. Palemon, le ſieur Gaye. Dieux des fleuves, danſans, les ſieurs Beauchamp, Mayeu, Desbroſſes, & ſaint André cadet. Nayades danſantes, les ſieurs l'Eſtang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet. Chœur des Divinités chantantes de la terre & des eaux.... Vénus, mademoiselle de Brie. Les deux Graces, meſdemoiſelles la Thorilliere, & du Croiſy. L'Amour, le ſieur la Thorilliere le fils. Six Amours....

DANS LA TRAGI-COMÉDIE.

L'Amour, le ſieur Baron. Pſiché, mademoiselle Moliere. Les deux ſœurs de Pſiché, meſdemoiſelles Marotte & Beauval. Le Roi, le ſieur la Thorilliere. Lycas, le ſieur Châteauneuf. Les deux amans de Pſiché, les ſieurs Hubert & la Grange. Vénus, mademoiselle de Brie. Un Fleuve, le ſieur de Brie. Jupiter, le ſieur du Croiſy. Zéphire, le ſieur Moliere. Suite du Roi....

DANS

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 217

DANS LE BALLET.

PREMIER INTERMÈDE.

Femme désolée, *mademoiselle Hilaire*. Hommes affligés, *les sieurs Morel, & Langeais*. Hommes affligés dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André l'ainé, & Saint-André le cadet, la Montagne, & Foignard l'ainé*. Femmes affligées dansantes, *les sieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'ainé, & Girard*.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

Vulcain, *le sieur* Cyclopes dansans, *les sieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbrosses, Joubert, & Saint-André le cadet*. Fées dansantes, *les sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Lestang, la Montagne, Foignard l'ainé, & Foignard le cadet, Vaignard l'ainé*.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Zéphire chantant, *le sieur Jannat*. Deux Amours chantans, *les sieurs Renier, & Pierrot*. Zéphirs dansans, *les sieurs Boutteville, des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail, & Lestang le jeune*. Amours dansans, *le chevalier Pol, les sieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Vitrou, & la Thorilliere*.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

Furies dansantes, *les sieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbrosses, Magny, Foignard le cadet,*

Joubert , Lestang , Favier l'ainé & Saint-André le cadet. Lutins faisant des sauts périlleux , les sieurs Cobus , Maurice , Poulet , & Petit-Jean.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Apollon, le sieur Langeais. Arts, travestis en Bergers, dansans, les sieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'ainé, Magny, Noblet, Desbrosses, Lestang, Foignard l'ainé, & Foignard le cadet. Deux Muses chantantes, mesdemoiselles Hilaire, & Desfronteaux. Bacchus, le sieur Gaye. Ménades dansantes, les sieurs Isaac, Paysan, Joubert, Dolivet fils, Breteau, & Desforges. Egypans dansans, les sieurs Dolivet, Hidieu, le Chantre, Royer, Saint-André l'ainé, & Saint-André le cadet. Silène, le sieur Blondel. Satyres chantans, les sieurs la Grille, & Bernard. Satyres voltigeurs, les sieurs de Meniglaïse, & de Vieux-amant. Mome, le sieur Morel. Mataffins dansans, les sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier le cadet, Goyer, & Bureau. Polichinelles dansans, les sieurs Manceau, Girard, la Vallée, Favre, le Febvre, & la Montagne. Mars, le sieur Estival. Conducteur de la suite de Mars, le sieur Rebel. Suivans de Mars dansans. Guerriers avec des drapeaux, les sieurs Beauchamp, Mayeu, la Pierre, & Favier. Guerriers armés de piques, les sieurs Noblet, Chicanneau, Magny, & Lestang. Guerriers portant des masses, & des boucliers, les sieurs Camet, la Haye, le Duc, & du Buisson. Chœur des Divinités célestes.....

FIN.

LES
FEMMES
SCAVANTES,
COMÉDIE.

ACTEURS.

CHRISALE, bourgeois.

PHILAMINTE, femme de Chrisale.

ARMANDE, }
HENRIETTE, } filles de Chrisale & de Philaminte.

ARISTE, frere de Chrisale.

BÉLISE, sœur de Chrisale.

CLITANDRE, amant d'Henriette.

TRISSOTIN, bel esprit.

VADIUS, sçavant.

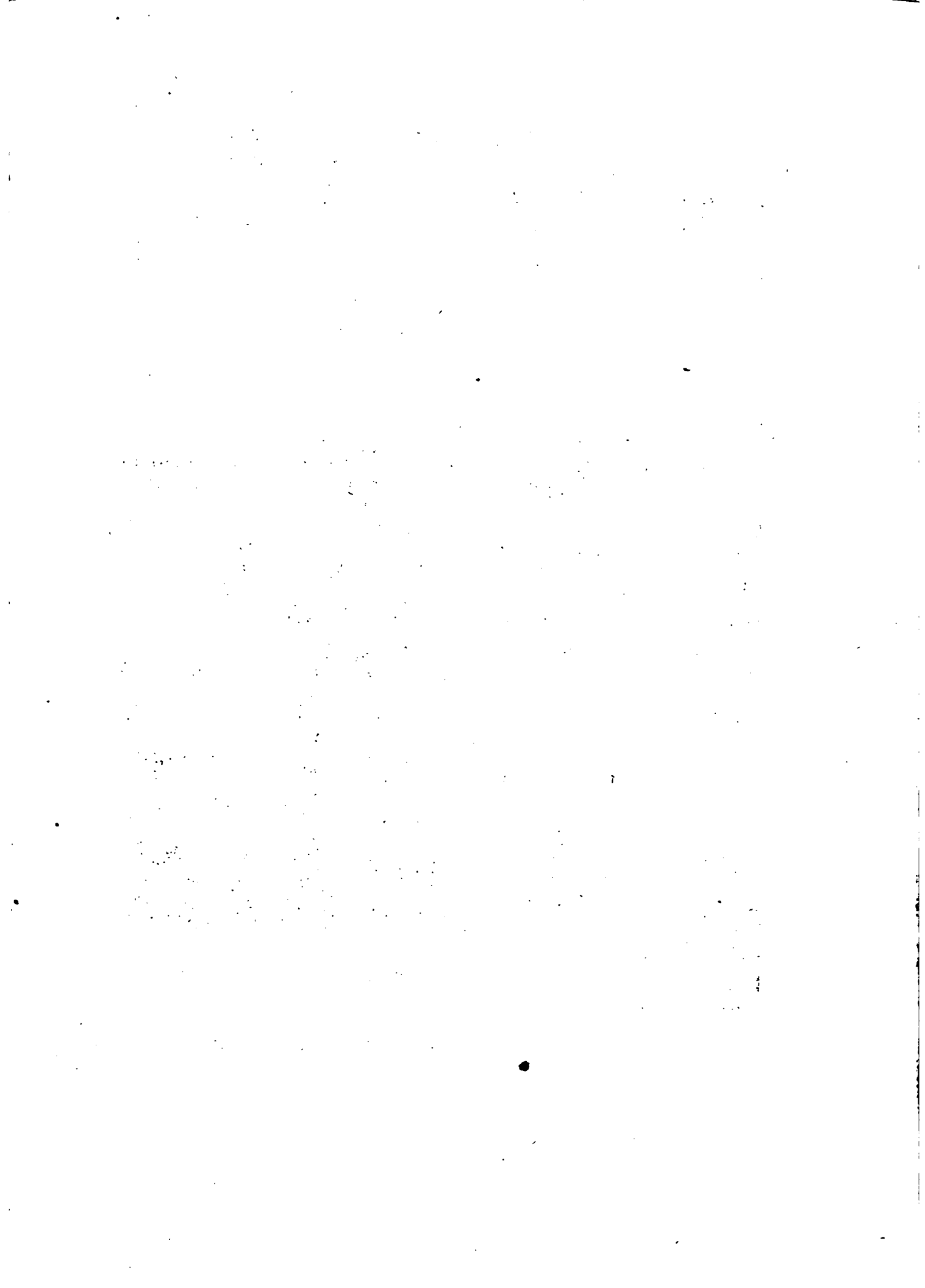
MARTINE, servante.

L'ÉPINE, valet de Chrisale.

JULIEN, valet de Vadius.

UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison de Chrisale.



LES FEMMES SÇAVANTES.

Bouffier - Invenit

Jeulin - Sculptit

LES FEMMES SÇAVANTES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

VOI ! Le beau nom de fille est un titre, ma
sœur,

Dont vous voulez quitter la charmante dou-
ceur ;

Et de vous marier vous osez faire fête ?

Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

222 LES FEMMES SCAVANTES,
ARMANDE.

Ah ! Ce oui se peut-il supporter ?
Et , sans un mal de cœur , sçauroit-on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en foi qui vous oblige ,
Ma sœur . . .

ARMANDE.

Ah ! Mon Dieu ! Fi.

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah ! Fi, vous dis-je.

Ne concevez-vous point ce que , dès qu'on l'entend ,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant ,
De quelle étrange image on est par lui blessée ,
Sur quelle sale vûë il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? Et pouvez-vous , ma sœur ,
Aux fuites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les fuites de ce mot , quand je les envisage ;
Me font voir un mari , des enfans , un ménage ;
Et je ne vois rien là , si j'en puis raisonner ,
Qui blesse la pensée , & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens , ô Ciel ! sont pour vous plaire.

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire ,

Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime & soit aimé de vous ;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie.
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas ?

A R M A N D E.

Mon Dieu ! Que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans,
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces fortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos desirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et, traitant de mépris les sens & la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous toute entière.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de sçavante on honore en tous lieux ;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain ;
Et donne à la raison l'empire souverain,

224 LES FEMMES SCAVANTES,

Soumettant à ses loix la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des sçavans les spéculations ,
Le mien est fait , ma sœur , pour aller terre à terre ;
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes réglemens ,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez , par l'effort d'un grand & beau génie ,
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit, se tenant ici bas ,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi , dans nos desseins , l'une à l'autre contraire ;
Nous sçaurons toutes deux imiter notre mere ;
Vous , du côté de l'ame & des nobles desirs ,
Moi , du côté des sens , & des grossiers plaisirs ;
Vous , aux productions d'esprit & de lumière ,
Moi , dans celles , ma sœur , qui sont de la matière.

ARMANDE.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur , que de tousser & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez ,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend , ma sœur , que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grace , souffrez-moi , par un peu de bonté ,
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point , voulant qu'on vous seconde ,
Quelque petit sçavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais sçachons , s'il vous plaît , qui vous songez à prendre ?
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre ?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE.

Non ; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré ,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

226 LES FEMMES SCAVANTES,
HENRIETTE.

Oui ; mais tous ces soupirs , chez vous , sont choses vaines ,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours ,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi , n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre ,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens ,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut , pour époux , refuser un mérite ,
Que , pour adorateur , on veut bien à sa fuite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre , au refus de votre ame ,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flâme.

ARMANDE.

Mais , à l'offre des vœux d'un amant dépité ,
Trouvez-vous , je vous prie , entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte ,
Et qu'en son cœur , pour moi , toute flâme soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit , ma sœur ; & , pour moi , je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas , ma sœur , d'une si bonne foi ;
Et croyez , quand il dit qu'il me quitte & vous aime ,
Qu'il n'y songe pas bien , & se trompe lui-même.

COMEDIE.
HENRIETTE.

227

Je ne sçais ; mais enfin , si c'est votre plaisir ,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'appерçois qui vient ; & , sur cette matière ;
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE,
HENRIETTE.

HENRIETTE.

P Our me tirer d'un doute où me jette ma sœur ,
Entre elle & moi , Clitandre , expliquez votre cœur ,
Découvrez-en le fond ; & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non , non , je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication ;
Je ménage les gens , & sçais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non , Madame , mon cœur qui dissimule peu ,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette ;
Et j'avouerais tout haut d'une ame franche & nette ,

F f ij

228 LES FEMMES SCAVANTES,

Que les tendres liens où je suis arrêté ;

[*montrant Henriette.*]

Mon amour & mes vœux sont tout de ce côté.

Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte ;

Vous avez bien voulu les choses de la sorte.

Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres soupirs

Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs,

Mon cœur vous consacroit une flâme immortelle ;

Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête assez belle,

J'ai souffert sous leur joug cent mépris différens,

Ils régnoient sur mon ame en superbes tyrans ;

Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,

Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.

[*montrant Henriette.*]

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,

Et leurs traits à jamais me seront précieux ;

D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,

Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.

De si rares bontés m'ont si bien sçû toucher,

Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;

Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,

De ne vouloir tenter nul effort sur ma flâme,

De ne point essayer à rappeler un cœur

Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé ! Qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie ;

Et que de vous enfin si fort on se soucie ?

Je vous trouve plaisant de vous le figurer ;
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sçait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE.

Mais, vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous ;
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sçachez que le devoir vous soumet à leurs loix,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix ;
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême ;
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement ;
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

230 LES FEMMES SCAVANTES,
ARMANDE.

Vous triomphez , ma sœur , & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrîne.

HENRIETTE.

Moi , ma sœur , point du tout. Je sçais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissans ;
Et que , par les leçons qu'on prend dans la sagesse ,
Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.

Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin , je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi ,
Appuyer sa demande ; & , de votre suffrage ,
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite ; & , pour y travailler ,...

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler ;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur , il ne vous déplaît guère ;
Et , si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser ,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre ;
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous ; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

V HENRIETTE.
Otre sincère aveu ne l'a pas peu surpris.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise;
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre pere,
Madame....

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mere.

Mon pere est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne; &, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisante,
Un esprit, qui, flatant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il est né sincère,
Même, dans votre sœur, flater leur caractère;



232 LES FEMMES SCAVANTES,

Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre sçavante afin d'être sçavante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mere ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère ;
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits
Un benêt, dont par tout on sifle les écrits ;
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux ;
Et je me trouve assez votre goût & vos yeux.
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;

Et

Et, pour n'avoir personne à sa flâme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord parû,
Et je le connoissois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étaie en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout tems si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit;
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure, encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le palais,

234 LES FEMMES SCAVANTES,

Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte !

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mere.

SCENE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flâme...

BELISE.

Ah ! Tout beau. Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai sçu mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens ;
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des désirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas ;
Mais qu'il me soit permis de ne le sçavoir pas.

Je puis fermer les yeux sur vos flâmes secrètes ,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes ;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler ,
Pour jamais de ma vûë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette , Madame , est l'objet qui me charme ;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah ! Certes , le détour est d'esprit , je l'avouë.
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le louë ;
Et , dans tous les romans où j'ai jetté les yeux ,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit , Madame ;
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux , par les liens d'une immuable ardeur ,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire ,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup ; & tout ce que je veux ,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande ;
Et je sçais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite , & pour n'en point sortir
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir ;

236 LES FEMMES SCAVANTES,

Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rébelle ;

Et que, sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras ;

Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BELISE.

Mon Dieu ! Point de façons. Cessez de vous défendre

Dé ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.

Il suffit que l'on est contente du détour

Dont s'est adroitement avisé votre amour ;

Et que, sous la figure où le respect l'engage,

On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,

Pourvû que ses transports, par l'honneur éclairés,

N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire ;

Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BELISE.

Laissez. Je rougis maintenant ;

Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime ; & sage...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCENE V.

CLITANDRE *seul.*

Diantre soit de la folle avec ses visions !
A-t-on rien vû d'égal à ses préventions ?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne ;
Et prenons le secours d'une sage personne.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

Uï, je vous porterai la réponse au plutôt;
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à
dire;

Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!

Jamais...

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.
AH! Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous aussi,

Mon frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'amène ici?

CHRISALE.

Non ; mais , si vous voulez , je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez long-tems vous connoissez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute ; & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il , mon frere , auprès de vous ?

CHRISALE.

D'homme d'honneur , d'esprit , de cœur , & de conduite ;

Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain désir qu'il a , conduit ici mes pas ;

Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit , mon frere , un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans ,

Et nous étions , ma foi , tous deux de verdgalans.

ARISTE.

Je le crois.

240 LES FEMMES SCAVANTES,
CHRISALE.

Nous donnions chez les dames romaines ;
Et tout le monde , là , parloit de nos fredaines ;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCENE III.

BELISE *entrant doucement, & écoutant,*
CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son Interprète,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi ? De ma fille ?

ARISTE.

Oui. Clitandre en est charmé ;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE *à Ariste.*

Non , non , je vous entends. Vous ignorez l'histoire ;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment , ma sœur ?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits ;
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

COMEDIE.

241

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je sçais le mystère;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisque vous sçavez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BELISE.

Vous le voulez sçavoir?

Toute VI.

Hh

242 LES FEMMES SCAVANTES,

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce, hai?

Et qu'a de surprenant le discours que je fai?

On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire

Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;

Et Dorante, Damis, Cléonte, & Licidas,

Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;

Ils m'ont sçû révéler si fort jusqu'à ce jour,

Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.

Mais , pour m'offrir leur cœur, & vouer leur service,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquans , par tout , Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi , ma chère sœur , vision toute claire.

CHRISALE à *Bélise*.

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah ! Chimères ! Ce sont des chimères , dit-on.

Chimères , moi ! Vrayment , chimères est fort bon !

Je me réjouis fort de chimères , mes freres ;

Et je ne sçavois pas que j'eusse des chimères.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

N CHRISALE.
Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours.

Clitandre vous demande Henriette pour femme,

Voyez quelle réponse on doit faire à sa flâme.

CHRISALE.

Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,

Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance ;

Que...

CHRISALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance ;

Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,

Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme ; & voyons à la rendre

Favorable...

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui ; mais pour appuyer votre consentement ,
Mon frere , il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons ...

CHRISALE.

Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme , & prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais ...

CHRISALE.

Laissez faire , dis-je , & n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette ;
Et reviendrai sçavoir ...

CHRISALE.

C'est une affaire faite ;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCENE V.

CHRISALE , MARTINE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuse ! Hélas ! L'an dit bien vrai ,
Qui veut noyer son chien , l'accuse de la rage ;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

246 LES FEMMES SCAVANTES,
CHRISALE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai ?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monfieur.

CHRISALE.

Votre congé ?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE.

An me menace,

Si je ne fors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je fuis content de vous.

Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude ;

Et je ne veux pas moi . . .

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE,
MARTINE.

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

Quoi ! Je vous vois, maraude ?
Vîte, forttez, friponne ; allons, quittez ces lieux ;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Hé !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle forte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la forte ...

PHILAMINTE.

Quoi ! Vous la foutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! Non.

Je ne fais seulement que demander son crime.

248 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut , de nos gens . . .

PHILAMINTE.

Non , elle sortira , vous dis-je , de céans.

CHRISALE.

Hé bien , oui , Vous dit-on quelque chose là-contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre ;

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez , en raisonnable époux ,

Etre pour moi contre elle , & prendre mon courroux.

CHRISALE.

[Se tournant vers Martine.]

Aussi fais-je. Oui , ma femme avec raison vous chasse ,

Coquine ; & votre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRISALE *bas.*

Ma foi , je ne sçais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle , pour donner matière à votre haine ,

Cassé quelque miroir , ou quelque porcelaine ?

PHI

COMEDIE.

249

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux?

CHRISALE.

[à *Martine.*] [à *Philaminte.*]

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne feroit rien.

CHRISALE à *Martine.*

[à *Philaminte.*] Oh, oh! Peste, la belle!

Quoi! L'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela?

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

[à *Martine.*] [à *Philaminte.*]

Comment diantre, friponne! Hé? A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,

250 LES FEMMES SCAVANTES,

Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là...

PHILAMINTE.

Quoi ! Toujours , malgré nos remontrances ,
Heurter le fondement de toutes les sciences ,
La grammaire , qui sçait régenter jusqu'aux rois ,
Et les fait , la main haute , obéir à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi ! Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excussiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite ;
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est je crois bel & bon ;
Mais je ne sçaurois , moi , parler votre jargon.

COMEDIE.
PHILAMINTE.

251

L'impudente ! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre , on parle toujours bien ;
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien ? Ne voilà pas encore de son stile ?
Ne servent pas de rien !

BELISE.

O cervelle indocile !

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment ,
On ne te puisse apprendre à parler congruement ?
De *pas* , mis avec *rien* , tu fais la récidive ,
Et c'est , comme on t'a dit , trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! Je n'avons pas étugué comme vous ,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! Peut-on y tenir ?

BELISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit , je l'avouë , est bien matériel.
Je , n'est qu'un singulier , *avons* , est pluriel.

252 LES FEMMES SCAVANTES,
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mere, ni grand-pere ?

PHILAMINTE.

O Ciel !

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi ;
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi ,

Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise !
La grammaire , du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BELISE.

Ce sont les noms des mots , & l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE à *Bélise*.

Hé, mon Dieu! Finissez un discours de la sorte.

[à *Chrisale*.]

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CRRISALE.

[à *part*.]

Si fait. A son caprice il me faut consentir.

Va, ne l'irrite point, retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenser la coquine?

Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

[*d'un ton ferme*.] [*bas, d'un ton plus doux*.]

Moi? Point. Allons, sortez. Va t-en, ma pauvre enfant.

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE,
BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes satisfaite, & la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

254 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice ;
Pour rompre toute loi d'usage & de raison ,
Par un barbare amas de vices d'oraison ,
De mots estropiés, cousus par intervalles ,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles ?

BELISE.

Il est vray que l'on suë à souffrir ses discours ,
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie ,
Sont ou le pléonafme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvû qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux , pour moi , qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe , & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe & Balzac , si sçavans en beaux mots ,
En cuisine , peut-être , auroient été des fots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assommé ;
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme ,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels ,
Au lieu de se hausser vers les spirituels ?

COMEDIE.

255

Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRISALE.

Oui, mon corps est moi-même, & j'en veux prendre soin ;
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chere.

BELISE.

Le corps avec l'esprit, fait figure, mon frere ;
Mais, si vous en croyez tout le monde sçavant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;
Et notre plus grand soin, notre première instance ,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRISALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit ;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah ! *Sollicitude*, à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vray que le mot est bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort sur le cœur...

256 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRISALE à *Bélise*.

C'est à vous que je parle , ma sœur.

Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites , vous , d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ,
Et , hors un gros Plutarque à mettre mes rabats ,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile ,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter , pour faire bien , du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens ,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune ,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous ,
Où nous voyons aller tout sans dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête , & pour beaucoup de causes ,
Qu'une femme étudie , & sçache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans ,
Faire aller son ménage , avoir l'œil sur ses gens ,
Et régler la dépense avec économie ,
Doit être son étude & sa philosophie.
Nos peres sur ce point étoient gens bien sensés ,
Qui disoient qu'une femme en sçait toujours assez ,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chauffe.

Les

Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien ;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil, & des aiguilles ,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs ,
Elles veulent écrire , & devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde ,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;
Et l'on sçait tout chez moi , hors ce qu'il faut sçavoir.
On y sçait comme vont lune, étoile polaire ,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain sçavoir qu'on va chercher si loin ,
On ne sçait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire ,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
RaISONNER est l'emploi de toute ma maison ;
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôl en lisant quelque histoire ,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi ,
Et j'ai des serviteurs , & ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée ,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée ;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas ,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.

258 LES FEMMES SCAVANTES,

Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.

Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin;
C'est lui qui dans des vers vous a timpanisées,
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage!

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atômes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confusion, j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

A PHILAMINTE.
Vez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait.
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée,

C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien;
 Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien;
 Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
 Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
 De choisir un mari

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé;
 Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
 Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
 Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
 Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
 Et je sçais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
 La contestation est ici superflue;
 Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
 Au moins, ne dites mot du choix de cet époux;
 Je veux à votre fille en parler avant vous.
 J'ai des raisons à faire approuver ma conduite;
 Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ bien? La femme sort, mon frere; & je vois bien
 Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

260 LES FEMMES SCAVANTES,
CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? L'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

COMEDIE.

261

ARISTE.

Quoi ! Ce monsieur Trissotin . . . ?

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moi ! Point. A Dieu ne plaise.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien ; & je suis bien aise

De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.

Avez-vous sçû du moins lui proposer Clitandre ?

CHRISALE.

Non ; car, comme j'ai vû qu'on parloit d'autre gendre,

J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes votre prudence est rare au dernier point.

N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?

Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse

Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,

Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! Vous en parlez, mon frere, bien à l'aise ;

Et vous ne sçavez pas comme le bruit me pèse.

262 LES FEMMES SCAVANTES,

J'aime fort le repos , la paix & la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;
Et sa morale , faite à mépriser le bien ,
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête ,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête ,
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ,
Je ne sçais où me mettre , & c'est un vray dragon ;
Et cependant , avec toute sa diablerie ,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & mamie.

ARISTE.

Allez , c'est se moquer. Votre femme , entre nous ,
Est , par vos lâchetés , souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse ,
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse ,
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez ,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi ? Vous ne pouvez pas , voyant comme on vous nomme ,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme ,
A faire condescendre une femme à vos vœux ;
Et prendre assez de cœur pour dire un , Je le veux ?
Vous laisserez , sans honte , immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille ;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud ,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut ,

COMEDIE.

263

Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit, & de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sçait, rien moins que tout cela ?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raison, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'est une chose infame
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vray.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le maître,

264 LES FEMMES SCAVANTES,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable , & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre , & sçavez sa demeure ;
Faites-le moi venir , mon frere , tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop long-tems ;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE,
BELISE, TRISSOTIN,
L'ÉPINE.

PHILAMINTE.

— ! Mettons-nous ici pour écouter à l'aïse
Des vers que mot à mot il est besoin qu'on
pése.

ARMANDE.

— e brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE à *Trissotin*.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

Tom e VI.

LI

266 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN à *Philaminte*.

Hélas ! C'est un enfant tout nouveau né, Madame.

Son fort assurément a lieu de vous toucher ;

Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit !

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE,
ARMANDE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE à *Henriette qui veut se retirer*.

HOlà. Pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

COMEDIE.
PHILAMINTE.

267

Approchez ; & venez , de toutes vos oreilles ;
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sçais peu les beautés de tout ce qu'on écrit ,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Aussi-bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret, dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer ;
Et vous ne vous piquez que de sçavoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre ; & je n'ai nulle envie . . .

BELISE.

Ah ! Songeons à l'enfant nouveau né , je vous prie.

PHILAMINTE *à l'Epine.*

Allons , petit garçon , vite , de quoi s'asseoir.

[*L'Epine se laisse tomber.*]

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit cheoir ,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BELISE.

De ta chute , ignorant , ne vois-tu pas les causes ?
Et qu'elle vient d'avoir , du point fixe , écarté
Ce que nous appellons centre de gravité ?

L'EPINE.

Je m'en suis aperçu , Madame , étant par terre.

L l ij

268 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE à l'Epine qui sort.

Le lourdaut !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah ! De l'esprit par tout !

BELISE.

Cela ne tarit pas.

[*Ils s'assèyent.*] PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,

Un plat seul de huit vers me semble peu de chose ;

Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal.

De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,

Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse,

A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel attique assaisonné par tout,

Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE,

Ah ! Je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BELISE *interrompant Trissotin, chaque fois qu'il
se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.

J'aime la poésie avec entêtement,

Et sur tout quand les vers sont tournés galamment.

COMEDIE.
PHILAMINTE.

269

Si nous parlons toujours , il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE à *Henriette*.

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah ! Laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIÈVRE.

*V*otre prudence est endormie ,
De traiter magnifiquement ,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah ! Le joli début !

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant !

PHILAMINTE.

Lui seul , des vers aisés , possède le talent.

ARMANDE.

A prudence endormie , il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger son ennemie , est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime superbement & magnifiquement ;

Ces deux adverbes joints font admirablement.

270 LES FEMMES SCAVANTES,
BELISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

*Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

Prudence endormie !

BELISE.

Loger son ennemie !

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement !

TRISSOTIN.

*Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.*

BELISE.

Ah ! Tout doux. Laissez-moi, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame,
Couler je ne sçais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

*Faites-là sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.*

COMEDIE.

271

Que *riche appartement* est là joliment dit ;
Et que la *métaphore* est mise avec esprit ?

PHILAMINTE.

Faites-la sortir , quoi qu'on die.

Ah ! Que ce , *quoi qu'on die* , est d'un goût admirable !
C'est , à mon sentiment , un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de votre avis , *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien , comme moi , la *fineffe* ?

ARMANDE & BELISE.

Oh , oh !

PHILAMINTE.

Faites-la sortir , quoi qu'on die.

Que de la *fièvre* on prenne ici les intérêts ,
N'ayez aucun égard , moquez-vous des caquets.

Faites-la sortir , quoi qu'on die ,

Quoi qu'on die , quoi qu'on die.

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sçais pas , pour moi , si chacun me ressemble ;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

272 LES FEMMES SCAVANTES,
BELISE.

Il est vray qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE à *Trissotin*.

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,

Avez-vous compris, vous, toute son énergie ?

Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit ;

Et pensiez-vous, alors, y mettre tant d'esprit ?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête,

Cette ingrate de fièvre, injuste, mal-honnête,

Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.

Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah ! S'il vous plaît, encore une fois *quoiqu'on die*.

TRISSOTIN.

Faites-là sortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Quoi qu'on die !

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Riche appartement !

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment,

PHI-

COMEDIE.

273

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Cette ingrate de fièvre.

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi! Sans respecter votre rang,

Elle se prend à votre sang,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage?

Si vous la conduisez aux bains,

Sans la marchander davantage,

Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

274 LES FEMMES SCAVANTES,
ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BELISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sçauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,

Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE à *Henriette*.

Quoi! Sans émotion pendant cette lecture?

Vous faites-là, ma nièce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici bas la figure qu'il peut,

Ma tante; &, bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

COMÉDIE.
HENRIETTE.

275

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! Voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE DE COULEUR AMARANTE,
donné à une dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'Amour si chèrement m'a vendu son lien,

BELISE, ARMANDE, & PHILAMINTE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;

Et, quand tu vois ce beau carrosse,

Où tant d'or se relève en bosse

Qu'il étonne tout le pays,

Et fait pompeusement triompher ma Lays,

PHILAMINTE.

Ah! *Ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

Et, quand tu vois ce beau carrosse,

Où tant d'or se relève en bosse.

M m ij

276 LES FEMMES SCAVANTES,

*Qu'il étonne tout le pays ,
Et fait pompeusement triompher ma Lays ,
Ne di plus qu'il est amarante ,
Di plutôt qu'il est de ma rente.*

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

*Ne di plus qu'il est amarante ,
Di plutôt qu'il est de ma rente.*

Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sçais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire par tout vos vers & votre prose.

TRISSOTIN à *Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bien-tôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa république il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée;

Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sçait mon respect en tous lieux ;
Et, si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits
Dont l'orgueilleux sçavoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage, & les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences ;

278 LES FEMMES SCAVANTES,

Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, & n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aiman, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flater, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vû clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vû d'hommes , comme je crois ;
Mais j'ai vû des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons , ainsi que la physique ,
Grammaire , histoire , vers , morale , & politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris ,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits ;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage ,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE.

Pour la langue , on verra dans peu nos réglemens ,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juste , ou naturelle ,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots , soit ou verbes ou noms ,
Que mutuellement nous nous abandonnons ;
Contr'eux nous préparons de mortelles sentences ,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers ,
Dont nous voulons purger & la prose & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie ,
Une entreprise noble , & dont je suis ravie ,
Un dessein plein de gloire , & qui fera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité ,

280 LES FEMMES SCAVANTES,
C'est le retranchement de ces syllabes fales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales;
Ces jouets éternels des fots de tous les tems;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaifans;
Ces sources d'un amas d'équivoques infames
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sçauroient manquer d'être tous beaux & sages.

ARMANDE.

Nous ferons par nos loix les juges des ouvrages;
Par nos loix, prose & vers, tout nous sera soumis,
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par tout à trouver à redire;
Et ne verrons que nous qui sçachent bien écrire.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE,
ARMANDE, HENRIETTE, L'EPINE.

L'EPINE à *Trissotin*.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous,
Il est vêtu de noir, & parle d'un ton doux.

TRIS.

COMEDIE.

281

[*Ils se levent.*] TRISSOTIN.

C'est cet ami sçavant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

SCENE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,
HENRIETTE.

F PHILAMINTE *à Armande & à Bélise.*
Aifons bien les honneurs au moins de notre esprit.

[*à Henriette qui veut sortir.*]

Holà. Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire sçavoir.

SCENE V.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,
HENRIETTE, VADIUS, TRISSOTIN.

TRISSOTIN *présentant Vadius.*

V Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.

Toute VI.

N n

282 LES FEMMES SCAVANTES,
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence ;
Et sçait du grec , Madame , autant qu'homme de France.

PHILAMINTE à *Bélise*.

Du grec ! O Ciel ! Du grec ! Il sçait du grec , ma sœur !

BELISE à *Armande*.

Ah ! Ma nièce , du grec !

ARMANDE.

Du grec ! Quelle douceur !

PHILAMINTE.

Quoi ! Monsieur sçait du grec ? Ah ! Permettez , de grace ,
Que , pour l'amour du grec , Monsieur , on vous embrasse.

[*Vadius embrasse aussi Bélise & Armande.*]

HENRIETTE à *Vadius qui veut aussi l'embrasser*.

Excusez-moi , Monsieur , je n'entends pas le grec.

[*Ils s'assèyent.*]

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux , par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui , Madame , mon hommage ;
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur , avec du grec , on ne peut gâter rien.

COMEDIE.
TRISSOTIN.

283

Au reste, il fait merveille en vers, ainsi qu'en prose ;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables ;
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens ;
Qu'un auteur qui par tout va gueuser des encens ;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait, le plus souvent, les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement ;
Et, d'un grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus regnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par tout chez vous l'*éros* & le *pathos*.

Nn ij

284 LES FEMMES SCAVANTES,
TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous des églogues , d'un stile
Qui passe en doux attraits Théocrite & Virgile,

VADIUS.

Vos odes ont un air noble , galant & doux ,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chanfonnettes ?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux ballades sur tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix ,

VADIUS.

Si le siècle rendoit justice aux beaux esprits ,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le public vous dresser des statues.

COMEDIE.

285

[à *Trissotin*.]

Hom. C'est une ballade, & je veux que tout net
Vous m'en . . .

TRISSOTIN à *Vadius*.

Avez-vous vû certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lû dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en sçavez l'auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sçais fort bien,
Qu'à ne le point flater , son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et , si vous l'avez vû , vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sçais que là-dessus je n'en suis point du tout ;
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

286 LES FEMMES SCAVANTES,
TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sçais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aye eu l'esprit distrait,

Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.

Mais laissons ce discours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;

Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux tems.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaîse.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

[Ils se levent tous.]

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

COMEDIE.
TRISSOTIN.

287

Allez , petit grimaud , barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez , rimeur de balle , opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez , frippier d'écrits , impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez , cuistre . . .

PHILAMINTE.

Hé , Messieurs , que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN à *Vadius*.

Va , va restituer tous les honteux larcins

Que reclament sur toi les grecs & les latins.

VADIUS.

Va , va-t-en faire amende honorable au parnasse ,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton livre , & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi , de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie , en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui , oui , je te renvoye à l'auteur des satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussi.

288 LES FEMMES SCAVANTES,
VADIUS.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix ,
Et l'on t'y voit par tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler ;
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups , contre moi redoublés en tous lieux ,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCENE

SCENE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE,
BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez long-tems mon ame s'inquiète
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire.
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire,
J'aime à vivre aisément; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y suis blessée, & ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.

Tome VI.

O o

290 LES FEMMES SCAVANTES,

La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connoissances,
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit ;

[*montrant Trissotin.*]

Et cet homme est monsieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere ?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BELISE à *Trissotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède ;
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN à *Henriette.*

Je ne sçais que vous dire, en mon ravissement,
Madame ; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met . . .

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore.

Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez ?

Sçavez-vous bien que si . . . Suffit. Vous m'entendez.

[à Trissotin.]

Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCENE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

ON voit briller pour vous les soins de notre mere ;
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux . . .

HENRIETTE.

Si le choix est si beau , que ne le prenez vous ?

ARMANDE.

C'est à vous , non à moi , que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cède tout , comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen , comme à vous , me paroïssoit charmant ,
J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois , comme vous , les pédans dans la tête ,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant , bien qu'ici nos goûts soient différens ,
Nous devons obéir , ma sœur , à nos parens.

O o ij

292 LES FEMMES SCAVANTES,

Une mere a sur nous une entière puissance ;

Et vous croyez en vain , par votre résistance . . .

SCENE VIII.

CHRISALE , ARISTE , CLITANDRE ,
HENRIETTE , ARMANDE .

CHRISALE à *Henriette* ; lui *présentant Clitandre*.

Allons , ma fille , il faut approuver mon dessein.
Otez ce gand. Touchez à monsieur dans la main ;
Et le considérez désormais dans votre ame
En homme dont je veux que vous foyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté , ma sœur , vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir , ma sœur , à nos parens ;
Un pere a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéissance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire ?

ARMANDE.

Je dis que j'apprehende fort
Qu'ici ma mere & vous ne foyez pas d'accord ;
Et c'est un autre époux . . .

CHRISALE.

Taisez-vous , perronnelle ,
Allez philosopher tout le saoul avec elle ,

Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée ; & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles ;
Allons vite.

S C E N E IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE,
CLITANDRE.

F A R I S T E.
Orr bien. Vous faites des merveilles.
C L I T A N D R E.

Quel transport ! Quelle joye ! Ah ! Que mon fort est doux !

C H R I S A L E à *Clitandre*.

Allons , prenez sa main , & passez devant nous ;
Menez-là dans sa chambre. Ah ! Les douces caresses !

[à *Ariste*.]

Tenez , mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses ,
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours ;
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

UI, rien n'a retenu son esprit en balance,
Elle a fait vanité de son obéissance,
Son cœur, pour se livrer, à peine devant
moi,
S'est-il donné le tems d'en recevoir la loi;

Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit monsieur en use étrangement

COMEDIE.

295

De vouloir , malgré vous , devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.

Je le trouvois bien fait , & j'aimois vos amours ;

Mais , dans ses procédés , il m'a déplû toujours.

Il sçait que , Dieu merci , je me mêle d'écrire ;

Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCENE II.

CLITANDRE *entrant doucement , & écoutant sans se
montrer* , ARMANDE , PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne souffrirois point , si j'étois que de vous ,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée

Que là-dessus je parle en fille intéressée ;

Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait ,

Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.

Contre de pareils coups , l'ame se fortifie

Du solide secours de la philosophie ,

Et par elle on se peut mettre au dessus de tout ;

Mais , vous traiter ainsi , c'est vous pousser à bout.

Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire ;

Et c'est un homme , enfin , qui ne doit point vous plaire.

Jamais je n'ai connu , discourant entre nous ,

Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

296 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Petit fot.

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal !

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lû des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent !

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises ;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises . . .

CLITANDRE à *Armande*.

Hé ! Doucement, de grace. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? Et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoi l'autoriser,

Vous

Vous en seriez trop digne ; & les premières flâmes
S'établissent des droits si sacrés sur les ames ,
Qu'il faut perdre fortune , & renoncer au jour ,
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale ;
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impose ;
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux,
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre ;
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez ?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez ?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sçauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette & débarrassée ;

298 LES FEMMES SCAVANTES,

Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enfuit.
Ah! Quel étrange amour; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flâmes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs,
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur & net comme le feu céleste,
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne panche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose,
On aime pour aimer, & non pour autre chose,
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaît, un corps tout comme une ame,
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art,
Le Ciel m'a dénié cette philosophie;
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,

Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées ;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtimens ;
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête & doux,
Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

A R M A N D E.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter,
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mere le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

C L I T A N D R E.

Il n'est plus tems, Madame, une autre a pris la place ;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De maltraiter l'azyle, & blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

300 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Mais enfin , comptez-vous , Monsieur , sur mon suffrage ,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ;
Et , dans vos visions , sçavez-vous , s'il vous plaît ,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ?

CLITANDRE.

Hé , Madame , voyez votre choix , je vous prie ,
Exposez-moi , de grace , à moins d'ignominie ;
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits , qui chez vous m'est contraire ,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est , & plusieurs , que , pour le bel esprit ,
Le mauvais goût du siècle a sçu mettre en crédit ;
Mais monsieur Trissotin n'a pû dupper personne ,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans , on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut ,
C'est de vous voir au Ciel élever des fornettes
Que vous défavoueriez , si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous ,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE,
ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN à *Philaminte*.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échapé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chû tout au travers de notre tourbillon;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, sur tout, l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; & je hais seulement
La science & l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de foi, qui sont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir sçavant comme de certains gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

302 LES FEMMES SCAVANTES,
CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits , comme en propos ,
La science est sujette à faire de grands fots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile ,
La preuve m'en feroit , je pense , assez facile.
Si les raisons manquoient , je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi , je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi , je les vois si bien qu'ils me crévent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai crû jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands fots , & non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal ; & je vous suis garant
Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes ,
Puisqu'ignorant & sot sont termes synonymes.

COMEDIE.
CLITANDRE.

303

Si vous le voulez prendre aux usages du mot ,
L'alliance est plus forte entre pédant & sot.

TRISSOTIN.

La sottise , dans l'un , se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude , dans l'autre , ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le sçavoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le sçavoir , dans un fat , devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes ,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands ,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains sçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains sçavans-là peuvent , à les connoître ,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui , si l'on s'en rapporte à ces certains sçavans ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE à *Clitandre*.

Il me semble , Monsieur . . .

CLITANDRE.

Hé , Madame , de grace.

Monfieur est assez fort , sans qu'à son aide on passe ,

304 LES FEMMES SCAVANTES,

Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant ;
Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie,
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second ! Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pouvû qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense,
Il entend raillerie autant qu'homme de France ;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuye,
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuye ;
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout-dit.
La cour, comme l'on sçait, ne tient pas pour l'esprit,
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance ;
Et c'est, en courtisan, qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour ;
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,

Et

Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le sçavoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur? C'est que pour la science
Rafius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre-aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles heros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice;

306 LES FEMMES SCAVANTES,

Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms

Elle manque à verser la faveur de ses dons ?

Leur sçavoir à la France est beaucoup nécessaire ;

Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.

Il semble à trois gredins , dans leur petit cerveau ,

Que pour être imprimés , & reliés en veau ,

Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes ;

Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ;

Qu'au moindre petit bruit de leurs productions ,

Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;

Que sur eux l'univers a la vôë attachée ;

Que par tout de leur nom la gloire est épanchée ;

Et qu'en science ils font des prodiges fameux ,

Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux ,

Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles ,

Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles

A se bien barbouiller de grec & de latin ,

Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin

De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.

Gens , qui de leur sçavoir paroissent toujours yvres ,

Riches , pour tout mérite , en babil importun ,

Inhabiles à tout , vuides de sens commun ;

Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence

A décrier par tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande ; & cet emportement

De la nature en vous marque le mouvement.

C'est le nom de rival qui dans votre ame excite. . .

SCENE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE;
CLITANDRE, ARMANDE,
JULIEN.

JULIEN.

LE sçavant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet;
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise;
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours;
Afin de s'introduire en valet qui sçait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

TRissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre
fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut
qu'à vos richesses, & que vous ferez bien de ne point con-
clure ce mariage, que vous n'ayiez vû le poëme que je com-
pose contre lui. En attendant cette peinture où je prétends
vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie
Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés
en marge tous les endroits qu'il a pillés.

308 LES FEMMES SCAVANTES,

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie,
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.

[à Julien.]

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,

[montrant Trissotin.]

Dès ce soir, à monsieur, je marierai ma fille.

SCENE V.

PHILAMINTE, ARMANDE,
CLITANDRE.

PHILAMINTE à Clitandre.

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
Et monsieur que voilà, sçaura prendre le soin

De courir lui porter bientôt cette nouvelle ;
Et disposer son cœur à vous être rébelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir ;
Et si je la sçaurai réduire à son devoir.

SCENE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J' Ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos vifées,
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé ;

Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sur de ma reconnoissance.

SCENE VII.

CHRIŒALE, ARISTE, HENRIETTE,
CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux.
Madame votre femme a rejeté mes vœux ;
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRIŒALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin ?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRIŒALE.

Dès ce soir ?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRIŒALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

CHRIŒALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

COMEDIE.

311

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.

Ah ! Je leur ferai voir, si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.

[*à Henriette.*]

Nous allons revenir, songez à nous attendre.

Allons, suivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariste.*

Hélas ! Dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'employerai toute chose à servir vos amours.

SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flâme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

312 LES FEMMES SCAVANTES,
HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il fera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;

Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,

Il est une retraite où notre ame se donne,

Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour

De recevoir de vous cette preuve d'amour !

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

'Est sur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête
à tête ;

Et j'ai crû, dans le trouble où je vois la
maison,

Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sçais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable ;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas ;
Pour un vray philosophe a d'indignes appas ;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;
Et vos brillans. traits, vos yeux perçans & doux,

Tome VI.

R r

314 LES FEMMES SCAVANTES,

Votre grace & votre air font les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses ;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre ;
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant, qu'on sçauroit estimer ;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit être ;
Et je sens, que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sçais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire,
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possède Clitandre ;
Et, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non ; à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer ;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.

Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite ,
N'est point, comme l'on sçait, un effet du mérite,
Le caprice y prend part ; & , quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est .
Si l'on aimoit, Monsieur , par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendresse ;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie , à mon aveuglement ;
Et ne vous servez point de cette violence
Que , pour vous , on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir,
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime ;
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mere à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour ; & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

T R I S S O T I N.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter ?
Imposez-lui des loix qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez , Madame , d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas . . .

H E N R I E T T E.

Hé , Monsieur, laissons-là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris , de Philis , d'Amarantes ,
Que par tout dans vos vers vous peignez si charmantes ;

316 LES FEMMES SCAVANTES,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, & ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monsieur...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,

Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arrêter les aimables transports ;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mere
Qui prétend couronner une flâme si chere ;
Et, pourvû que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvû que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais sçavez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense,
A vouloir sur un cœur user de violence ?
Qu'il ne fait pas bien fûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait ;
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentimens que le mari doit craindre ?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré ;
A tous événemens le sage est préparé.

COMEDIE.

317

Guéri, par la raison, des foiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires;
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous si singulière,
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et comme, à dire vrai, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelqu'autre; & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en sortant.*

Nous allons voir bien-tôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE,
HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

AH! Ma fille, je suis bien-aîsé de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,

318 LES FEMMES SCAVANTES,

Et soumettre vos vœux aux volontés d'un pere.

Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;

Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,

Martine que j'amène, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.

Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change,

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez;

Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.

Ne vous relâchez pas; & faites bien en sorte

D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable

Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,

Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

COMEDIE.
HENRIETTE.

319

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais ! Qu'est-ce donc que ceci ?

Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison

N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

320 LES FEMMES SCAVANTES,
HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,

Je vous ferai bien voir que c'est à votre pere

Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas ! Vous flatez-là les plus doux de mes vœux ;

Veillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme à mes désirs rébelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai foin

De vous encourager s'il en est de besoin.

SCENE

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,
TRISSOTIN, UN NOTAIRE,
CHRISALE, CLITANDRE,
HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Vous ne sçauriez changer votre stile sauvage;
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre stile est très bon; & je ferois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah! Quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et datter par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.

[*apercevant Martine.*]

Ah, ah! Cette impudente ose encor se produire?

Tome VI.

S f

322 **LES FEMMES SCAVANTES,**
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

CHRISALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.

Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monsieur ; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne,

Est monsieur.

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne,
Je prétends qu'elle épouse, est monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux !

C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous ?

Mettez, mettez monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez monsieur Clitandre.

COMEDIE.
LE NOTAIRE.

323

Mettez-vous donc d'accord; &, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux?

PHILAMINTE à *Chrisale*.

Quoi donc? Vous combattrez les choses que je veux?

CHRISALE.

Je ne sçaurois souffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vrayment à votre bien on songe bien ici,
Et c'est-là, pour un sage, un fort digne souci.

CHRISALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

[*montrant Trissotin.*]

Et moi pour son époux, voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien absolu?

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire; & je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

S f ij

324 LES FEMMES SCAVANTES,
CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gaussé,
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il est vray.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fit le maître du logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocriffe;
Et, si je contestois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monfieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune, & bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un sçavant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant sçavoir le grais, ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les sçavans ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sçache A, ne B, n'en déplaît à madame;
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE à *Chrisale*.

Est-ce fait? Et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

326 LES FEMMES SCAVANTES,
PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.

[*montrant Trissotin.*]

Henriette & monsieur seront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me répliquez pas ;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

[*à Henriette & à Clitandre.*]

Voyez ; y donnez-vous votre consentement ?

HENRIETTE.

Hé, mon pere !

CLITANDRE à *Clitandre.*

Hé, Monsieur !

BELISE.

On pourroit bien lui faire

Des propositions qui pourroient mieux lui plaire ;

Mais nous établissons une espèce d'amour

Qui doit être épuré comme l'astre du jour ;

La substance qui pense y peut être reçue,

Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCENE IV.

ARISTE , CHRISALE , PHILAMINTE ,
BELISE , HENRIETTE , ARMANDE ,
TRISSOTIN , UN NOTAIRE ,
CLITANDRE , MARTINE .

ARISTE.

J'Ai regret de troubler un mystère joyeux ,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles ;

[à *Philaminte*.]

L'une, pour vous, me vient de votre procureur ;

[à *Chrisale*.]

L'autre, pour vous, me vient de Lion.

PHILAMINTE.

Quel malheur ,

Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire ?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

M*Adame, j'ai prié monsieur votre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.*

328 LES FEMMES SCAVANTES,
CHRISALE à Philaminte.

Votre procès perdu !

PHILAMINTE à *Chrisale*.

Vous vous troublez beaucoup ;

Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.

Faites, faites paroître une ame moins commune

A braver, comme moi, les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez , vous coûte quarante mille écus ; & c'est à payer cette somme , avec les dépens , que vous êtes condamnée par arrêt de la cour.

Condamnée ? Ah ! Ce mot est choquant , & n'est fait
Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet ;

Et vous vous êtes là justement récriée.

Il devoit avoir mis que vous êtes priée

Par l'arrêt de la cour , de payer au plutôt

Quarante mille écus , & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère ,
me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je
sçais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argan-
te & de Damon , & je vous donne avis qu'en même jour ils
ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel ! Tout-à-la fois , perdre ainsi tout son bien !

PHI-

PHILAMINTE à *Chrisale*.

Ah ! Quel honteux transport ! Fi. Tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vray sage aucun revers funeste ;
Et, perdant toute chose , à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire , & quittez votre ennui ;

[*montrant Trissotin.*]

Son bien nous peut suffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non , Madame , cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire ;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems ;
Elle suit de bien près , Monsieur , notre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras ;
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois , je vois de vous , non pas pour votre gloire ,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez ,
Et je regarde peu comment vous le prendrez ;
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuye.
Je vaudrais bien que de moi l'on fît plus de cas ;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE,
BELISE, ARMANDE, HENRIETTE,
CLITANDRE, UN NOTAIRE,
MARTINE.

PHILAMINTE.

QU'il a bien découvert son ame mercénaire !
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin
Je m'attache , Madame , à tout votre destin ;
Et j'ose vous offrir , avecque ma personne ,
Ce qu'on sçait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez , Monsieur , par ce trait généreux ;
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui , j'accorde Henriette à l'ardeur empressée . . .

HENRIETTE.

Non , ma mere , je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi ! Vous vous opposez à ma félicité ?
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre . . .

HENRIETTE.

Je sçais le peu de bien que vous avez , Clitandre ;

Et je vous ai toujours souhaité pour époux ,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux ,
J'ai vû que mon hymen ajustoit vos affaires ;
Mais , lorsque nous avons les destins si contraires ,
Je vous chéris assez dans cette extrémité ,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me feroit sans vous insupportable.

HENRIETTE:

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie ,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux ,
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE à *Henriette*.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre ,
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez, tout mon cœur y courir ;
Et je ne fuis sa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours ;

T t ij

332 LES FEMMES SCAVANTES,

Pour détromper ma sœur ; & lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en soit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joye au cœur ;
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE à *Clitandre*.

Je le sçavois bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE à *Philaminte*.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne fera point vous que je leur sacrifie ;
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur.
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de sa vie.

CHRISALE au *Notaire*.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit ;
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN.

LA
COMTESSE
D'ESCARBAGNAS,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comtesse d'Escarbagnas.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant
de la Comtesse.

MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre
amant de la Comtesse.

MONSIEUR BOBINET, précepteur de monsieur
le Comte.

ANDRÉE, fuivante de la Comtesse.

JEANNOT, valet de monsieur Tibaudier.

CRICQUET, valet de la Comtesse.

La scène est à Angoulême.

LA COMTESSE DESCARBAGNAS.

**LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS,
*COMEDIE.***

**ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.**

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Quoi, Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte ;
délicate ; & il n'est guère honnête à un
seigneur de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je ferois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux
au monde ; & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun

336 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; & c'est là, comme vous sçavez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent par tout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand mystère une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes, & de-là s'est jetté à corps perdu dans le raisonnement du ministère, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sçait les secrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laisse voir tous ses desseins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vûes de la prudence de nos voisins, & remuë, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique, & en Asie; & il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du Prêtre-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin
de

de la rendre agréable, & faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; & si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez, que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier, que, cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent, que j'évite le tête à tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarrassez; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous sçavons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit, pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, si vous étiez venu une demie-heure plutôt, nous aurions profité de tous ces momens, car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse étoit sortie; & je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

338 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous sçavez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part; & que mes freres, non plus que votre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, & me contraindre à perdre, en une sottise feinte, les momens que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte, dont vous parlez, m'est une comédie fort agréable; & je ne sçais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la ramène dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens; & sa sottise tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne considerez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, & qu'on n'est point capable de se jouer long-tems, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon

amour un tems qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur; & cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poëte.

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture;
Et, si je suis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattuë,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent messieurs

V u ij

340 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
les poètes , de mentir de gayeté de cœur , & de donner
à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas , pour s'ac-
commoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant
je ferai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits , & je dois en demeurer
là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des
vers ; mais non pour vouloir qu'ils soient vûs,

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse mo-
destie , on sçait dans le monde que vous avez de l'esprit ;
& je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les
vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu ! Madame , marchons là-dessus , s'il vous plaît ,
avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde
de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain
ridicule qu'il est facile d'attraper , & nous avons de nos
amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu ! Cléante , vous avez beau dire , je vois avec
tout cela que vous mourez d'envie de me les donner ; &
je vous embarrasserois , si je faisois semblant de ne m'en pas
foucier.

LE VICOMTE.

Moi , Madame ? Vous vous moquez , & je ne suis pas si
poète que vous pourriez croire pour . . . Mais voici votre
madame la comtesse d'Escarbagnas. Je fors par l'autre porte

pour ne la point trouver ; & vais disposer tout mon monde
au divertissement que je vous ai promis.

S C E N E II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE,
& CRIQUET *dans le fond du théâtre.*

LA COMTESSE.

A H ! Mon Dieu ! Madame, vous voilà toute seule !
Quelle pitié est-ce-là ? Toute seule ! Il me semble
que mes gens m'avoient dit , que le vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de sça-
voir que vous n'y étiez pas , pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment ! Il vous a vûë ?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, Madame ; & il a voulu témoigner par là qu'il est
tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment , je le veux quereller de cette action. Quelque
amour que l'on ait pour moi , j'aime que ceux qui m'aiment ,
rendent ce qu'ils doivent au sexe ; & je ne suis point de

342 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS ,
l'humeur de ces femmes injustes , qui s'applaudissent des
incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point , Madame , que vous soyiez surprise de son
procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes
ses actions , & l'empêche d'avoir des yeux que pour
vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez
forte , & je me trouve pour cela assez de beauté , de
jeunesse , & de qualité , Dieu merci ; mais cela n'empêche
pas qu'avec ce que j'inspire , on ne puisse garder de l'hon-
nêteté , & de la complaisance pour les autres. [*appercevant*
Criquer.] Que faites-vous donc là , laquais ? Est-ce qu'il n'y
a pas une antichambre où se tenir , pour venir quand on
vous appelle ? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en
province un laquais qui sçache son monde. A qui est-ce
donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là dehors ,
petit fripon ?

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE.

F LA COMTESSE à *Andrée.*
Ille, approchez.

ANDREE.

Que vous plaît-il , Madame ?

COMEDIE.
LA COMTESSE.

343

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc , maladroite ,
comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes.

ANDREE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garde-robe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle faire, cet oïson bridé?

ANDREE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robcs.

LA COMTESSE.

Ah! Mon Dieu! L'impertinente! [*à Julie.*] Je vous demande pardon, Madame. [*à Andrée.*] Je vous ai dit ma garde-robe, grosse-bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.

ANDREE.

Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDREE.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier qu'il faut appeller gardemeuble.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice que j'ai mise à la chambre, & elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame; & il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des sièges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraints de nous donner des sièges nous-mêmes.

SCENE

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE.

ANDREE.
Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.
Il se faut bien égoïller avec vous autres.

ANDREE.
J'enfermois votre manchon, & vos coëffes dans votre armoi... dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE.
Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDREE.
Holà, Criquet.

LA COMTESSE.
Laissez-là votre Criquet, bouvière; & appelez, laquais.

ANDREE.
Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd, Criq... Laquais, laquais.

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE,
CRIQUET.

CRIQUET.
PLaît-il?

346 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc , petit coquin ?

CRIQUET.

Dans la rue , Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent , mon ami , & vous devez sçavoir que là-dehors , en terme de personnes de qualité , veut dire , l'antichambre. Andrée , ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là , par mon écuyer ; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que c'est , Madame , que votre écuyer ? Est-ce maître Charles , que vous appelez comme cela ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous , sotte que vous êtes , vous ne sçauriez ouvrir la bouche , que vous ne disiez une impertinence. [à Cricquet.] Des sièges. [à Andrée.] Et vous , allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent , il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc , que vous me regardez toute effarée ?

ANDRÉE.

Madame . . .

LA COMTESSE.

Hé bien , madame. Qu'y a-t-il ?

COMEDIE.
ANDREE.

347

C'est que...

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDREE.

C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment? Vous n'en avez point?

ANDREE.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouvière! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDREE.

Je n'en ai point vûë depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de là, insolente. Je vous renverrai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCENE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

M_{Adame.} LA COMTESSE.

JULIE.

Madame.

348 **LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,**
LA COMTESSE.

Ah ! Madame.

JULIE.

Ah ! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Madame.

JULIE.

Mon Dieu ! Madame.

LA COMTESSE.

Oh ! Madame.

JULIE.

Oh ! Madame.

LA COMTESSE.

Hé ! Madame.

JULIE.

Hé ! Madame.

LA COMTESSE.

Hé ! Allons donc , Madame.

JULIE.

Hé ! Allons donc , Madame.

LA COMTESSE.

Je fuis chez moi , Madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde , Madame.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE,
apportant un verre d'eau, CRIQUET.

LA COMTESSE à *Andrée*.

Allez, impertinente, je bois avec une foucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une foucoupe pour boire.

ANDREE.

«Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une foucoupe?»

CRIQUET.

Une foucoupe ?

ANDREE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sçais.

LA COMTESSE à *Andrée*.

Vous ne grouillez pas ?

ANDREE.

Nous ne sçavons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une foucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Vive Paris pour être bien servie; on vous entend là au moindre coup d'œil.

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE

apportant un verre d'eau avec une assiette dessus,

CRIQUET.

LA COMTESSE.

HÉ bien! Vous ai je dit comme cela, tête de bœuf?
C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDREE.

Cela est bien aisé. [*Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.*]

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDREE.

Hé bien, oui. Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouvière, cette bûtorde, cette...

COMEDIE.

351

ANDREE *s'en allant.*

Dame ! Madame , si je le paye , je ne veux point être querrellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

EN vérité , Madame , c'est une chose étrange que les petites villes , on n'y sçait point du tout son monde ; & je viens de faire deux ou trois visites , où ils ont pensé me désespérer , par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve , c'est qu'ils veulent en sçavoir autant que moi , qui ai été deux mois à Paris , & vû toute la cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà !

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables , avec les impertinentes égalités dont

352 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; & ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demouroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sçait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Moï, Madame, cet hôtel de Lion, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

LA COMTESSE.

Il est vray qu'il y a bien de la différence de ces lieux là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchandant point à vous rendre tous les respects qu'on sçauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège ; & , lorsque l'on veut voir la revûe, ou le grand ballet de Pîché, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter ; & je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées

refusées ; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms , on sçait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redescendre à un monsieur Tibaudier le conseiller, & à un monsieur Harpin le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avouë ; car pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conseiller, & un receveur sont des amans un peu bien minces, pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir ; ils servent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de soupirans. Il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites, c'est une école que votre conversation ; & j'y viens tous les jours apprendre quelque chose.

SCENE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE,
CRIQUET.

CRIQUET *à la Comtesse.*

Voilà Jeannot de monsieur le conseiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui sçauroit vivre, auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venuë dire doucement à l'oreille de sa maîtresse, Madame, voilà le laquais de monsieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtresse auroit répondu, faites-le entrer.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE,
CRIQUET, JEANNOT.

Entrez, Jeannot. CRIQUET.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. [*à Jeannot.*] Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT.

C'est monsieur le conseiller, Madame, qui vous souhaite

le bon jour ; & , auparavant que de venir , vous envoie des poires de son jardin , avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du bon chrétien , qui est fort beau. Andrée , faites porter cela à l'office.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET,
JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Jeannot.*

Tien , mon enfant , voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh ! Non , Madame.

LA COMTESSE.

Tien , te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu , Madame , de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi , Madame.

CRIQUET.

Hé , prenez , Jeannot. Si vous n'en voulez pas , vous me le baillerez.

356 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET à *Jeannot*, qui s'en va.

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui ? Quelque sot !

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sçait vivre avec les personnes de ma qualité, & qu'il est fort respectueux.

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE,
JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la comédie sera bien-tôt prête ; & que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la sale.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë au moins. [*à Criquet.*] Quel'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la

comédie , & je n'y sçaurois prendre de plaisir , lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un siège. [*au vicomte, après qu'il s'est assis.*] Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE *après avoir lû tout bas le billet.*

Voici un billet du beau stile, Madame, & qui mérite d'être bien écouté.

M *Adame, je n'aurois pas pû vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.*

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en quadreront mieux avec la dureté de votre ame, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclus ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal; c'est-à-dire,

358 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
*Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque
je vous présente des poires de bon chrétien, pour des poires
d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours.*

TIBAUDIER, votre esclave indigne.
Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'académie;
mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beau-
coup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame; & , monsieur le vicomte dût-
il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écrirait com-
me cela.

SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE,
LA COMTESSE, JULIE,
CRIQUET.

LA COMTESSE.

Approchez, monsieur Tibaudier, ne craignez point
d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi-bien que
vos poires; & voilà madame qui parle pour vous contre
votre rival.

M. TIBAUDIER!

Je lui suis bien obligé, Madame; & , si elle a jamais quel-
que procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas

l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flâme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, & votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide; & j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, & que madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérois quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets que j'ai composés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah! Je ne pensois pas que monsieur Tibaudier fût poète; & voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. [*à Criquet.*] Laquais, donnez un siège à monsieur Tibaudier. [*bas à Criquet, qui apporte une chaise.*] Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là; & nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER.

Une personne de qualité

Ravit mon ame,

Elle a de la beauté,

360 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

J'ai de la flâme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. Une personne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il est un peu trop long ; mais on peut prendre
une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE à *m. Tibaudier*.

Voyons l'autre strophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne sçais pas si vous doutez de mon parfait amour ;
Mais je sçais bien que mon cœur, à toute heure ;

Veut quitter sa chagrine demeure,

Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.

Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,

Et de ma foi, dont unique est l'espèce,

Vous devriez à votre tour,

Vous contentant d'être comtesse,

Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse,

Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous moquer ; pour des vers faits dans la
province, ces vers-là sont fort beaux.

LE

Comment, Madame ! Me moquer ? Quoique son rival, je trouve ses vers admirables, & ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous ; mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi ? Martial fait-il des vers ? Je pensois qu'il ne fît que des gands ?

M. TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, Madame, c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes, & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là-dedans.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
M. TIBAUDIER, M. BOBINET.
CRIQUET.

LA COMTESSE.

H Olà, monsieur Bobinet. Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet ?

LA COMTESSE.

A. quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le comte ?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le marquis & le commandeur ?

M. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le comte ?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

COMEDIE 363
LA COMTESSE.

Que fait-il, monsieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compose un thème, Madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, monsieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comtesse.*

CE monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage;
& je crois qu'il a de l'esprit.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
LE COMTE, M. BOBINET,
M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALLons, monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

364 **LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,**
LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, saluez madame, faites la révérence à monsieur le vicomte, saluez monsieur le conseiller.

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous-là?

JULIE.

En vérité, Madame, monsieur le comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! Quand je le fis, j'étois si jeune, que je me jouais encore avec une poupée.

JULIE.

C'est monsieur votre frère, & non pas monsieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me

confier la conduite; & je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit esto virile, omne vir . . .

LA COMTESSE.

Fi, monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là ?

M. BOBINET.

C'est du latin, Madame, & la première règle de Jean Despautère.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Ce Jean Despautère-là est un insolent ; & je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
M. TIBAUDIER, LE COMTE,
M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.
LEs comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. [*montrant Julie.*] Monsieur Tibaudier, prenez madame.

[*Criquet range tous les sièges sur un des côtés du théâtre, la comtesse, Julie, & le vicomte s'assèment, monsieur Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse.*]

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différens morceaux de musique, & de danse, dont on a voulu composer ce divertissement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plutôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

[*Les violons commencent une ouverture.*]

SCENE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
LE COMTE, MONSIEUR HARPIN,
M. TIBAUDIER, M. BOBINET,
CRIQUET.

M. HARPIN.

P Arbleu, la chose est belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà, monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je suis ravi de cette aventure, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux sermens que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment! On ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé; tête-bleu, la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; &, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

368 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
LA COMTESSE.

En vérité, vous ne sçavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le sçais bien; je le sçais bien, morbleu;
&.... [*monsieur Bobinet épouvanté emporte le comte &
s'enfuit; il est suivi par Criquet.*]

LA COMTESSE.

Hé, si, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce
ne sont point mes juremens, ce sont vos actions; & il vau-
droit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort
& le sang, que de faire ce que vous faites avec monsieur
le vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sçais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous
plaiguez; & si....

M. HARPIN *au vicomte.*

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites
bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trou-
ve point étrange; & je vous demande pardon, si j'inter-
romps votre comédie; mais vous ne devez point trouver
étrange aussi que je me plaigne de son procédé, & nous
avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne sçais point les sujets de
plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse
d'Escarbagnas.

. LA

Quand on a des chagrins jaloux , on n'en use point de la forte ; & l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi , me plaindre doucement ?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier , de dessus un théâtre , ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens , moi , morbleu ; tout exprès ; c'est le lieu qu'il me faut , & je souhaiterois que ce fût un théâtre public , pour vous dire , avec plus d'éclat , toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que monsieur le Vicomte me donne ? Vous voyez que monsieur Tibaudier , qui m'aime , en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN.

Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît ; je ne sçais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous , mais monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi , & je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais , vraiment , monsieur le receveur , vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité ; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il

370 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
y a quelque chose d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé ! Ventrebleu , Madame , quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre , quittons la faribole ?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte ; vous n'êtes pas la première femme qui jouë dans le monde de ces sortes de caractères , & qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur , dont on lui voit trahir & la passion & la bourse , pour le premier venu qui lui donnera dans la vûë. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la duppe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du tems , & que je vienne vous assurer , devant bonne compagnie , que je romps commerce avec vous ; & que monsieur le receveur ne fera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux , comme les amans emportés deviennent à la mode ! On ne voit autre chose de tous côtés. Là , là , monsieur le receveur , quittez votre colère ; & venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN.

Moi , morbleu , prendre place ! Cherchez [*montrant monsieur Tibaudier.*] vos benêts à vos pléds. Je vous laisse , madame la comtesse , à monsieur le vicomte ; & ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite , voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

COMEDIE.
M. TIBAUDIER.

371

Monsieur le receveur, nous vous verrons autre part qu'ici;
& je vous ferai voir que je suis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en sortant.*

Tu as raison, monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE,
JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER,
JEANNOT.

JEANNOT *au vicomte.*

Voilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE *lisant.*

En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous & d'elle. Bon soir.

[à Julie.]

Ma foi, Madame, voilà notre comédie achevée aussi.

[Le vicomte, la comtesse, Julie, & m. Tibaudier se levent.]

A a a ij

372 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
JULIE.

Ah ! Cléante , quel bonheur ! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès ?

LA COMTESSE.

Comment donc ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE VICOMTE.

Cela veut dire , Madame , que j'épouse Julie ; & , si vous m'en croyez , pour rendre la comédie complète de tout point , vous épouserez monsieur Tibaudier , & donnerez mademoiselle Andrée à son laquais , dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi ! Jouer de la sorte une personne de ma qualité ?

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser , Madame ; & les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui , monsieur Tibaudier , je vous épouse , pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur , Madame.

LE VICOMTE *à la comtesse.*

Souffrez , Madame , qu'en enrageant , nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN.

NOMS DE CEUX QUI REPRÉSENTOIENT
dans la comtesse d'Escarbagnas.

La comtesse , *mademoiselle Marotte*. Julie , marquise , *mademoiselle Beauval*. Cléante , vicomte , *le sieur la Grange*. Le petit comte , fils de la comtesse , *le sieur Gaudon*. Bobinet , *le sieur Beauval*. M. Tibaudier , conseiller , *le sieur Hubert*. M. Harpin , receveur des tailles , *le sieur du Croisy*. Andrée , *mademoiselle Bonneau*. Criquet , *le sieur Finet*.

AVERTISSEMENT.

LE Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame, à son arrivée à la cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une comédie, qui enchaînât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose, & une pastorale; ce divertissement parut à saint Germain en Laye au mois de Décembre 1671, sous le titre de, *ballet des ballets*.

Ces deux pièces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient chacun suivi d'un intermède. La comtesse d'Escarbagnas ne parut sur le théâtre du palais royal qu'en un acte, au mois de Juillet 1672, telle qu'on la joue encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

UNE NYMPHE *mademoiselle de Brie.*
 LA BERGERE en homme . . *mademoiselle Moliere.*
 LA BERGERE en femme . . *mademoiselle Moliere.*
 UN BERGER amant *le fleur Baron.*

COMEDIE.

375

I. PASTRE *le sieur Moliere.*

II. PASTRE *le sieur la Thorilliere.*

UN TURC *le sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la distribution des actes & des intermèdes de ce divertissement.

PROLOGUE.

Le prologue réunissoit le premier intermède des amans magnifiques, avec les chants & les danses du prologue de Psiché. Vénus descendue du Ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertissemens qui devoient suivre.

PREMIER ACTE DE LA COMÉDIE.

PREMIER INTERMÈDE.

La plainte qui fait le premier intermède de Psiché.

SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

SECOND INTERMÈDE.

Cérémonie magique de la pastorale comique, représentée dans la troisième entrée du ballet des Muses.

TROISIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Combat des suivans de l'Amour, & des suivans de Bacchus, qui fait le quatrième intermède de George Dandin.

QUATRIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

Entrée d'une égyptienne, dansante & chantante, suivie de douze égyptiens dansans, tirée de la pastorale comique, représentée dans la troisième entrée du ballet des Muses.

Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le second intermède de Psiché.

376 LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,
CINQUIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Cérémonie turque , du quatrième acte du bourgeois gentilhomme.

SIXIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

SIXIÈME INTERMÈDE.

Entrée d'Italiens , tirée du ballet des nations , représenté à la suite du bourgeois gentilhomme.

Entrée d'espagnols , tirée du même ballet des nations.

SEPTIÈME & dernier ACTE DE LA COMÉDIE.

SEPTIÈME & dernier INTERMÈDE.

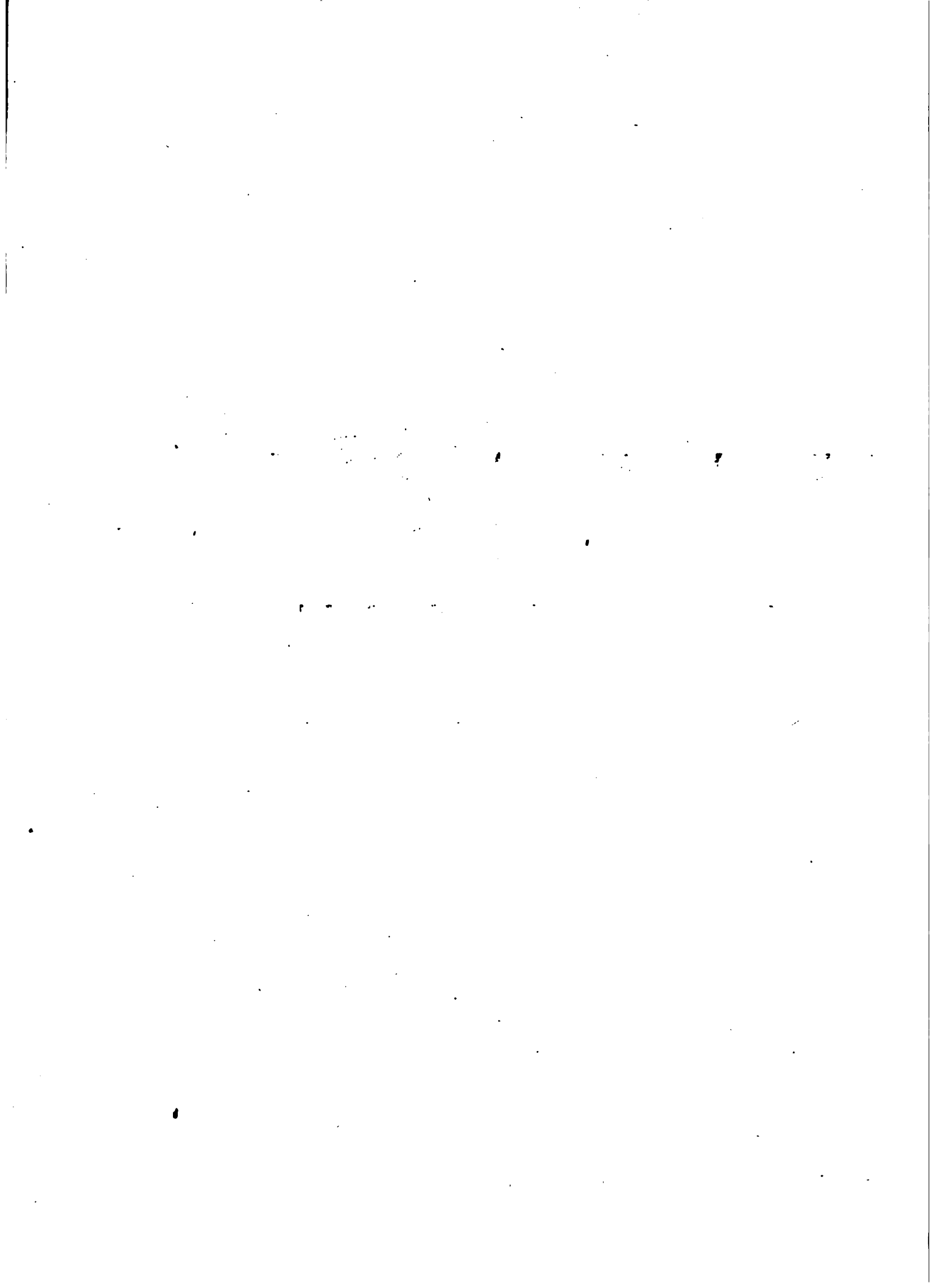
Entrée d'Apollon , de Bacchus , de Mome , & de Mars , qui fait le dernier intermède de Psiché.

LE MALADE

LE
MALADE
IMAGINAIRE,
COMEDIE-BALLET.

Tome VI.

Bbb



A C T E U R S.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.

BÉLINE, seconde femme d'Argan.

ANGÉLIQUE, fille d'Argan.

LOUISON, petite fille, sœur d'Angélique.

BÉRALDE, frere d'Argan.

CLÉANTE, amant d'Angélique.

MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.

THOMAS DIAFOIRUS, fils de monsieur Diafoirus.

MONSIEUR PURGON, médecin.

MONSIEUR FLEURANT, apoticaire.

MONSIEUR BONNEFOI, notaire.

TOINETTE, servante d'Argan.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

DEUX ZÉPHIRS, danfans.

CLIMÉNE.

DAPHNÉ.

TIRCIS, amant de Climéne, chef d'une troupe de bergers.

DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.

380

BERGERS & BERGERES de la fuite de Tircis,
chantans & danfans.

BERGERS & BERGERES de la fuite de Dorilas,
chantans & danfans.

PAN.

FAUNES, danfans.

ACTEURS DES INTERMÈDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.

UNE VIEILLE.

VIOLONS.

ARCHERS, chantans & danfans.

DANS LE SECOND ACTE.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante.

UN ÉGYPTIEN, chantant.

ÉGYPTIENS & ÉGYPTIENNES, chantans & danfans.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

TAPISSIERS, danfans.

LE PRÉSIDENT de la faculté de médecine.

DOCTEURS.

ARGAN, bachelier.

APOTICAIRES, avec leurs mortiers & leurs plions.

PORTE SERINGUES.

CHIRURGIENS.

La scène est à Paris.

LE MALADE IMAGINAIRE

LE MALADE IMAGINAIRE, *COMÉDIE-BALLET.*

Après les glorieuses fatigues, & les exploits victorieux de notre auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire, travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire ; & ce prologue est un essai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un lieu champêtre.

SCENE PREMIERE.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *dansans.*

Q FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez Bergères,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux ;

382 LE MALADE IMAGINAIRE ,
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères ,
Et réjouir tous ces hameaux .

Quittez , quittez vos troupeaux ,
Venez , Bergers , venez , Bergères ,
Accourez , accourez sous ces tendres ormeaux .

SCENE II.

FLORE , DEUX ZEPHIRS *dansans* ,
CLIMENE , DAPHNE , TIRCIS ,
DORILAS .

CLIMENE à *Tircis* , & DAPHNE à *Dorilas* .

Berger , laissons-là tes feux ,
Voilà Flore qui nous appelle .

TIRCIS à *Climène* , & DORILAS à *Daphné* .

Mais , au moins , di-moi , cruelle ,
TIRCIS .

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux .

DORILAS .

Si tu feras sensible à mon ardeur fidèle .

CLIMENE , & DAPHNE .

Voilà Flore qui nous appelle .

TIRCIS , & DORILAS .

Ce n'est qu'un mot , un mot , un seul mot que je veux .

TIRCIS .

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, & DAPHNE.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCENE III.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danfans*,
CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS,
DORILAS, BERGERS & BERGERES
de la suite de Tircis & de Dorilas, chantans & danfans.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers, & les bergères vont se placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.
Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jetter tant de réjouissance?

DAPHNE.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soupignons tous.

CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici ; silence, silence.

Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour ;
Il ramène en ces lieux les plaisirs & l'amour ;

384 LE MALADE IMAGINAIRE,

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.

Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis ;

Il quitte les armes ;

Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah ! Quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande , qu'elle est belle !

Que de plaisirs ! Que de ris ! Que de jeux !

Que de succès heureux !

Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !

Ah ! Quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande , qu'elle est belle !

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergères expriment , par leurs danses , les transports de leur joye.

FLORE.

DE vos flûtes bocagères
Réveillez les plus beaux sons ;

LOUIS offre à vos chansons

La plus belle des matières.

Après cent combats

Où cueille son bras

Une ample victoire ,

Formez , entre vous ,

Cent combats plus doux ,

Pour chanter sa gloire.

CHOEUR

CHOEUR.

Formons, entre nous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui sçaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguste des rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNE.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNE.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau sujet, plus belle récompense

Peuvent-ils animer un cœur?

Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, Flore, comme juge, va se placer au pied d'un

386 LE MALADE IMAGINAIRE ;

arbre, qui est au milieu du théâtre; les deux troupes de bergers & de bergères se placent chacune du côté de leur chef.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux

Il n'est rien d'assez solide ;
Digue, châteaux, villes, & bois,
Hommes, & troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide ;
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

III. ENTREE DE BALLET.

Les bergers & les bergères de la suite de Tircis, dansent autour de lui pour exprimer leurs applaudissemens.

DORILAS.

LE foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur ;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

IV. ENTREE DE BALLET.

Les bergers & les bergères de la suite de Dorilas applaudissent à ses chants en dansant autour de lui.

TIRCIS.

DEs fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'histoire passée
Ne sont point à notre pensée,
Ce que LOUIS est à nos yeux.

V. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergères du côté de Tircis recommencent leurs danses.

DORILAS.

LOUIS fait à nos tems, par ses faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

VI. ENTREE DE BALLET.

Les bergers & les bergères du côté de Dorilas recommencent aussi leurs danses.

VII. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergères de la suite de Tircis & de Dorilas, se mêlent & dansent ensemble.

SCENE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS *danfans*,
CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS,
DORILAS, FAUNES *danfans*, BERGERS
& BERGERES *chantans & danfans*.

PAN.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein téméraire,
Hé, que voulez-vous faire ?
Chanter sur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire,
C'est donner trop d'effort au feu qui vous inspire ;
C'est monter vers les Cieux sur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fonds des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image ;
Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flate ses desirs ;
Laissez, laissez-là sa gloire,
Ne songez qu'à ses plaisirs.

CHOEUR.

Laiçons, laiçons-là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

COMEDIE-BALLET.

389

FLORE à *Tircis*, & à *Dorilas*.

Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,

La force manque à vos esprits,

Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.

Dans les choses grandes & belles,

Il suffit d'avoir entrepris.

VIII. ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Zéphirs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite à Tircis & à Dorilas.

CLIMENE & DAPHNE *donnant la main à leurs amans.*

Dans les choses grandes & belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah! Que d'un doux succès notre audace est suivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNE, TIRCIS, DORILAS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie.

CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois

Nos flûtes & nos voix,

Ce jour nous y convie;

Et faisons aux échos retentir mille fois,

LOUIS est le plus grand des rois,

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie.

IX. & derniers ENTREE DE BALLET.

L Es Faunes, les bergers & les bergères, se mêlent ensemble; il se fait entr'eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la comédie.

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGERE *chantante.*

Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère,
Vains, & peu sages médecins;

Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespère.

Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère.

Hélas, hélas ! Je n'ose découvrir

Mon amoureux martyr

Au berger pour qui je soupire,

Et qui seul peut me secourir.

Ne prétendez pas le faire,

Ignorans médecins, vous ne sçauriez le faire,

Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire

Croit que vous connoissez l'admirable vertu,

Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire;

Et tout votre caquet ne peut être reçu

Que d'un malade imaginaire;

Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère.

Fin des Prologues.

IMAGINAIRE,
COMÉDIE - BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

ARGAN *assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jettons les parties de son apothicaire.*

Rois & deux font cinq, & cinq font dix,
& dix font vingt. Trois & deux font cinq.
Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère
insinuatif, préparatif, & remollient pour
amollir, humecter, & rafraîchir les entrail-
les de monsieur. Ce qui me plaît de monsieur Fleurant mon
apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles.

392 LE MALADE IMAGINAIRE.

Les entrailles de monsieur, trente sols. Oui, mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, & ne pas écarter les malades. Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, & vingt sols, en langage d'apothicaire, c'est-à-dire, dix sols; les voilà, dix sols. Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat & autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas ventre de monsieur, trente sols; avec votre permission dix sols. Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif & somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols; je ne me plains pas de celui-là, car il m'a bien fait dormir. Dix, quinze, seize & dix-sept sols six deniers. Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative & corroborative, composée de casse récente avec séné levantin & autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser & évacuer la bile de monsieur, quatre livres. Ah! Monsieur Fleurant, c'est se moquer, il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente sols. Plus, dudit jour, une potion anodine & astringente, pour faire reposer monsieur, trente sols. Bon, dix & quinze sols. Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. Dix sols, monsieur Fleurant. Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. Monsieur Fleurant, dix sols. Plus, du vingt-septième,

septième, une bonne médecine composée pour hâter d'aller, & chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. Bon, vingt, & trente sols; je suis bien aise que vous soyiez raisonnable. Plus; du vingt-huitième, une prise de petit lait clarifié & dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer & rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. Bon, dix sols. Plus, une potion cordiale & préservative, composée avec douze grains de bézoard, syrops de limon & grenade, & autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante sols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept & huit médecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. [Voyant que personne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.] Il n'y a personne? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. [après avoir sonné une sonnette qui est sur sa table.] Ils n'entendent point, & ma sonnette ne fait pas assez de bruit. [après avoir sonné pour la deuxième fois.] Point d'affaire. [après avoir sonné encore.] Ils sont sourds. Toi-

394 LE MALADE IMAGINAIRE,

nette. [*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette.*] Tout comme si je ne fonnois point. Chienne, coquine. [*voyant qu'il sonne encore inutilement.*] J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade ? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

O TOINETTE *en entrant.*
N y va.

ARGAN.

Ah ! Chienne. Ah ! Carogne....

TOINETTE *faisant semblant de s'être cogné la tête.*
Diantre soit de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colère.*

Ah ! Traîtresse....

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah !

ARGAN.

Il y a....

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Il y a une heure....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laissé....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tai-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoïller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine....

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, trâtresse....

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah!

ARGAN.

Chienne, tu veux....

396 LE MALADE IMAGINAIRE,
TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Quoi ! Il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller !

TOINETTE.

Querellez tout votre faoul, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aye le plaisir de pleurer ; chacun le sien ce n'est pas trop. Ah !

ARGAN.

Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. [*après s'être levé.*] Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE.

Votre lavement ?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE.

Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires là ; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

COMEDIE-BALLET. 397
TOINETTE.

Ce monsieur Fleurant-là, & ce monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remédes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angelique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Approchez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attendez. [à *Toinette*.] Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vite, Monsieur, allez; monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

T OINETTE. ANGELIQUE.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amant? Car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems; & vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë que je ne sçaurois me lasser de te parler de lui; & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais di-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise.

ANGELIQUE.

Di-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma defense sans me connoître, est tout-à-fait d'un honnête homme?

400 LE MALADE IMAGINAIRE,
TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOINETTE.

D'accord,

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

TOINETTE.

Oh ! Oui,

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Assurément,

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE.

Cela est sûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il est vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choses-là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; & j'ai vû de grands comédiens là-dessus.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! De la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dît pas vray ?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bien-tôt éclaircie ; & la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, est une prompte voye à vous faire connoître s'il vous dit vray, ou non. C'en fera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

Tome VI.

Ecc

SCENE V.

ARGAN , ANGELIQUE , TOINETTE.

ARGAN *s'asséant.*

O R çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ! Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'est rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! Nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante, la chose est donc conclue, & je vous ai promise.

ANGELIQUE.

C'est à moi, mon pere, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mere, avoit envie que je vous fisse religieuse, & votre petite sœur Louison aussi ; & , de tout tems, elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté , & ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah ! Mon pere , que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE à *Argan*.

En vérité , je vous sçais bon gré de cela ; & voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la personne ; mais on m'a dit que j'en ferois content , & toi aussi.

ANGELIQUE.

Assûrément , mon pere.

ARGAN.

Comment ! L'as-tu vû ?

ANGELIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur , je ne feindrai point de vous dire que le hazard nous a fait connoître il y a six jours ; & que la demande qu'on vous a faite , est un effet de l'inclination que , dès cette première vûë , nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise , & c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui , mon pere.

Eccij

404 LE MALADE IMAGINAIRE.
ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de sa personne.

ANGELIQUE.

Affûrement.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin, & grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne sçais pas.

ARGAN.

Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGELIQUE.

Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que monsieur Purgon le connoît ?

ARGAN.

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connoisse , puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.

Cléante , neveu de monsieur Purgon !

ARGAN.

Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé , oui.

ARGAN.

Hé bien , c'est le neveu de monsieur Purgon , qui est le fils de son beau-frere le medecin , monsieur Diafoirus ; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus , & non pas Cléante ; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin , monsieur Purgon , monsieur Fleurant & moi ; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par son pere. Qu'est-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'est , mon pere , que je connois que vous avez parlé d'une

406 LE MALADE IMAGINAIRE.

personne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi ! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ; & , avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu , coquine , impudente que tu es ?

TOINETTE.

Mon Dieu ! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble , sans nous emporter ? Là , parlons de sang froid. Quelle est votre raison , s'il vous plaît , pour un tel mariage ?

ARGAN.

Ma raison est que , me voyant infirme & malade comme je suis , je veux me faire un gendre , & des alliés médecins , afin de m'appuyer de bon secours contre ma maladie , d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires ; & d'être à même des consultations , & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien , voilà dire une raison ; & il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais , Monsieur , mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.

Comment , Coquine , si je suis malade ? Si je suis malade , impudente ?

TOINETTE.

Hé bien , oui , Monsieur , vous êtes malade , n'ayons point

de querelle là-dessus. Oui ,vous êtes fort malade , j'en demeure d'accord , & plus malade que vous ne pensez ; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; & , n'étant point malade , il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son pere.

TOINETTE.

Ma foi , Monsieur , voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raison ?

TOINETTE.

C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de mon-

408 LE MALADE IMAGINAIRE.

sieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense, monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; & de plus, monsieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; & monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel & bon; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, & elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Hé, si! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! Que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé! Non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirois-je pas?

TOINETTE.

COMEDIE-BALLET. 409
TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon !

ARGAN.

Comment bon ?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE.

Non.

410 LE MALADE IMAGINAIRE,
ARGAN.

Non ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais ! Voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent , si je veux ?

TOINETTE.

Non , vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi ?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

COMEDIE-BALLET. 411

TOINETTE.

Une petite larme ou deux , des bras jettés au cou , un mon petit papa mignon , prononcé tendrement , fera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui , oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire , bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu ! Je vous connois , vous êtes bon naturellement

ARGAN *avec emportement.*

Je ne suis point bon ; & je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement , Monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi , je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes ; & quelle audace est-

Fff ij

412 **LE MALADE IMAGINAIRE,**
ce-là , à une coquine de servante , de parler de la sorte de-
vant son maître ?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait , une servante
bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah ! Insolente , il faut que je t'assomme.

TOINETTE *évitant Argan , & mettant la chaise
entre elle & lui.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous
peuvent déshonorer.

ARGAN *courant après Toinette , autour de la chaise ,
avec son bâton.*

Vien , vien , que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *se sauvant du côté où n'est pas Argan.*
Je m'intéresse , comme je dois , à ne vous point laisser faire
de folie.

ARGAN *de même.*

Chiennes.

TOINETTE *de même.*

Non , je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde,

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même,*

Carogne.

COMEDIE-BALLET. 413
TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah ! Ah ! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN.

A ARGAN.
AH ! Ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

414 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BELINE.

Hélas ! Mon pauvre petit mari ! Comment donc , mon ami ?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenuë plus insolente que jamais.

BELINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager , mamie.

BELINE.

Doucement , mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré , une heure durant , les choses que je veux faire ;

BELINE.

Là , là , tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BELINE.

C'est une impertinente.

ARGAN.

Vous sçavez , mon cœur , ce qui en est.

BELINE.

Oui , mon cœur , elle a tort.

COMEDIE-BALLET. 415

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais;

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne sçais combien que je vous dis de me la chasser.

BELINE.

Mon Dieu ! Mon fils, il n'y a point de serviteurs & de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint par fois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, & sur tout fidèle; & vous sçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

SCENE VII.

ARGAN, BELINE, TOINETTE.

M_{Adame.} TOINETTE.

BELINE.

Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

416 **LE MALADE IMAGINAIRE,**
 TOINETTE *d'un ton doux*

Moi , Madame ! Hélas ! Je ne sçais pas ce que vous me voulez dire ; & je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah ! La traîtresse !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus , je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle ; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas si grand mal à cela ; & je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah ! Mamour , vous la croyez. C'est une scélérate ; elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien , je vous crois , mon ami. Là , remettez-vous. Ecoutez , Toinette , si vous sâchez jamais mon mari , je vous mettrai dehors. Ça , donnez-moi son manteau fourré , & des oreillers , que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sçais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusques sur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah ! Mamie , que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BELINE.

COMEDIE-BALLET. 417

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour
d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer , & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos , & cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller sur
la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du ferein.

ARGAN *se levant en colère , & jettant tous les oreillers
à Toinette qui s'enfuit.*

Ah ! Coquine , tu veux m'étouffer.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE.

H BELINE.
É là , hé là. Qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah , ah , ah. Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour , la malice de la pendarde. Ah ! Elle m'a mis tout hors de moi ; & il faudra plus de huit médecines , & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

418 LE MALADE IMAGINAIRE,
BELINE.

Là, là, mon petit ami, appeaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BELINE.

Ah ! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, j'en ne sçaurois souffrir cette pensée ; & le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas ! Mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guères en état de songer à tout cela.

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ses amis; & je l'ai chargée de vous parler pour un testament.

BELINE.

Hélas! Je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous êtes pour elle; & j'ai à vous dire, là-dessus, que vous ne sçauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire; mais, à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans la plûpart, c'est ce qui ne se peut; & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

420 LE MALADE IMAGINAIRE.
ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, & qui prend de lui tant de soin. J'aurois enie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là dessus; & s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés; & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis, qui savent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne serions rien; & je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en frustrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament tout ce que vous pouvez; & cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez

COMEDIE-BALLET. 421

encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse, pour vous perdre....

ARGAN.

Ma chère femme.

BELINE.

La vie ne me fera plus de rien;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

422 LE MALADE IMAGINAIRE.

M. DE BONNEFOI à *Béline*.

Ces larmes sont hors de saison, & les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.

Ah! Monsieur, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par monsieur Damon, & l'autre par monsieur Gérante.

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!.... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah!.... De combien sont les deux billets?

COMEDIE-BALLET. 423

ARGAN.

Ils font, mamie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me font rien, au prix de vous.

M. DE BONNEFOI à Argan.

Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.

Oui, Monsieur; mais nous ferions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

LEs voilà avec un notaire, & j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point; & c'est, sans doute, quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre

424 LE MALADE IMAGINAIRE;

belle-mère a beau me faire sa confidente, & me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; & j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie; couvrir le zèle que j'ai pour vous; & feindre d'entrer dans les sentimens de votre père, & de votre belle-mère.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle mon-amant; & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais, demain, de grand-matin, je l'enverrai querir, & il sera ravi de...

SCENE XI.

BELINE, *dans la maison*, ANGELIQUE,
TOINETTE.

T

oinette.

TOINETTE à Angelique.

Voilà qu'on m'appelle. Bon soir. Reposez-vous sur moi.

Fin du premier Acte.

P R E M I E R

PREMIER INTERMEDE

Le théâtre représente une place publique.

SCENE PREMIERE.**POLICHINELLE.**

O Amour, Amour, Amour, Amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; & tout cela, pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre, & se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, Amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut ; & les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Jé viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien, par fois, qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds & aux verroux de la porte de sa maîtresse. [*après avoir pris son luth.*] Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chère nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon inflexible.

426 LE MALADE IMAGINAIRE,

Nott' e di v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Frà la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consum' a l'hore;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura!

Così per tropp' amar languisco e muoro.

Nott' e di v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;

Vostra pietà mi scemerà il martiro.

Nott' e di v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

S C E N E I I.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE

à la fenêtre.

Z LA VIEILLE *chante.*
Erbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che già sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir' fervidi
Più non m'inflammanno,
Vel' giuro à fe.

H h h ij

428 LE MALADE IMAGINAIRE,

Zerbino misero ,
Del vostro piangere ,
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere ;
Credet' à me.
Che già sò per prova ,
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede ;

Oh ! Quanto è pazzo celle che vi crede.

SCENE III.
POLICHINELLE, VIOLONS
derrière le théâtre.

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici
ma voix ?

LES VIOLONS *continuant à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix là , taisez-vous , violons. Laissez-moi me plaindre à
mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taisez-vous , vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

COMEDIE-BALLET.
LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

429

Ouais !

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Ah !

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Est-ce pour rire ?

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Ah ! Que de bruit !

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Vous ne vous taisez pas ? Ah ! Dieu soit loué.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Encore ?

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Peste des violons !

430 LE MALADE IMAGINAIRE,
LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

La sottie musique que voilà !

LES VIOLONS.
POLICHINELLE *chantant pour se moquer
des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.
POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit, Pour suivez, messieurs les violons ; vous me ferez plaisir. [*n'entendant plus rien.*] Allons donc, continuez. Je vous en prie.

SCENE IV.

POLICHINELLE *seul.*

Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & jouë quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. *[Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres & la langue le son de cet instrument.]* Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce tems-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS

chantans & dansans.

UN ARCHER *chantant.*
Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *bas.*

Qui diable est-ce-là ? Est-ce la mode de parler en musique ?

L'ARCHER.

Qui va-là, qui va-là, qui va-là ?

432 LE MALADE IMAGINAIRE,
POLICHINELLE *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va-là, qui va-là, vous dis-je ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Di ton nom, di ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom est, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.

Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les archers dansans cherchent Polichinelle dans l'obscurité,
pour le saisir.*

Q POLICHINELLE.
Ui va-là ?

[entendant encore du bruit autour de lui.]

Qui sont les coquins que j'entends ?...

Hé ?... Holà, mes laquais, mes gens...

Par la mort !... Par la sang !... J'en jetterai par terre...

Champagne,

COMEDIE-BALLET. 433

Champagne , Poitevin , Picard , Basque , Breton . . .

Donnez-moi mon mousqueton . . .

[Pendant les intervalles qui sont marqués avec des points , les archers dansent au son de la symphonie , en cherchant Polichinelle.]

POLICHINELLE *faisant semblant de tirer un coup de pistolet.*

Pouë.

[Les archers tombent tous , & s'enfuient.]

SCENE VI.

POLICHINELLE *seul.*

AH, ah, ah, ah! Comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi , il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur , & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah!*[Pendant que Polichinelle croit être seul, des archers reviennent sans faire de bruit , pour entendre ce qu'il dit.]*

SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS
chantans.

LES DEUX ARCHERS *saisissant Polichinelle.*

Nous le tenons. A nous , camarades , à nous ;
Dépêchez , de la lumière.

SCENE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS

*chantans , ARCHERS chantans & dansans , venant
avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS *chantans ensemble.*

AH ! Traître. Ah ! Fripon. C'est donc vous,
Faquin , maraud , pendard , impudent , téméraire ,
Insolent , effronté , coquin , filou , voleur ,

Vous osez nous faire peur ?

POLICHINELLE.

Messieurs , c'est que j'étois yvre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non , non , point de raison ;

Il faut vous apprendre à vivre.

En prison , vite , en prison ,

POLICHINELLE.

Messieurs , je ne suis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

COMEDIE-BALLET.
POLICHINELLE.

435

Qu'ai-je fait?

LES QUATRE ARCHERS.

En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé!

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

436 LE MALADE IMAGINAIRE,
POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison ;

Il faut vous apprendre à vivre.

En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE.

Hé ! N'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir
vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher ;

Et nous sommes humains plus qu'on ne sçauroit croire.

Donnez-nous doucement six pistoles pour boire ;

Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas ! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur
moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,

Choisissez donc, sans façon ;

COMEDIE-BALLET. 437

D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une nécessité, & qu'il faille en passer par là, je
choisis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers dansans, donnent en cadence des croquignoles
à Polichinelle.*

POLICHINELLE *pendant qu'on lui donne
des croquignoles.*

U Ne & deux, trois & quatre, cinq & six, sept & huit,
neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze,

LES QUATRE ARCHERS.

Ah ! Ah ! Vous en voulez passer ?

Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah ! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus ; & vous ve-
nez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime
mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant,

Vous aurez contentement.

438 LE MALADE IMAGINAIRE,
III. ENTREE DE BALLET.

Les archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah ! Je n'y sçaurois plus résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah ! L'honnête homme ! Ah ! L'ame noble & belle !

Adieu, Seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur ; adieu seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

IV. & dernière ENTREE DE BALLET.

Les archers dansent en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

Fin du premier Intermède.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TOINETTE.

ETTO *ne reconnoissant pas Cléante.*

UE demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah! C'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLEANTE.

Sçavoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentimens de son cœur; & lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il y faut des mystères; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; & que ce ne fut que la curiosité

440 LE MALADE IMAGINAIRE,
d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à
cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre pas-
sion ; & nous nous sommes bien gardés de parler de cette
avanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, & sous l'apparence de son amant ; mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'en-voie à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu ; & me laissez lui dire que vous êtes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *se croyant seul, & sans voir Toinette.*

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées, & douze venuës ; mais j'ai oublié à lui demander, si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un . . .

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

COMEDIE-BALLET.
TOINETTE.

441

Je voudrois vous dire , Monsieur

ARGAN.

Parle bas , te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur

[*elle fait semblant de parler.*]

ARGAN.

Hé ?

TOINETTE.

Je vous dis que

[*elle fait encore semblant de parler.*]

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis ?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

[*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*]

SCENE III.

ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.

Monsieur
CLEANTE.

TOINETTE *à Cléante.*

Ne parlez pas si haut , de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

Tome VI.

K k k

442 LE MALADE IMAGINAIRE,
CLEANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colère.*

Comment ! Qu'il se porte mieux ? Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai oui dire que monsieur étoit mieux ; & je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais ; & ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vray.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille, il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; &, comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle sçait déjà.

ARGAN.

Fort bien. [*à Toinette.*] Appelez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monsieur, qu'il fera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes; & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la musique; & je serai bien aise de....

Ah! La voici. [*à Toinette.*] Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCENE IV.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

Venez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs, & voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

K k k ij

444 LE MALADE IMAGINAIRE,
ANGELIQUE *reconnoissant Cléante.*

Ah, Ciel !

ARGAN.

Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?

ANGELIQUE.

C'est.....

ARGAN.

Quoi ? Qui vous émeut de la sorte ?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment ?

ANGELIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une personne faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé du secours, & qui m'est venu tirer de la peine où j'étois ; & ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant ; & mon bonheur seroit grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer ; & il n'y a rien que je ne fisse pour :.....

SCENE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLEANTE,
TOINETTE.TOINETTE *à Argan.*

MA foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant ; & je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici monsieur Diafoirus le pere, & monsieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre visite. Que vous ferez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille ; & voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevûe si agréable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile médecin ; & le mariage se fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la nôce.

446 LE MALADE IMAGINAIRE,
CLEANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range, les voici.

SCENE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS
DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE,
CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à son bonnet sans l'ôter.*

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous sçavez les conséquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

[*Argan & m. Diafoirus parlent en même tems.*]

ARGAN.

Je reçois, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monsieur,

COMEDIE-BALLET.
ARGAN.

447

Avec beaucoup de joye ,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas , & moi ,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites ;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner , Monsieur ,

ARGAN.

Et j'aurois souhaité

M. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes ,

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous ,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites ,

ARGAN.

Pour vous en assurer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

Mais vous sçavez , Monsieur ,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur , Monsieur ,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade ,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance ;

448. LE MALADE IMAGINAIRE,
ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose

M. DIAFOIRUS.

Et vous assurer

ARGAN.

Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

Que , dans les choses qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en tout autre ,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous ferons toujours prêts, Monsieur,

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zèle.

[à son fils.] Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS à *m. Diafoirus.*

N'est-ce pas par le pere qu'il convient commencer ?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS à *Argan.*

Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir, & révéler
en vous un second pere ; mais un second pere, auquel j'ose
dire

dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui , est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous , est un ouvrage de votre volonté ; & d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles , d'autant plus je vous dois , & d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation , dont je viens aujourd'hui vous rendre , par avance , les très-humbles & très-respectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les collèges , d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS à *m. Diafoirus*.

Cela a-t-il bien été , mon pere ?

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

ARGAN à *Angélique*.

Allons , saluez monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS à *m. Diafoirus*.

Baïserai-je ?

M. DIAFOIRUS.

Oui , oui.

THOMAS DIAFOIRUS à *Angélique*.

Madame , c'est avec justice , que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere , puisque l'on . . .

ARGAN à *Thomas Diafoirus*.

Ce n'est pas ma femme , c'est ma fille à qui vous parlez.



450 LE MALADE IMAGINAIRE,
THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je , mon pere , qu'elle soit venue ?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiselle , ne plus ne moins que la statuë de Memnon rendoit un son harmonieux , lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil , tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; & comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour , aussi mon cœur , dores-en-avant , tournera-t-il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables , ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc , Mademoiselle , que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur , qui ne respire , & n'ambitionne d'autre gloire , que d'être toute sa vie , Mademoiselle , votre très-humble , très-obéissant , & très-fidèle serviteur , & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'est que d'étudier ; on apprend à dire de belles choses.

ARGAN à *Cléante*.

Hé ! Que dites-vous de cela ?

COMEDIE-BALLET. 451
CLEANTE.

Que monsieur fait merveilles, &, que s'il est aussi bon médecin, qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE.

Assûrément, ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons, vite, ma chaise, & des sièges à tout le monde. [*Des laquais donnent des sièges.*] Mettez-vous là, ma fille. [*à m. Diafoirus.*] Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils; & je vous trouve bien-heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle, mièvre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent

452 LE MALADE IMAGINAIRE,

les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se roidissoit contre les difficultés, & ses régens se louoient toujours à moi de son assiduité, & de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; & je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; & il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démorde jamais de son opinion ; & poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, & en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens ; & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, & les expériences des prétendues découvertes de notre siècle ; touchant la circulation du sang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS *tirant de sa poche une grande thèse roulée, qu'il présente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission de monsieur, [*saluant Argan.*] j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des pré-

COMEDIE-BALLET. 453

mices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monfieur, c'eft pour moi un meuble inutile ; & je ne me connois pas à ces chofes-là.

TOINETTE *prenant la thèfe.*

Donnez , donnez. Elle eft toujours bonne à prendre pour l'image ; cela fervira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *ſaluant encore Argan.*

Avec la permiffion aufſi de monſieur , je vous invite à venir voir , l'un de ces jours , pour vous divertir , la diſſection d'une femme , ſur quoi je dois raifonner.

TOINETTE.

Le divertiffement fera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtrefſes ; mais donner une diſſection , eſt quelque chofe de plus galand.

M. DIAFOIRUS.

Au reſte , pour ce qui eſt des qualités requiſes pour le mariage & la propagation , je vous aſſûre que , ſelon les règles de nos docteurs , il eſt tel qu'on le peut ſouhaiter , qu'il poſſède en un degré louable la vertu prolifique ; & qu'il eſt du tempérament qu'il faut pour engendrer , & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'eſt-ce pas votre intention , Monſieur , de le pouſſer à la cour , & d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement , notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable ; & j'ai toujours trouvé

454 LE MALADE IMAGINAIRE.

qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; & , pourvû que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaissant ; & ils sont bien impertinens de vouloir que, vous autres messieurs, vous les guérissiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela, vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, & leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela est vray. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN à *Cléante*.

Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur ; & il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. [*à Angélique, lui donnant un papier.*] Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi ?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît ; & me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. [*haut.*] Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre , & l'on aura la bonté de m'excuser , par la nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN.

Les vers en sont-ils beaux ?

CLEANTE.

C'est proprement ici un petit opéra impromptu ; & vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée , ou des manières de vers libres , tels que la passion , & la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes , qui disent les choses d'eux-mêmes , & parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE.

Voici le sujet de la scène. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que commencer , lorsqu'il fut tiré de son attention , par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne , & voit un brutal qui , de paroles insolentes , maltraitoit une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; & , après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence , il vient à la bergère , & voit une jeune personne qui , des plus beaux yeux qu'il eut jamais vûs , versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il

456 LE MALADE IMAGINAIRE.

en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable, & quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles, & l'aimable bergère prend soin en même tems de le remercier de son léger service ; mais d'une manière si charmante, si tendre & si passionnée, que le berger n'y peut résister ; & chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flâme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudroit-on pas faire ; à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante ! Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergère ; & , de cette première vûe, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence ; & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vûe, dont il conserve nuit & jour une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre ; & il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre ;

&

& que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentimens, & sçavoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour, il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée; & cette vue le remplit d'une colère, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; & son respect, & la présence de son pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi. [*Il chante.*]

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,
Rompons ce dur silence, & m'ouvrez vos pensées.

Apprenez-moi ma destinée;

Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste & mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen, dont vous vous alarmez.
Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

458. LE MALADE IMAGINAIRE.

ARGAN.

Ouais ! Je ne croyois pas que ma fille fût si habile , que de chanter ainsi à livre ouvert , sans hésiter.

CLEANTE.

Hélas ! Belle Philis ,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis ,
Eût assez de bonheur ,
Pour avoir quelque place dans votre cœur ?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point , dans cette peine extrême ;

Oui , Tircis , je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas !

Ai-je bien entendu ? Hélas !

Redites-la , Philis , que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui , Tircis , je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor , Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois , ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime , je vous aime ,

Oui , Tircis , je vous aime.

CLEANTE.

Dieux , rois , qui sous vos pieds regardez tout le monde ,

COMEDIE-BALLET.

459

Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?

Mais, Philis, une pensée,

Vient troubler ce doux transport,

Un rival, un rival

ANGELIQUE.

Ah ! Je le hais plus que la mort ;

Et sa présence, ainsi qu'à vous,

M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir.

ANGELIQUE.

Plûtôt, plûtôt mourir,

Que de jamais y consentir ;

Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela ?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot pere que ce pere-là, de souffrir toutes ces sottises-là, sans rien dire.

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah ! Mon amour

ARGAN.

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent ; & la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son pere. [*à Angélique.*] Montrez-moi ce papier. Ah,

M m m ij

460 LE MALADE IMAGINAIRE,

ah ! Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes même ?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah ! Voici ma femme.

SCÈNE VII.

BELINE, ARGAN, ANGELIQUE,
MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS
DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

MAmour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage . . .

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

COMEDIE-BALLET.
THOMAS DIAFOIRUS.

461

Puisque l'on voit sur votre visage Puisque l'on voit
sur votre visage Madame vous m'avez interrompu
dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été
au second pere, à la statuë de Memnon, & à la fleur nom-
mée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, &
lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au
moins le tems de nous connoître, & de voir naître en
nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à
composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en
moi ; & je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

462 LE MALADE IMAGINAIRE,
ANGELIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi ; & je vous avouë que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous ferez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé ! Mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; & , si monsieur est honnête homme , il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle ; & je puis être honnête homme , & vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un , que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle , que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit marier , afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement , qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens , Monsieur , sont les anciens , & nous sommes

COMEDIE-BALLET. 463

les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; & , quand un mariage nous plaît , nous sçavons fort bien y aller , sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez , Monsieur , vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui , Mademoiselle , jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour , c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distinguo , Mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point la possession , *concedo* ; mais dans ce qui la regarde , *nego*.

TOINETTE à *Angélique*.

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège ; & il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister , & refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois , Madame , elle seroit telle que la raison , & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais ! Je jouë ici un plaisant personnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous , mon fils , je ne la forcerois point à

464 LE MALADE IMAGINAIRE.

se marier ; & je sçais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sçais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'est que les filles bien sages, & bien honnêtes comme vous, se moquent d'être obéissantes, & soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame ; & la raison & les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELINE.

C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, & se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront.

voudront. Il y en a d'autres , Madame , qui font du mariage un commerce de pur intérêt , qui ne se marient que pour gagner des douaires , que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent , & courent sans scrupule de mari en mari , pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons , & regardent peu la personne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante ; & je voudrois bien sçavoir ce que vous voulez dire par là.

ANGELIQUE.

Moi , Madame ? Que voudrois-je dire que ce que je dis ?

BELINE.

Vous êtes si sotte , mamie , qu'on ne sçauroit plus vous souffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien , Madame , m'obliger à vous répondre quelque impertinence ; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGELIQUE.

Non , Madame , vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil , une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela , Madame , ne servira de rien. Je serai sage en

466 LE MALADE IMAGINAIRE.

dépit de vous ; & , pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez , je vais m'ôter de votre vûë.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS,
THOMAS DIAFOIRUS,
TOINETTE.

ARGAN *à Angélique qui sort.*

ECoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisi d'épouser dans quatre jours ou monsieur, ou un couvent. [*à Béline.*] Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, mamour ; & passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous sçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS,
THOMAS DIAFOIRUS,
TOINETTE.

ARGAN.

Voilà une femme qui m'aime..... Cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAFOIRUS *tâtant le poulx d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous sçaurez porter un bon jugement de son poulx. *Quid dicitis?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le poulx de monsieur, est le poulx d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur,

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

468 LE MALADE IMAGINAIRE,
THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant,

M. DIAFOIRUS.

Benè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant ;

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non. Monsieur Purgon dit que c'est mon foye qui est malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui ; qui dit parenchyme, dit l'un & l'autre, à cause de l'étroite sympatie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* du pylore, & souvent des meats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui ; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

COMEDIE-BALLET. 469

ARGAN.

Monfieur, combien eft-ce qu'il faut mettre de grains de fel dans un œuf ?

M. DIAFOIRUS. O T A

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jufqu'au revoir, Monfieur.

SCENE X.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de fortir, vous donner avis d'une chofe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paffant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vû un jeune homme avec elle, qui s'eft fauvé d'abord qu'il m'a vûe.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille ?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louifon étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-là ici, mamour; envoyez-là ici. [*feul.*] Ah ! L'effrontée ! Je ne m'étonne plus de fa réfiftance.

SCENE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

QU'est-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là.

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous défennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau & du renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

COMEDIE-BALLET.

471

ARGAN.

Ah ! Rufée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéïſſez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait ?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous ſuis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Aſſûrément ?

472 LE MALADE IMAGINAIRE.
 LOUISON.

Assûrément.

ARGAN.

Or çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan
a été prendre.*

Ah ! Mon papa.

ARGAN.

Ah, ah ! Petite masque, vous ne me dites pas que vous
avez yû un homme dans la chambre de votre sœur.

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jettant à genoux.*

Ah ! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma
sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais
vous dire tout,

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir
menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa,

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

COMEDIE-BALLET. 473
ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! Mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. [*Elle contrefait la morte.*]

ARGAN.

Holà. Qu'est-ce-là? Louison, Louison. Ah! Mon Dieu! Louison. Ah! Ma fille! Ah! Malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable? Ah! Chiennes de verges. La peste soit des verges. Ah! Ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? Or ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh! Oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins; car voilà un petit doigt qui sçait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

Tome VI.

O o o

474 LE MALADE IMAGINAIRE,
ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regardé si personne n'écoute.*
C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN.

Hom, hom! Voilà l'affaire. [*à Louison.*] Hé bien?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez; mon Dieu! Sortez, vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sçais combien de choses.

COMEDIE-BALLET. 475.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venue à la porte, & il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose.
[*mettant son doigt à son oreille.*] Attendez. Hé! Ah, ah!
Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, & que vous ne m'avez pas dit.

476 LE MALADE IMAGINAIRE,
LOUISON.

Ah ! Mon papa, votre petit doigt est un menteur.
ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non mon papa ; ne le croyez pas , il ment , je vous assure.
ARGAN.

Oh bien , bien , nous verrons cela. Allez-vous-en , & prenez bien garde à tout , allez. [*seul.*] Ah ! Il n'y a plus d'enfans. Ah ! Que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.
[*Il se laisse tomber dans sa chaise.*]

SCENE XII.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'est-ce ? Comment vous portez-vous ?

ARGAN.

Ah ! Mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal ?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN *parlant avec emportement, & se levant de sa chaise.*
Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BERALDE.

Ah ! Voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu ; & que ma visite vous fasse du bien. Or ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amene ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des égyptiens vêtus en maures, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir ; & cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.

Fin du second Acte.

II. INTERMÈDE.

UNE EGYPTIENNE *chantante*, UN
EGYPTIEN *chantant*, EGYPTIENS
& EGYPTIENNES *danfants, vêtus en mau-
res, & portant des singes.*

UNE EGYPTIENNE.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.

Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

COMEDIE-BALLET. . 479

Ne perdez point ces précieux momens ;

La beauté passe,

Le tems l'efface ;

L'âge de glace

Vient à sa place,

Qui nous ôte le goût de ces doux passe-tems.

Profitez du printems

De vos beaux ans ;

Aimable jeunesse.

Profitez du printems

De vos beaux ans ;

Donnez-vous à la tendresse.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des égyptiens & des égyptiennes.

UN EGYPTIEN.

Quand d'aimer on nous presse,

A quoi songez-vous ?

Nos cœurs, dans la jeunesse,

N'ont vers la tendresse

Qu'un penchant trop doux.

L'amour a, pour nous prendre,

De si doux attraits,

Que, de soi, sans attendre,

On voudroit se rendre

A ses premiers traits ;

480 LE MALADE IMAGINAIRE,

Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

[à l'égyptienne.]

Il est doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage;
Mais, s'il est volage,
Hélas! Quel tourment!

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur;
La douleur
Et la rage,

C'est que le volage

Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre

Pour nos jeunes cœurs?

L'EGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,

Et fuir ses douceurs?

L'EGYPTIEN.

Devons-nous nous y rendre

Malgré ses rigueurs?

Tous

COMEDIE-BALLET.

481

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui , suivons ses caprices ,

Ses douces langueurs ;

S'il a quelques supplices ,

Il a cent délices

Qui charment les cœurs.

II. ENTRÉE DE BALLET.

L *Es égyptiens & égyptiennes dansent , & font sauter des
singes qu'ils ont amenés avec eux.*

Fin du second Intermède.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

DE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

E bien , mon frere , qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse ?

TOINETTE.

Hom ! De bonne casse est bonne.

BERALDE.

Or çà , voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience , mon frere , je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez , Monsieur , vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BERALDE.

J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie ; & j'avois songé en moi-même , que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste , pour le dégoûter de son monsieur Purgon , & lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment ?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCENE III.
 ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOus voulez bien , mon frere , que je vous demande ,
 avant toute chose , de ne vous point échauffer l'es-
 prit dans notre conversation ;

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BERALDE.

De répondre , sans nulle aigreur , aux choses que je pourrai
 vous dire ;

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à
 parler , avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu ! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient , mon frere , qu'ayant le bien que vous avez , &
 n'ayant d'enfans qu'une fille , car je ne compte pas la pe-
 tite , d'où vient , dis-je , que vous parlez de la mettre dans
 un couvent ?

ARGAN.

D'où vient , mon frere , que je suis maître dans ma famille ,
 pour faire ce que bon me semble ?

COMEDIE-BALLET.
BERALDE.

485

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; & je ne doute point que , par un esprit de charité , elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN.

Or-çà , nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal ; & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non , mon frere , laissons-la là ; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille , & qui est détachée de toute sorte d'intérêt , qui a pour vous une tendresse merveilleuse ; & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'est pas concevable , cela est certain. N'en parlons point , & revenons à votre fille. Sur quelle pensée , mon frere , la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

ARGAN.

Sur la pensée , mon frere , de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'est point là , mon frere , le fait de votre fille ; & il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oui ; mais celui-ci , mon frere , est plus sortable pour moi.

486 **LE MALADE IMAGINAIRE,**
BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre , doit-il être , mon frere ,
ou pour elle , ou pour vous ?

ARGAN.

Il doit être , mon frere , & pour elle , & pour moi ; & je
veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BERALDE.

Par cette raison là , si votre petite étoit grande , vous lui
donneriez en mariage un apoticaire.

ARGAN.

Pourquoi non ?

BERALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos
apoticaire , & de vos medecins ; & que vous vouliez être
malade en dépit des gens , & de la nature ?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous , mon frere ?

BERALDE.

J'entends , mon frere , que je ne vois point d'homme qui
soit moins malade que vous ; & que je ne demanderois point
une meilleure constitution que la vôtre. Une grande mar-
que que vous vous portez bien , & que vous avez un corps
parfaitement bien composé , c'est qu'avec tous les soins que
vous avez pris , vous n'avez pû parvenir encore à gâter la
bonté de votre tempérament , & que vous n'êtes point cré-
vé de toutes les medecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais sçavez-vous , mon frere , que c'est cela qui me conserve ;

& que monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BERALDE.

Non, mon frere; & je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi! Vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, & que tous les siècles ont révérée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous; une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes, &, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante mommerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BERALDE.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voyent goutte; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

488 LE MALADE IMAGINAIRE,
ARGAN.

Les médecins ne sçavent donc rien , à votre compte ?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils sçavent la plûpart de fort belles humanités, sçavent parler en beau latin, sçavent nommer en grec toutes les maladies, les définir & les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne sçavent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que , sur cette matière, les médecins en sçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils sçavent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand' chose ; & toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimathias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, & des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages, & aussi habiles que vous ; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BERALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, & non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux , qui font eux-mêmes dans l'erreur populaire , dont ils profitent , & d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon , par exemple , n'y sçait point de finesse , c'est un homme tout médecin , depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles , plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques , & qui croiroit du crime à les vouloir examiner , qui ne voit rien d'obscur dans la médecine , rien de douteux , rien de difficile ; & qui , avec une impétuosité de prévention , une roideur de confiance , une brutalité de sens commun & de raison , donne au travers des purgations & des saignées , & ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire , c'est de la meilleure foi du monde , qu'il vous expédiera ; & il ne fera , en vous tuant , que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans , & ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez , mon frere , une dent de lait contre lui. Mais , enfin , venons au fait. Que faire donc , quand on est malade ?

BERALDE.

Rien , mon frere.

ARGAN.

Rien ?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même , quand nous la laissons faire , se tire doucement du

490 LE MALADE IMAGINAIRE,

désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, & presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BERALDE.

Mon Dieu ! Mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; &, de tout tems, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle ; & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; & il en est comme des beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crûs.

ARGAN.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête ; & vous voulez en sçavoir plus que tous

COMEDIE-BALLET.

491

les grands médecins de notre siècle.

BERALDE.

Dans les discours, & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnemens, & rabaisser votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, & chacun, à ses périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; & j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, &, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre, quelque une des comédies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Moliere, avec ses comédies; & je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BERALDE.

Ce ne sont point les médecins qu'il joue; mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations & des ordonnances, de s'attaquer

Q q q ij

492 LE MALADE IMAGINAIRE ,

au corps des médecins, & d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes & les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, si j'étois que des médecins, je me vengerois de son impertinence; &, quand il fera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN.

Oui. C'est un mal avisé; &, si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il fera encore plus sage que vos médecins; car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

BERALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, & il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux & robustes, & qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la ma-

ladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les fottes raisons que voilà! tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere; &, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; & qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT *une seringue à la main*,
ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! Mon Frere, avec votre permission.

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit layement-là, ce sera bientôt fait.

494 LE MALADE IMAGINAIRE.
BERALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sçauriez un moment être sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain matin,

MONSIEUR FLEURANT à *Béralde*.

De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, & d'empêcher monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là?

BERALDE.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, & me faire perdre mon tems. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance; & je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez

SCENE V.

ARGAN, BERALDE.

MARGAN.
On frere, vous serez cause ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que mon-

sieur Purgon a ordonné ! Encore un coup, mon frere, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des medecins, & que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remedes.

ARGAN.

Mon Dieu ! Mon frere, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la medecine, quand on est en pleine santé.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! Voici monsieur Purgon.

SCENE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN,
BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

JE viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles ; qu'on se moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas

496 LE MALADE IMAGINAIRE.
MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion
d'un malade contre son médecin.

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

M. PURGON.

Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même,
ARGAN.

Ce n'est pas moi.....

M. PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les règles de l'art ;

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.
ARGAN.

Mon frere.....

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris !

ARGAN *montrant Béralde.*

C'est lui.....

M. PURGON.

C'est une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela est vray.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine,

ARGAN

Il est cause...

M. PURGON.

Un crime de léze-faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous;

ARGAN.

C'est mon frere...

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous;

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'est mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriser mon clystère!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

498 **LE MALADE IMAGINAIRE,**
 M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entièrement
les mauvaises humeurs;

ARGAN.

Ah ! Mon frere !

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour
vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

M. PURGON.

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on
doit à son médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes déclaré rébelle aux remèdes que je
vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise
constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corrup-

tion de votre sang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs;

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable,

ARGAN.

Ah! Miséricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la bradipepsie dans la dispepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la dispepsie dans l'aepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'aepsie dans la lienterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

500 LE MALADE IMAGINAIRE,
M. PURGON.

De la lienterie dans la dissenterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la dissenterie dans l'hydropisie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! Mon Dieu! Je suis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi? Qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous êtes fou; & je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même; & ne donnez point tant à votre imagination.

COMEDIE-BALLET. 501

ARGAN.

Vous voyez , mon frere , les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le simple homme que vous êtes !

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit , que fait-il à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il semble , à vous entendre , que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours ; & que , d'autorité suprême , il vous l'allonge , & vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même , & que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir , que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure , si vous voulez , à vous défaire des médecins ; ou , si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer , il est aisé d'en avoir un autre , avec lequel , mon frere , vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah ! Mon frere , il sçait tout mon tempérament , & la manière dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention ; & que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCENE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

M TINETTE à *Argan*.
Onsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel médecin ?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas , mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau ; & , si je n'étois sûre que ma mere étoit honnête femme , je dirois que ce seroit quelque petit frere qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCENE IX.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous êtes servi à fouhait. Un médecin vous quitte , un autre se présente.

COMEDIE-BALLET. 503
ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne foyez cause de quelque malheur.

BERALDE.

Encore ? Vous en revenez toujours-là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces . . .

SCENE X.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE
en médecin.

TOINETTE.

Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, & vous offrir mes petits services pour toutes les saignées & les purgations, dont vous aurez besoin.

ARGAN,

Monsieur, je vous suis fort obligé. [*à Béralde.*] Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet ; je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HE? Ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BERALDE.

Il est vrai que la ressemblance est tout-à-fait grande. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a vû de ces sortes de choses, & les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en suis surpris; &...

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

QUOINETTE.

Ue voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN.

Moi? Non.

TOINETTE.

COMEDIE-BALLET.
TOINETTE.

505

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE.

Oui, vrayment ! J'ai affaire là-bas ; & je l'ai assez vû.

SCENE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances ; & nous en avons vû, de notre tems, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là ; & j'aurois juré que c'est la même personne.

SCENE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE
en médecin.

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela est admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes ; & votre réputation qui s'étend par tout , peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monseigneur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye ?

ARGAN.

Je crois que, tout au plus, vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN,

Quatre-vingt-dix ?

COMEDIE-BALLET.
TOINETTE.

507

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art , de me conserver ainsi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi , voilà un beau vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis médecin passager qui vais de ville en ville , de province en province , de royaume en royaume , pour chercher d'illustres matières à ma capacité , pour trouver des malades dignes de m'occuper , capables d'exercer les grands & beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires , à ces bagatelles de rhumatismes & de fluxions , à ces fiévrotes , à ces vapeurs , & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance , de bonnes fièvres continuës , avec des transports au cerveau , de bonnes fièvres pourprées , de bonnes pestes , de bonnes hydropisies formées , de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine , c'est là que je me plais , c'est là que je triomphe ; & je voudrois , Monsieur , que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire , que vous fussiez abandonné de tous les médecins , désespéré , à l'agonie , pour vous montrer l'excellence de mes remèdes , & l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé , Monsieur , des bontés que vous avez pour moi.

Sff ij

508 **LE MALADE IMAGINAIRE,**
TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! Je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! Ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN.

Il dit que c'est du foye, & d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorans ; c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon ?

TOINETTE.

Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN.

Je sens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble par fois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.]

Le poumon.

ARGAN.

Je sens par fois des lassitudes par tous les membres ;

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre,
comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez !

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas,
& vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne
votre médecin pour votre nourriture ?

510 LE MALADE IMAGINAIRE,
ARGAN.

Il m'ordonne du potage,
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre;
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.
TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin

COMEDIE-BALLET. 511

pur ; & , pour épaissir votre sang qui est trop subtil , il faut manger de bon gros bœuf , de bon gros porc , de bon fromage de Hollande , du gruau & du ris , & des marons & des oublies , pour coller & conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main , & je viendrai vous voir de tems en tems , tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure , si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture , & qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois créver , si j'étois en votre place.

ARGAN.

Créver un œil ?

512 LE MALADE IMAGINAIRE.
TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le crêver au plutôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui, pour aviser & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous sçavez que les malades ne reconduisent point.

SCENE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Voilà un médecin, vrayment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vite.

BERALDE.

Tous les grands médecins font comme cela.

ARGAN.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération de me rendre borgne & manchot.

SCENE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

A Llons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Votre médecin, ma foi, qui vouloit me tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Or-çà, mon frere, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous; & j'ai découvert certaine entrevûe secrette, qu'on ne sçait pas que j'aye découverte.

514 LE MALADE IMAGINAIRE,
BERALDE.

Hé bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela feroit-il si criminel; & rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frere, elle fera religieuse, c'est une chose résoluë.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle; & voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monsieur, ne parlez point de madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire; une femme sans artifice, & qui aime monsieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait;

TOINETTE.

Cela est vray.

COMEDIE-BALLET.

515

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie ;

TOINETTE.

Assûrément.

ARGAN.

Et les soins, & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. [*à Béralde.*] Voulez-vous que je vous convainque ; & vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme madame aime monsieur ? [*à Argan.*] Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui ; mais ne la laissez pas long-tems dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE *à Béralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.
N'Y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous là seulement. Il y aura plaisir à confondre votre frere. Voici madame. Tenez-vous bien.

SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN *étendu dans sa chaise*,
TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Béline*.
AH, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah! Madame.

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari est mort.

BELINE.

Mon mari est mort?

TOINETTE.

Hélas ! Oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BELINE..

Assûrément ?

TOINETTE.

Assûrément. Personne ne sçait encore cet accident-là ; & je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BELINE.

Le Ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort.

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, & de quoi servoit-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit servantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funébre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein ; & tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, & tenons cette mort cachée,

518 LE MALADE IMAGINAIRE,

jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; & il n'est pas juste que j'aye passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Qui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Béline qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

SCENE XIX.

BERALDE *sortant de l'endroit où il s'étoit caché,*

ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, vous le voyez,

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle

manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; & , puisque vous êtes en train , vous connoîtrez par là les sentimens que votre famille a pour vous.

[*Béralde va encore se cacher.*]

SCENE XX.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

O TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*
Ciel ! Ah, facheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGELIQUE.

Qu'as-tu , Toinette , & de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.

Hélas ! J'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quor ?

TOINETTE.

Votre pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon pere est mort , Toinette ?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez-là ; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foiblesse qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O Ciel ! Quelle infortune ! Quelle atteinte cruelle ! Hélas !

Faut-il que je perde mon pere , la seule chose qui me restoit

520 LE MALADE IMAGINAIRE,
au monde; & qu'encore, pour un surcroît de désespoir,
je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi!
Que deviendrai-je, malheureuse, & quelle consolation
trouver après une si grande perte?

SCENE XXI.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE,
TOINETTE.

CLEANTE.

QU'avez-vous donc, belle Angélique, & quel mal-
heur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Hélas! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre
de plus cher, & de plus précieux. Je pleure la mort de
mon pere,

CLEANTE.

O Ciel! Quel accident! Quel coup inopiné! Hélas! Après
la demande que j'avois conjuré votre oncle de faire pour
moi, je venois me présenter à lui; & tâcher, par mes res-
pects & par mes prières, de disposer son cœur à vous ac-
corder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes
les pensées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne
veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui,
mon pere, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre
du

COMEDIE-BALLET. 521

moins une de vos intentions , & réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. [*se jettant à genoux.*] Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole , & que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *embrassant Angélique.*

Ah ! Ma fille.

ANGELIQUE.

Ahi !

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma véritable fille ; & je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCENE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE,
CLEANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

AH ! Quelle surprise agréable ! Mon pere , puisque par un bonheur extrême , le Ciel vous redonne à mes vœux , souffrez qu'ici je me jette à vos piéds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur , si vous me refusez Cléante pour époux , je vous conjure , au moins , de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

Tome VI.

V u u

522 **LE MALADE IMAGINAIRE,**

CLEANTE *se jettant aux genoux d'Argan.*

Hé ! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières & aux miennes ; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre ?

TOINETTE.

Monsieur, ferez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il se fasse médecin , je consens au mariage. [*à Cléante.*]

Oui , faites-vous médecin , je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin , apothicaire même , si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela , & je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité fera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bien-tôt ; & il n'y a point de maladie si osée , que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense , mon frere , que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BERALDE.

Bon ! Etudier. Vous êtes assez sçavant , & il y en a beaucoup parmi eux , qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut sçavoir bien parler latin , connoître les maladies , & les remèdes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de médecin , vous apprendrez tout cela ; & vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi ! L'on sçait discourir sur les maladies , quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe , & un bonnet , tout galimathias devient sçavant , & toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez , Monsieur , quand il n'y auroit que votre barbe , c'est déjà beaucoup , & la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLEANTE.

En tout cas , je suis prêt à tout.

BERALDE à *Argan*.

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à-l'heure ?

ARGAN.

Comment tout-à-l'heure ?

524 **LE MALADE IMAGINAIRE,**
 BERALDE.

Oui, & dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison ?

BERALDE.

Oui. Je connois une faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre sale. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre ?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCENE DERNIERE.

**BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE,
TOINETTE.**

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies ?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein ?

COMEDIE-BALLET. 525
BERALDE,

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses & de la musique, je veux que nous en prenions ensemble le divertissement; & que mon frere y fasse le premier personnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, & nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLEANTE à *Angélique*.

Y consentez-vous ?

ANGELIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Fin du troisième Acte.

III. INTERMÈDE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des tapissiers viennent , en dansant , préparer la sale , & placer les bancs en cadence.

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Marche de la faculté de médecine , au son des instrumens.
Les porte-seringues représentant les massiers , entrent les premiers. Après eux , viennent , deux à deux , les apoticares avec des mortiers , les chirurgiens & les docteurs , qui vont se placer aux deux côtés du théâtre. Le président monte dans une chaire , qui est au milieu ; & Argan qui doit être reçu docteur , se place dans une chaire plus petite , qui est au-devant de celle du président.*

LE PRESIDENT.

S Cavantiissimi doctores ,
S Medicinæ professores ,
 Qui hic assemblati estis ;
 Et vos altri Messiores ,
 Sententiarum facultatis
 Fideles executores ,
 Chirurgiani & apoticari ,
 Atque tota compānia aussi ,
 Salus , honor , & argentum ;
 Atque bonum appetitum.
 Non possum , docti confreri ,

COMEDIE-BALLET.

527

*En moi satis admirari ,
Qualis bona inventio ,
Est medici professio ;
Quam bella chosa est & bene trovata ,
Medicina illa benediçta ,
Quæ , suo nomine solo ,
Surprenanti miraculo ,
Depuis si longo tempore ,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere !*

*Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus ;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatui.
Totus mundus currens ad nostros remedios ,
Nos regardat sicut Deos ;
Et nostris ordonnanciis
Principes & reges soumisos videtis.*

*Donque il est nostræ sapientiæ ;
Boni sensus atque prudentiæ ,
De fortement travailler
A nos bene conservare
In tali credito , vogâ , & honore ;
Et prandere gardam à non recevoir ,
In nostro docto corpore ,
Quam personas capabiles ;*

*Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.*

*C'est pour cela que nunc convocati estis ,
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici ,
In scævanti homine que voici ;
Lequel , in chosis omnibus
Dono ad interrogandum ,
Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.*

PREMIER DOCTEUR.

*Si mihi licentiam dat dominus præses ,
Et tanti docti doctores ,
Et assistantes illustres ,
Très scævanti bacheliero
Quem estimo & honoro ,
Domandabo causam & rqtionem , quare
Opium facit dormire.*

ARGAN.

*Mihi à docto doctore
Domandatur causam & rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo ,
Quia est in eo
Virtus dormitiva ,
Cujus est natura
Sensus assoupire.*

CHOEUR.

COMEDIE-BALLET.
CHOEUR.

529

*Benè, benè, benè, benè respondere,
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.
Benè, benè respondere.*

SECOND DOCTEUR.

*Cum permissione domini præsidis,
Doctissimæ facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladiâ
Ditte hydropisia
Convenit facere?*

ARGAN.

*Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.*

TROISIEME DOCTEUR.

*Si bonum semblatur domino præsidi,
Doctissimæ facultati,
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte bacheliere,*

Tome VI.

X x x

530 LE MALADE IMAGINAIRE,

*Quæ remedia hæcticis ,
Pulmonicis atque asmaticis
Troyas à propos facere.*

ARGAN.

*Clysterium donare ,
Postea seignare ,
Ensuite purgare.*

CHOEUR.

*Benè , benè , benè , benè respondere ;
Dignus , dignus est intrare
In nostro docto corpore.*

QUATRIEME DOCTEUR.

*Super illas maladias ,
Doctus bachelierus dixit maravillas ;
Mais si non ennuyo dominum præsidem ,
Doctissimam facultatem ,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem ;
Faciám illi unam quæstionem.
Dès hiero maladus unus
Tombavit in meas manus ;
Habet grandam fievram cum redoublamentis ,
Grandam dolorem capitis ,
Et grandum malum au côté ,
Cum grandâ difficultate
Et penâ respirare.
Veillas mihi dire ,
Docte bacheliera ,*

COMEDIE-BALLET.

531

Quid illi facere?

ARGAN.

Clysterium donare;

Postea seignare,

Ensuite purgare.

CINQUIEME DOCTEUR.

Mais si maladia

Opiniatria

Non vult se garire;

Quid illi facere?

ARGAN.

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuite purgare.

Reseignare, repurgare; & reclysterizare.

CHOEUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;

Dignus, dignus est intrare

In nostro docto corpore.

LE PRESIDENT à Argan.

Juras gardare statuta

Per facultatem præscripta,

Cum sensu & jugeamento?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Effere in omnibus

Consultationibus

532 LE MALADE IMAGINAIRE,

Ancien avis ;

Aut bono ,

Aut mauvaiso ?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

De non jamais te servir

De remediis aucunis ,

Quam de ceux seulement doctæ facultatis ;

Maladus dû-t-il crevare

Et mori de suo malo ?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Ego cum isto boneio

Venerabili & docto ,

Dono tibi & concedo

Virtutem & puiffanciam ,

Medicandi ,

Purgandi ,

Seignandi ,

Perçandi ,

Taillandi ,

Coupandi ,

Et occidendi

Impunè per totam terram.

III. ENTREE DE BALLET.

*Les chirurgiens & les apoticairees viennent faire la révérence
en cadence à Argan.*

ARGAN.

*Grandes doctores doctrinæ,
De la rhubarbe & du séné;
Ce seroit sans douta à moi chosa folla,
Inepta & ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoutare
Des lumieras au soleilo,
Et des étoilas au Cielo,
Des ondas à l'oceano;
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam docto
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo.
Natura & pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus;
Averis factum medicum.
Honor, favor, & gratia,
Qui in hoc corde que voilà,*

§34 LE MALADE IMAGINAIRE,

Imprimant ressentimenta

Qui dureront in sæcula.

CHOEUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat

Novus doctor, qui tam benè parlat,

Mille, mille annis, & manger, & bibat,

Et seigner, & tuat.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Tous les chirurgiens & les apoticaïres dansent au son des instrumens & des voix, & des battemens de mains, & des mortiers d'apoticaïres.

PREMIER CHIRURGIEN.

Puisse-t-il voir doctas

Suas ordonnancias,

Omnium chirurgorum,

Et apoticarum

Ramplire boutiquas.

CHOEUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat

Novus doctor, qui tam benè parlat,

Mille, mille annis, & manger, & bibat,

Et seigner, & tuat.

SECOND CHIRURGIEN.

Puisse totè annè,

Lui effere boni

Et favorabiles,

*Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pleuresias,
Fluxus de sang & diffenterias.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam benè parlat,
Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et seignet, & tuat.*

V. & dernière ENTRE'E DE BALLET.

*Pendant que le dernier chœur se chante, les médecins, les
chirurgiens & les apoticaire sortent tous selon leur rang en
cérémonie, comme ils sont entrés.*

F I N.

REMERCIEMENT

REMERCIEMENT

A U R O I.

VOtre paresse enfin me scandalise,
 Ma muse, obéissez-moi;
 Il faut ce matin, sans remise,
 Aller au lever du Roi.
 Vous sçavez bien pourquoi;
 Et ce vous est une honte
 De n'avoir pas été plus prompte
 A le remercier de ses fameux bienfaits;
 Mais il vaut mieux tard que jamais.
 Faites donc votre compte
 D'aller au louvre accomplir mes souhaits.
 Gardez-vous bien d'être en muse bâtie,
 Un air de muse est choquant dans ces lieux;
 On y veut des objets à réjouir les yeux,
 Vous en devez être avertie;
 Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
 Lorsqu'en marquis vous ferez travestie.
 Vous sçavez ce qu'il faut pour paroître marquis;
 N'oubliez rien de l'air, ni des habits,
 Arborez un chapeau chargé de trente plumes
 Sur une perruque de prix,

538 REMERCIEMENT AU ROI.

Que le rabat soit des plus grands volumes ,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais sur tout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban, sur le dos retroussé,
La galanterie en est grande ;
Et, parmi les marquis de la plus haute bande,
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes ,
Et votre ajustement ,
Faites tout le trajet de la sale des gardes ;
Et, vous peignant galamment ,
Portez de tous côtés vos regards brusquement ,
Et ceux que vous pourrez connoître ,
Ne manquez pas, d'un haut ton ,
De les saluer par leur nom ,
De quelque rang qu'ils puissent être ;
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use , un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi ;
Ou, si, comme je prévoi ,
La presse s'y trouve forte ,
Montrez de loin votre chapeau ,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau ,
Et criez , sans aucune pause ,
D'un ton rien moins que naturel ,
Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel.

REMERCIEMENT AU ROI. 539

Jetez-vous dans la foule, & tranchez du notable ;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
 Pressez, poussez, faites le diable,
 Pour vous mettre le premier ;
 Et, quand même l'huissier,
 A vos désirs inexorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable ;
 Ne demordez point pour cela.
 Tenez toujours ferme là,
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,
 Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer ;
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
 Pour faire entrer quelqu'autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas,
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats,
 Tâchez d'en être des plus proches,
 En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et, si des assiégeans le prévenant amas
 En bouche toutes les approches ;
 Prenez le parti doucement,
 D'attendre le prince au passage.
 Il connoitra votre visage,
 Malgré votre déguisement ;
 Et lors, sans tarder davantage,
 Faites-lui votre compliment.
 Vous pourriez aisément l'étendre ;
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits que, sans les mériter ;

540 REMERCIEMENT AU ROI.

Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre ;

Lui dire comme vos désirs

Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,

Tout votre art, & toutes vos veilles ;

Et, là-dessus, lui promettre merveilles.

Sur ce chapitre on n'est jamais à sec ;

Les muses sont de grandes prometteuses,

Et, comme vos sœurs les causeuses,

Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec ;

Mais les grands princes n'aiment guères

Que les complimens qui sont courts ;

Et le nôtre, sur tout, a bien d'autres affaires

Que d'écouter tous vos discours.

La louange & l'encens n'est pas ce qui le touche ;

Dès que vous ouvrirez la bouche

Pour lui parler de grace & de bienfait,

Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,

Et, se mettant doucement à sourire

D'un air qui, sur les cœurs, fait un charmant effet,

Il passera comme un trait,

Et cela vous doit suffire.

Voilà votre compliment fait.

F I N.

LA GLOIRE

D U

VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste bâtiment, Temple majestueux,
Dont le dôme superbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique vûë,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards ;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse,
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence, & de sa piété ;
Conserve à nos neveux une montre fidèle
Des exquisés beautés que tu tiens de son zèle.
Mais défends bien sur-tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présens,
Cet éclatant morceau de sçavante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture ;
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris ;
Et ton marbre, & ton or ne font point de ce prix.
Toi qui dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théâtre heureusement fournie,

Es venu déployer les précieux trésors
 Que le Tibre t'a vû ramasser sur ses bords ;
 Di-nous , fameux Mignard , par qui te sont versées
 Les charmantes beautés de tes nobles pensées ;
 Et dans quel fonds tu prends cette variété ,
 Dont l'esprit est surpris , & l'œil est enchanté.
 Di-nous quel feu divin , dans tes fécondes veilles ,
 De tes expressions enfante les merveilles ,
 Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits ,
 Quelle force il y mêle à ses plus doux attrait ,
 Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes ,
 Qui sçait faire à nos yeux vivre des choses mortes ;
 Et d'un peu de mélange & de bruns & de clairs ,
 Rendre esprit la couleur , & les pierres des chairs.

Tu te tais ; & prétends que ce sont des matières
 Dont tu dois nous cacher les sçavantes lumières ,
 Et que ces beaux secrets , à tes travaux vendus ,
 Te coûtent un peu trop pour être répandus ;
 Mais ton pinceau s'explique , & trahit ton silence ,
 Malgré toi , de ton art , il nous fait confidence ;
 Et , dans ses beaux efforts à nos yeux étalés ,
 Les mystères profonds nous en sont révélés.
 Une pleine lumière ici nous est offerte ;
 Et ce dôme pompeux est une école ouverte ,
 Où l'ouvrage faisant l'office de la voix ,
 Dicte de ton grand art les souveraines loix.

* L'invention ,
 le dessin , le
 calcul.

Il nous dit fortement les trois nobles parties *
 Qui rendent d'un tableau les beautés assorties.

Et dont, en s'unissant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.

Mais des trois, comme reine, il nous expose celle
Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle ;
Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux ;
Est du nom de divine appelée en tous lieux ;
Elle, dont l'effor monte au-dessus du tonnerre ,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre ,
Qui meut tout , règle tout , en ordonne à son choix ;
Et des deux autres mène & régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matière ,
Qui donne au feu d'un peintre une vaste carrière ,
Et puisse recevoir tous les grands ornemens
Qu'enfante un beau génie en ses accouchemens ,
Et dont la poésie , & sa sœur la peinture ,
Parant l'instruction de leur docte imposture ,
Composent avec art ces attraits , ces douceurs
Qui font à leurs leçons un passage à nos cœurs ;
Et par qui , de tout tems , ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux , & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne , & du sujet qu'on prend ;
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes ,
Le Ciel contre nos pieds , & l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire , avec détachement ,
De groupes contrastés un noble ageancement
Qui, du champ du tableau , fasse un juste partage
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage ,

I.
*L'invention,
première partie
de la peinture.*

N'ayant nul embarras , nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux ;
Mais où , sans se presser , le groupe se rassemble ,
Et forme un doux concert , fasse un beau tout ensemble ,
Où rien ne soit à l'œil mendié , ni redit ,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit ,
Affaïsonné du sel de nos graces antiques ,
Et non du fade goût des ornemens gothiques ;
Ces monstres odieux des siècles ignorans ,
Que de la barbarie ont produit les torrens ,
Quand leur cours , inondant presque toute la terre ,
Fit à la politesse une mortelle guerre ;
Et de la grande Rome abbatant les remparts ,
Vint , avec son empire , étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poser avec noblesse & grace
La première figure à la plus belle place ,
Riche d'un agrément , d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur ;
Prenant un soin exact que , dans tout son ouvrage ,
Elle jouë aux regards le plus beau personnage ;
Et que , par aucun rôle au spectacle placé ,
Le héros du tableau ne se voye effacé.
Il nous enseigne à fuir les ornemens débiles
Des épisodes froids & qui sont inutiles ,
A donner au sujet toute sa vérité ,
A lui garder par tout pleine fidélité ,
Et ne se point porter à prendre de licence ,
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.

DU VAL-DE-GRACE.

545

II.
*Le dessin, se-
conde partie de
la peinture.*

Il nous dicte amplement les leçons du dessein,
Dans la manière grecque, & dans le goût romain;
Le grand choix du beau vray, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
En sçavoit séparer la foible vérité,
Et formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grace, & des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extrémités soigneusement gardées;
Les contrastes sçavans des membres agrouppés,
Grands, nobles, étendus, & bien développés;
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimathias,
Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être;
La beauté des contours observés avec soin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoians, & tenant de la flâme,
Afin de conserver plus d'action & d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractère avec choix mariés;
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,

Faisant briller par tout de la diversité,
 Et ne tombant jamais dans un air répété ;
 Mais un peintre commun trouve une peine extrême
 A sortir dans ses airs, de l'amour de soi-même ;
 De redites sans nombre, il fatigue les yeux,
 Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.
 Il nous enseigne aussi les belles draperies,
 De grands plis bien jettés, suffisamment nourries,
 Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nud ;
 Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
 Qui ne s'y colle point, mais en suit la grace,
 Et, sans la serrer trop, la carresse & l'embrasse.
 Il nous montre à quel air, dans quelles actions
 Se distinguent à l'œil toutes les passions ;
 Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse extrême
 Par des gestes puisés dans la passion même,
 Bien marqués pour parler, appuyés, forts, & nets ;
 Imitans en vigueur les gestes des muets
 Qui veulent réparer la voix que la nature
 Leur a voulu nier, ainsi qu'à la peinture.

*FIN.
 Le coloris, troi-
 sième partie de
 la peinture.*

Il nous étale enfin les mystères exquis
 De la belle partie où triompha Zeuxis,
 Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
 Le fit aller du pair avec le grand Apelle ;
 L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
 Contrastes, amitiés, ruptures & valeurs,
 Qui font les grands effets, les fortes impostures,
 L'achèvement de l'art, & l'ame des figures.

Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
 On peut prendre le jour, & le champ du tableau,
 Les distributions, & d'ombre, & de lumière,
 Sur chacun des objets & sur la masse entière,
 Leur dégradation dans l'espace de l'air
 Par les tons différens de l'obscur & du clair,
 Et quelle force il faut aux objets mis en place
 Que l'approche distingue, & le lointain efface;
 Les gracieux repos que, par des soins communs,
 Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
 Avec quel agrément d'insensible passage
 Doivent ces opposés entrer en assemblage,
 Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
 Et dans un milieu tendre, aux yeux se dérober;
 Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
 Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne;
 Par quel coup de pinceau formant de la rondeur,
 Le peintre donne au plat le relief du sculpteur,
 Quel adoucissement des teintes de lumière,
 Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derrière,
 Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger,
 La fierté de l'obscur sur la douceur du clair,
 Triomphant de la toile, en tire avec puissance
 Les figures que veut garder sa résistance,
 Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
 Les détache du fond, & les amène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
 Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage.

Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ses leçons les grands & beaux oracles
Elèvent d'autres mains à tes doctes miracles ;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
Trois choses, dont les dons brillent dans ta personne,
Les passions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur ;
Ce sont présens du Ciel, qu'on voit peu qu'il assemble,
Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés,
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il fera de nos jours la fameuse merveille ;
Et, des bouts de la terre, en ces superbes lieux,
Attirera les pas des sçavans curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse
Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
Le zèle magnifique a consacré ce lieu,
Purs esprits, où du Ciel sont les graces infuses,
Beaux temples des vertus, admirables récluses,
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,

Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux ;
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flâmes
Dont si fidèlement brûlent vos belles ames ;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs ;
D'y donner à toute heure un encens de soupirs ;
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des célestes beautés de la gloire éternelle ,
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés ,
Et vous font mépriser toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde ,
Docte & fameuse école en raretés féconde ,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort ,
Réparé les dégâts des barbares du Nord ,
Source des beaux débris des siècles mémorables ;
O Rome , qu'à tes soins nous sommes redevables ,
De nous avoir rendu façonné de ta main ,
Ce grand homme , chez toi , devenu tout romain ,
Dont le pinceau célèbre , avec magnificence ,
De ses riches travaux vient parer notre France ,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnuë en ces lieux ,
La fresque , dont la grace à l'autre préférée
Se conserve un éclat d'éternelle durée ;
Mais dont la promptitude & les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !

De l'autre qu'on connoît , la traitable méthode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode.

La paresse de l'huile , allant avec lenteur ;
Du plus tardif génie attend la pésanteur ,
Elle sçait secourir , par le tems qu'elle donne ;
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et , sur cette peinture , on peut , pour faire mieux ,
Revenir quand on veut , avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage ,
Aux peintres chancelans est un grand avantage ;
Et , ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend ,
On le peut faire en trente , on le peut faire en cent.

Mais la fresque est pressante ; & veut , sans complaisance ,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience ,
La traite à sa manière ; & , d'un travail soudain ,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe ,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter ,
Et tout , au premier coup , se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie ,
Secouru d'une main propre à le seconder ,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander ,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide ;
Et dont , comme un éclair , la justesse rapide
Répande dans ses fonds , à grands traits non tâtés ,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque éclatante de gloire ,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire ,

Et que tous les sçavans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel Ange,
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtuë
De tous les grands attraits qui surprennent la vûë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle inconnuë a frappé tous les yeux.
Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touché de la cour le beau monde sçavant;
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et, de nos courtisans les plus légers d'étude,
Elle a pour quelque tems fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux arts.

Mais ce qui, plus que tout, élève son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite;
Ce monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des sçavantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, & louë avec prudence.
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un oeil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes;

Et l'on sçait qu'en deux mots ce Roi judicieux ;
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.

Colbert, dont le bon goût fuit celui de son maître ;
A senti même charme, & nous le fait paroître.

Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce & des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein

Qu'il confie aux talens de cette docte main ;
Et dont il veut par elle attacher la richesse

Saint Enſache. Aux sacrés murs du Temple, où son cœur s'intéresse.

La voilà, cette main, qui se met en chaleur ;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur ;
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pause ;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose ;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.

Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui n'enchanter,
Rien en grâce, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une Divinité ;

Elle est toute en ces traits si brillans de noblesse ;
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis établir l'excellence,

Et

Et donne à ce projet, & si grand & si beau,
 Tous les riches momens d'un si docte pinceau.
 Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme ;
 Les restes précieux des jours de ce grand homme.
 Tels hommes rarement se peuvent présenter ;
 Et, quand le Ciel les donne, il faut en profiter.
 De ces mains, dont les tems ne font guères prodiges,
 Tu dois à l'univers les sçavantes fatigues,
 C'est à ton ministère à les aller saisir
 Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir ;
 Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
 Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
 Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
 Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans,
 A leurs réflexions tout entiers ils se donnent ;
 Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
 L'étude & la visite ont leurs talens à part ;
 Qui se donne à la cour, se dérobe à son art,
 Un esprit partagé rarement s'y consomme ;
 Et les emplois de feu demandent tout un homme.
 Ils ne sçauroient quitter les soins de leur métier
 Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
 Ni par tout, près de toi, par d'assidus hommages,
 Mandier des prôneurs les éclatans suffrages ;
 Cet amour de travail, qui toujours régne en eux,
 Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;
 Et tu dois consentir à cette négligence
 Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.

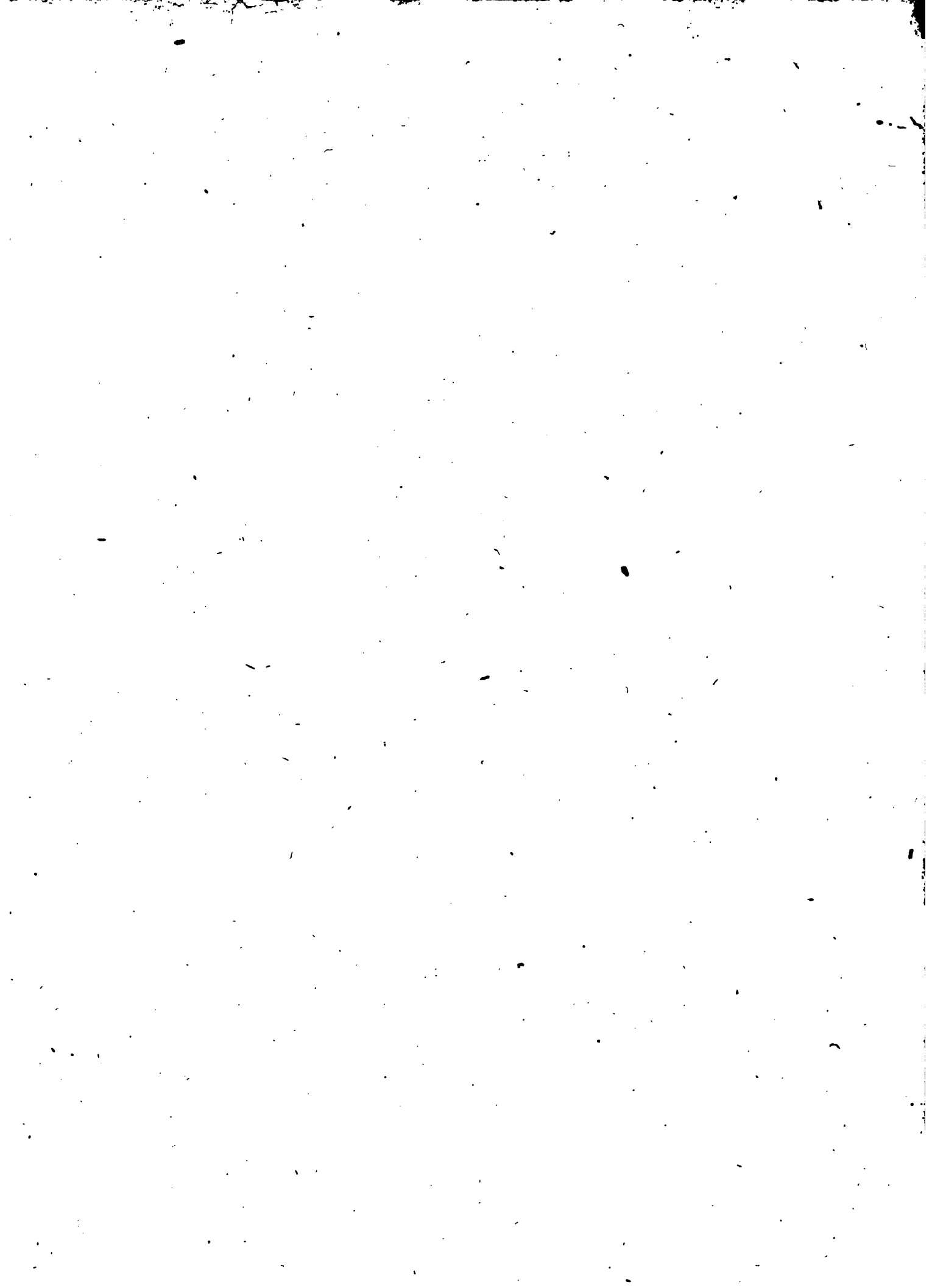
§ 54 LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

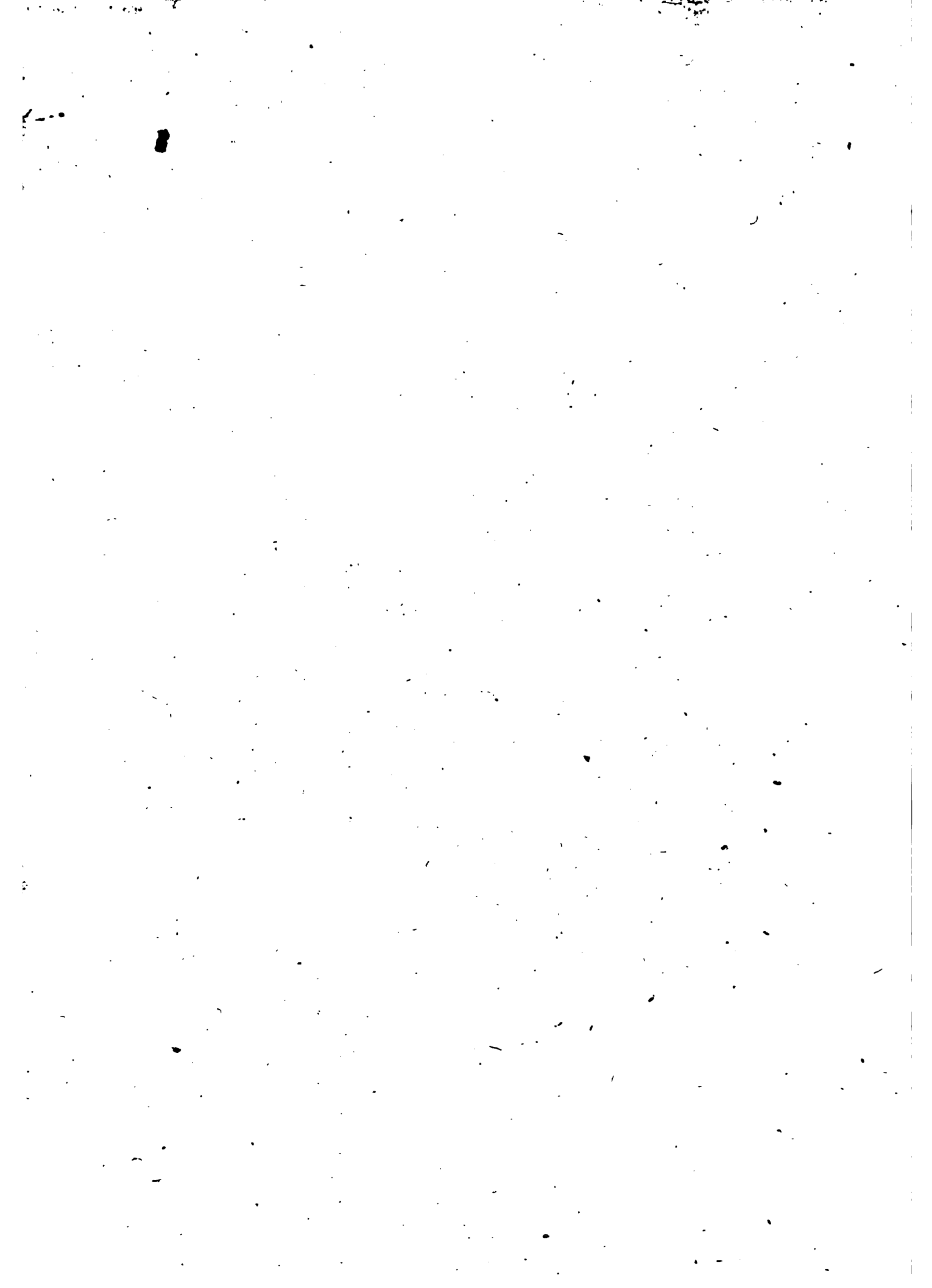
Souffre que, dans leur art s'avancant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls, ils te fassent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître ;
Consultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire ;
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER TOME,

Imprimé chez
DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE PRAULT:

M. DCC, XXXIII.





hi m.

Ha-a may

Sel rebarked by Jackson
+ Bennett July 1983

